

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

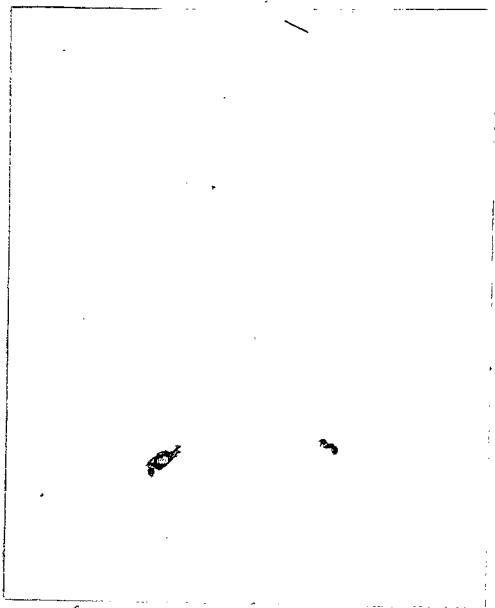
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



NOUVELLE *94*
LYRE CANADIENNE

RECUEIL DE
CHANSONS
CANADIENNES ET FRANÇAISES.

MONTREAL :

J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES,
12 ET 14 RUE ST. VINCENT.

1874.

123902

Typographie de J. A. Plinguet, 30 Rue St. Gabriel

MONTREAL.

CHANSONNIER CANADIEN.

PREMIERE PARTIE.

CHANTS CANADIENS (*)

LA CANADIENNE.

AIR :—*Connu.*

Vive la Canadienne,
Vole, mon cœur, vole,
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux !
Et ses jolis yeux doux,
Tout doux,
Et ses jolis yeux doux !

Nous la menons aux noces,
Vole, mon cœur, vole,
Nous la menons aux noces,
Dans tous ses beaux atours.
Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gêne,
Vole, mon cœur, vole,
Là, nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous,
Nous nous, etc.

(*) Sous le nom de *Chants Canadiens*, nous avons inséré ici de vieux chants qui nous viennent de la mère-patrie, la France, qui sont devenus populaires, et qui se sont pour ainsi dire naturalisés parmi nous.

Nous faisons bonne chère,
 Vole, mon cœur, vole,
 Nous faisons bonne chère,
 Et nous avons bon goût.
 Et nous, etc.

On passe la bouteille,
 Vole, mon cœur, vole,
 On passe la bouteille,
 Nous chantons nos amours.
 Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,
 Vole, mon cœur, vole,
 Mais notre joie augmente,
 Quand nous sommes bien sâouls.
 Quand nous, etc.

Alors toute la terre,
 Vole, mon cœur, vole,
 Alors toute la terre
 Nous appartient en tout.
 Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,
 Vole, mon cœur, vole,
 Nous nous levons de table,
 Le cœur en amadou.
 Le cœur, etc.

En danse avec nos blondes,
 Vole, mon cœur, vole,
 En danse avec nos blondes,
 Nous sautons en vrais fous.
 Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre,
 Vole, mon cœur, vole,
 Nous finissons par mettre
 Tout sans dessus-dessous.
 Tout, etc.

Ainsi le temps se passe.
 Vole, mon cœur, vole,
 Ainsi le temps se passe ;
 Il est, ma foi, bien doux.
 Il est, etc.

LE ROSIER DE MAI.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

Par derrier' chez ma tante
 Il y a un bois joli ;
 Le rossignol y chante
 Et le jour et la nuit.
 Gai, lon la, gai le' rosier
 Du joli mois de mai !

Le rossignol y chante
 Et le jour et la nuit ;
 Il chante pour ces dames
 Qui n'ont point de mari.
 Gai, lon la, etc.

Il chante pour ces dames
 Qui n'ont point de mari ;
 Il ne chant' pas pour moi,
 Car j'en ai un joli.
 Gai, lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi,
 Car j'en ai un joli ;
 Il n'est pas dans la danse,
 Il est bien loin d'ici.
 Gai, lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,
 Il est bien loin d'ici ;
 Il est dans la Hollande,
 Les Hollandais l'ont pris.
 Gai, lon la, etc.

Il est dans la Hollande,
 Les Hollandais l'ont pris.
 Que donneriez-vous, belle,
 Qui l'amèn'rait ici ?
 Gai, lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,
 Qui l'amèn'rait ici ?
 — Je donnerais Québec,
 Sorel et Saint-Denis :
 Gai, lon la, etc.

Je donnerais Québec,
 Sorel et Saint-Denis,
 Et la belle fontaine
 De mon jardin joli :
 Gai, lon la, etc.

LE POMMIER DOUX.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR : — *Connu.*

Par derrier' chez mon père,
 Vole, mon cœur, vole !
 Par derrier' chez mon père,
 Il y a un pommier doux ;
 Il y a un pommier doux
 Tout doux,
 Il y a un pommier doux.

La feuille en est verte,
 Vole, mon cœur, vole,
 La feuille en est verte,
 Et le fruit en est doux ;
 Et le fruit en est doux,
 Tout doux,
 Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince.
 Vole, mon cœur, vole !
 Trois filles d'un prince
 S'sont endormi' dessous ;
 S'sont endormi' dessous,
 Tout doux,
 S'sont endormi' dessous.

La plus jeun' se réveille,
 Vole, mon cœur, vole !
 La plus jeun' se réveille :
 Ma sœur, voilà le jour !
 Ma sœur, voilà le jour,
 Tout doux,
 Ma sœur, voilà le jour !

Ce n'est qu'une étoile,
 Vole, mon cœur, vole !
 Ce n'est qu'une étoile,
 Qu'éclaire nos amours ;
 Qu'éclaire nos amours,
 Tout doux,
 Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,
 Vole, mon cœur, vole !
 Nos amants sont en guerre,
 Qui combattent pour nous ;
 Qui combattent pour nous,
 Tout doux,
 Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
 Vole, mon cœur, vole !
 S'ils gagnent la bataille,
 Ils auront nos amours,
 Ils auront nos amours,
 Tout doux,
 Ils auront nos amours.

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
 Vole, mon cœur, vole !
 Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
 Ils les auront toujours ;
 Ils les auront toujours,
 Tout doux,
 Ils les auront toujours.

LA BELLE FRANÇOISE.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

C'est la belle Françoise,
 Allons gai,
 C'est la belle Françoise,
 Qui veut se marier,
 Ma luron lurette,
 Qui veut se marier,
 Ma luron luré.

Son amant va la voir,
 Allons gai,
 Son amant va la voir,
 Le soir, après souper,
 Ma luron lurette,
 Le soir, après souper,
 Ma luron luré.

Il la trouva seulette,
 Allons gai,
 Il la trouva seulette,
 Sur son lit, à pleurer,
 Ma luron lurette,
 Sur son lit, à pleurer,
 Ma luron luré.

Oh! qu'avez-vous, la belle,
 Allons gai,
 Oh! qu'avez-vous, la belle ?
 Qu'avez-vous à pleurer,
 Ma luron lurette,
 Qu'avez-vous à pleurer ?
 Ma luron luré.

—On m'a dit hier soir,
 Allons gai,
 On m'a dit hier soir,
 Qu'à la guerr' vous alliez,
 Ma luron lurette,
 Qu'à la guerr' vous alliez,
 Ma luron luré.

—Ceux qui vous l'ont dit, belle,
 Allons gai,
 Ceux qui vous l'ont dit, belle,
 Ont dit la vérité,
 Ma luron lurette,
 Ont dit la vérité,
 Ma luron luré.

—Viens-t'en me reconduire,
 Allons gai,
 Viens-t'en me reconduire,
 Jusqu'au bord du rocher,
 Ma luron lurette,
 Jusqu'au bord du rocher,
 Ma luron luré.

Adieu, belle Française,
 Allons gai,
 Adieu, belle Française,
 Moi, je te marierai,
 Ma luron lurette,
 Moi, je te marierai,
 Ma luron luré.
 Au retour de la guerre,
 Allons gai,
 Au retour de la guerre,
 Si j'y suis respecté,
 Ma luron lurette.
 Si j'y suis respecté,
 Ma luron luré.

LA FONTAINE EST PROFONDE.

J'm'en vais à la fontaine
 O gai, vive le roi.
 J'm'en vais à la fontaine,
 O gai, vive le roi.
 Pour pêcher du poisson,
 Vive le roi, la reine,
 Pour pêcher du poisson,
 Vive Napoléon.
 La fontaine est profonde; } *bis.*
 O gai, vive le roi.
 Je m'suis coulé au fond,
 Vive le roi, la reine,
 Je m'suis coulé au fond,
 Vive Napoléon.
 Que donneriez-vous belle ? } *bis.*
 O gai, vive le roi.
 Qui vous tir'rait du fond,
 Vive le roi, la reine,
 Qui vous tir'rait du fond,
 Vive Napoléon.

Tirez, tirez, dit-elle : } *bis.*
 O gai, vive le roi.
 Après ça nous verrons ;
 Vive le roi, la reine,
 Après ça nous verrons,
 Vive Napoléon.

Quand la bell' fut tirée ; } *bis.*
 O gai, vive le roi.
 S'en fut à sa maison ;
 Vive le roi, la reine,
 S'en fut à sa maison ;
 Vive Napoléon.

S'asseoit sur sa fenêtré ; } *bis.*
 O gai, vive le roi.
 Compose une chanson ;
 Vive le roi, la reine,
 Compose une chanson ;
 Vive Napoléon.

Ce n'est pas ça, la belle ; } *bis.*
 O gai, vive le roi,
 Que nous vous demandons ;
 Vive le roi, la reine,
 Que nous vous demandons ;
 Vive Napoléon.

Votr' petit cœur en gage ; } *bis.*
 O gai, vive le roi.
 Savoir si nous l'aurons ;
 Vive le roi, la reine,
 Savoir si nous l'aurons ;
 Vive Napoléon.

Mon petit cœur en gage ; } *bis.*
 O gai, vive le roi.
 N'est pas pour un baron ;
 Vive le roi, la reine,
 N'est pas pour un baron ;
 Vive Napoléon.

Ma mère l'a promis ;
 O gai, vive le roi. } *bis.*
 A un joli garçon ;
 Vive le roi, la reine,
 A un joli garçon ;
 Vive Napoléon.

LES TROIS CAPITAINES.

CHANT POPULAIRE CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

Nous étions trois capitaines (*bis.*)
 De la guerre revenant,
 Brave, brave,
 De la guerre revenant,
 Bravement.

Nous entrâm's dans une auberge : (*bis.*)
 —“ Hôtesse, as-tu du vin blanc,
 “ Brave, brave,
 “ Hôtesse, as-tu du vin blanc,
 “ Bravement ?”

“ Oui, vraiment, ” nous dit l'hôtesse ; (*bis.*)
 “ J'en ai du rouge et du blanc,
 “ Brave, brave,
 “ J'en ai du rouge et du blanc,
 “ Bravement.”

—“ Hôtess', tire-nous chopine, (*bis.*)
 “ Chopinette de vin blanc,
 “ Brave, brave,
 “ Chopinette de vin blanc,
 “ Bravement.”

Quand la chopine fut bue, (*bis.*)
 Nous tirâm's trois écus blancs,
 Brave, brave,
 Nous tirâm's trois écus blancs,
 Bravement.

“ Grand merci ! ” nous dit l'hôtesse, (*bis.*)
 “ Revenez-y donc souvent,
 “ Brave, brave,
 “ Revenez-y donc souvent,
 “ Bravement.”

OH ! QUI ME PASSERA LE BOIS !

CHANSON POPULAIRE.

AIR :—*Connu.*

“ Oh ! qui me passera le bois,
 “ Moi qui suis si petite ?
 “ Ce sera monsieur que voilà ;
 “ Oh ! qu'il a bonne mine !...là.
 Somm's-nous au milieu du bois ?
 Somm's-nous à la rive ?

“ Ce sera monsieur que voilà ?
 “ Oh ! qu'il a bonne mine ! ”
 Quand nous fûm's au milieu du bois
 La bell' se mit à rire ?...là.
 Somm's-nous, etc.

Quand nous fûm's au milieu du bois,
 La belle se mit à rire.
 —“ Oh ! qu'avez-vous, bell', qu'avez-vous ?
 “ Qu'avez-vous à tant rire !...là.
 Somm's-nous, etc.

- “ Oh! qu'avez-vous, bell', qu'avez-vous
 “ Qu'avez-vous à tant rire?
 —“ Je ris de toi, je ris de moi,
 “ De nos foll's entreprises...là.
 Somm's-nous, etc.
- “ Je ris de toi, je ris de moi,
 “ De nos foll's entreprises,
 “ Et de m'avoir passé le bois
 “ Sans petit mot me dire...là.
 Somm's-nous, etc.
- “ Et de m'avoir passé le bois,
 “ Sans petit mot me dire.
 —“ Oh! revenez! bell', revenez!
 “ Je vous donn'rai cent livres...là.
 Somm's-nous, etc.
- “ Oh! revenez! bell', revenez!
 “ Je vous donn'rai cent livres!
 “ Ni pour un cent, ni pour deux cents,
 —“ Ni pour trois, ni pour mille...là.
 Somm's-nous, etc.
- “ Ni pour un cent, ni pour deux cents,
 “ Ni pour trois, ni pour mille;
 “ Il fallait plumer la perdrix,
 “ Tandis qu'elle était prise...là.
 “ Nous avons passé le bois:
 “ Nous somm's à la rive!”

DANS LES PRISONS DE NANTES.

Dans les prisons de Nantes (bis.)
 Il y a-t-un prisonnier,
 Gai, faluron, falurette!
 Il y a-t-un prisonnier.
 Gai, faluron, dondé!

Personne ne va l'voir (*bis.*)
 Que la fill' du geolier,
 Gai, faluron, falurette!
 Que la fill' du geolier.
 Gai, faluron, dondé!

Elle lui porte à boire, (*bis.*)
 A boire et à manger,
 Gai, faluron, falurette!
 A boire et à manger,
 Gai, faluron, dondé!

Un jour, il lui demande : (*bis.*)
 —“ Bell', que dit-on de moi,
 “ Gai, faluron, falurette!
 “ Bell', que dit-on de moi?
 “ Gai, faluron, dondé!

—“ Le bruit court dans la ville (*bis.*)
 “ Que demain vous mourrez,
 “ Gai, faluron, falurette!
 “ Que demain vous mourrez.
 “ Gai, faluron, dondé!

—“ Oh! si demain je meurs, (*bis.*)
 “ Lâchez-moi donc les pieds,
 “ Gai, faluron, falurette!
 “ Lâchez-moi donc les pieds.
 “ Gai, faluron, dondé!”

La fille encor jeunette (*bis.*)
 Les pieds lui a lâché!
 Gai, faluron, falurette!
 Les pieds lui a lâché,
 Gai, faluron, dondé!

Le galant fort alerte (*bis.*)
 Vers la mer a filé,
 Gai, faluron, falurette!
 Vers la mer a filé.
 Gai, faluron, dondé!

De la première plonge (*bis.*)
 La mer a traversé,
 Gai, faluron, falurette !
 La mer a traversé !
 Gai, faluron, dondé !

Quand il fut sur la côte, (*bis.*)
 Il se prit à chanter,
 Gai, faluron, falurette !
 Il se prit à chanter :
 Gai, faluron, dondé !

“ Que Dieu béniss' les filles ! (*bis.*)
 “ Surtout cell' du geolier !
 “ Gai, faluron, falurette !
 “ Surtout cell' du geolier !
 “ Gai, faluron, dondé !

“ Si je retourne à Nantes, (*bis.*)
 “ Oui, je me marierai,
 “ Gai, faluron, falurette !
 “ Oui, je me marierai.
 “ Gai, faluron, dondé !

“ Je prendrai pour ma femme (*bis.*)
 “ La fille du geolier,
 “ Gai, faluron, falurette !
 “ La fillè du geolier,
 “ Gai, faluron, dondé !”

MA BOULE ROULANT.

Derrièr' chez nous y a-t-un étang,
 En roulant ma boule ;
 Trois beaux canards, s'en vont baignant,
 Rouli, roulant,
 Ma boule roulant,
 En roulant, ma boule roulant,
 En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
 En roulant ma boule ;
 Le fils du roi s'en va chassant,
 Rouli, roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,
 En roulant ma boule ;
 Avec son grand fusil d'argent,
 Rouli, roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent,
 En roulant ma boule ;
 Visa le noir, tua le blanc,
 Rouli, roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc,
 En roulant ma boule,
 O fils du roi, tu es méchant !
 Rouli, roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant !
 En roulant ma boule :
 D'avoir tué mon canard blanc,
 Rouli, roulant, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,
 En roulant ma boule ;
 Par dessous l'aile il perd son sang,
 Rouli, roulant, etc.

Par dessous l'aile il perd son sang,
 En roulant ma boule ;
 Par les yeux lui sort des diamans,
 Rouli, roulant, etc.

Par les yeux lui sort des diamans,
 En roulant ma boule ;
 Et par le bec l'or et l'argent,
 Rouli, roulant, etc.

Et par le bec, l'or et l'argent,
 En roulant ma boule ;
 Toutes ses plum' s'en vont au vent.
 Rouli, roulant, etc.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
 En roulant ma boule ;
 Trois Dam' s'en vont les ramassant,
 Rouli, roulant, etc.

Trois Dam' s'en vont les ramassant,
 En roulant, ma boule ;
 C'est pour en faire un lit de camp,
 Rouli, roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,
 En roulant ma boule ;
 Pour y coucher tous les passants,
 Rouli, roulant, etc.

CHANSON DE VOYAGEUR.

J'ai fait une maitresse n'y a pas longtemps : (bis.)
 Dimanche, j'irai la voir, dimanche j'irai ; }
 Je ferai la demande à ma bien-aimée. } bis.

Car, si tu viens dimanche, je n'y serai pas, (bis.)
 Je me mettrai biche dans un beau champ, }
 De moi tu n'auras pas de contentement. } bis.

Si tu te mets biche, dans un beau champ, (bis.)
 Je me mettrai chasseur ; j'irai chasser, }
 Je chasserai la biche, ma bien-aimée. } bis.

Si tu te mets chasseur pour me chasser, (bis.)
 Je me mettrai carpe dans un étang : }
 De moi fu n'auras pas de contentement. } bis.

Si tu te mets carpe dans un étang,
Je me mettrai pêcheur pour te pêcher :
Je pêcherai la carpe, ma bien-aimée. } *bis.* (*bis.*)

Si tu te mets pêcheur pour me pêcher ;
Je me mettrai malade dans un lit blanc ;
De moi tu n'auras pas de contentement. } *bis.* (*bis.*)

Si tu te mets malade dans un lit blanc,
Je me mettrai docteur pour te soigner ;
Je soignerai la belle, ma bien-aimée. } *bis.* (*bis.*)

Si tu te mets docteur pour me soigner,
Je me mettrai sœur dans un couvent :
De moi tu n'auras pas de contentement. } *bis.* (*bis.*)

Si tu te mets sœur dans un couvent,
Je me mettrai prêtre, j'irai prêcher ;
Je prêcherai la sœur, ma bien-aimée. } *bis.* (*bis.*)

Si tu te mets prêtre pour me prêcher,
Je me mettrai soleil au firmament :
De moi tu n'auras pas de contentement. } *bis.* (*bis.*)

Si tu te mets soleil au firmament,
Je me mettrai nuage pour te cacher,
Je cacherai la belle, ma bien-aimée, } *bis.* (*bis.*)

Si tu te mets nuage pour me cacher,
Je me mettrai Saint Pierre au Paradis ;
Je n'ouvrirai la porte qu'à mes bons amis. } *bis.* (*bis.*)

A SAINT MALO.

A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois gros navir's sont arrivés.

Nous irons sur l'eau
Nous y prom'promener,
Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir's sont arrivés,
Chargés d'avoïn', chargés de blé.

Chargés d'avoïn', chargés de blé ;
Trois dam's s'en vont les marchander.

Trois dam's s'en vont les marchander ;
—“ Marchand, marchand, combien ton blé ?

“ Marchand, marchand, combien ton blé ? ,
—Trois francs l'avoïn', six francs le blé.

Trois francs l'avoïn', six francs le blé.
—C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié

C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.
—Montez, mes dam's, vous le verrez.

Montez, mes dam's, vous le verrez.
—Marchand, tu n'vendas pas ton blé.

Marchand, tu n'vendas pas ton blé.
—Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.

Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.
—A ce prix, on va s'arranger.

A LA CLAIRE FONTAINE.

CHANT NATIONAL.

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné ;
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle,
 Que je me suis baigné,
 Et c'est au pied d'un chêne,
 Que je m'suis reposé,
 Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne
 Que je m'suis reposé,
 Sur la plus haute branche
 Le rossignol chantait ;
 Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
 Le rossignol chantait ;
 Chante, rossignol, chante,
 Toi qui as le cœur gai ;
 Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
 Toi qui as le cœur gai,
 Tu as le cœur à rire,
 Moi, je l'ai à pleurer,
 Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
 Moi, je l'ai à pleurer,
 J'ai perdu ma maîtresse !
 Sans pouvoir la trouver :
 Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
 Sans pouvoir la trouver ;
 Pour un bouquet de rose
 Que je lui refusai ;
 Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose
 Que je lui refusai ;
 Je voudrais que la rose
 Fût encore au rosier.
 Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fût dans la mer jeté.

Il y a longtemps, etc.

MARGOTTON ET SON ANE.

—RONDE.—

Quand Margotton s'rend au moulin,
Filant sa quenouille de lin,
Eli' monte sur son âne :
Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
Eli' monte sur son âne Martin
Pour aller au moulin.

Quand le meunier la voit venir,
De rire il ne peut se tenir ;
" Attache-là ton âne.
" Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
" Attache-là ton âne Martin
" A la port' du moulin."

Pendant que le moulin moulait
Le meunier la belle amusait ;
Le loup a mangé l'âne.
Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne
Le loup a mangé l'âne Martin
A la port' du moulin.

" J'ai douze écus dans mon gousset,
" Prends-en cinq et laisse-m'en sept,
" T'acheteras un âne
" Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
" T'acheteras un âne Martin
" Pour venir au moulin."

Le mari la voyant venir,
 De gronder ne put se tenir ;
 " Ce n'est pas là mon âne !
 " Ah ! l'ânê ! ah ! l'âne ! ah l'âne !
 " Ce n'est pas là mon âne Martin
 " Qui t'portait au moulin."
 " Mon âne avait les quat' pieds blancs,
 " Et les oreill's en rabbattant :
 " On m'a changé mon âne !
 " Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
 " On m'a changé mon âne Martin
 " A ce maudit moulin."
 " Le bout de sa queue était noir. .
 " Je suis volé, c'est clair à voir ;
 Longtemps j'pleur'rai mon âne
 " Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
 " Longtemps j'pleur'rai moiî âne Martin
 " Qui m'portait au moulin."
 " Ne sais-tu pas, pauvre nigaud,
 " Que les bêtes changent de peau ?
 " C'est ce qu'a fait ton âne,
 " Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
 " C'est ce qu'a fait ton âne Martin
 " En allant au moulin."

 GUILLERI.

Il était un p'tit homme,
 Qui s'app'lait Guilleri
 Carabi ;
 Il s'en fut à la chasse,
 A la chasse aux perdrix,
 Carabi,
 Titi Carabi,
 Toto Carabo,
 Compère Guilleri,
 Te laiss'ras-tu mourir ?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi ;

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri'
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri'
Carabi.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi ;

Il se cassa la jambe
Et le bras se démi'
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il se cassa la jambe
Et le bras se démi',
Carabi ;

Les dam's de l'*Hopital*
Sont arrivé's au brui',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Les dam's de l'*Hopital*
Sont arrivé's au brui',
Carabi ;

L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

L'une apporte un emplâtre,
 L'autre de la charpi',
 Carabi ;
 On lui bande la jambe,
 Et le bras lui remi',
 Carabi,
 Titi Carabi, etc.

LA PROMENADE SENTIMENTALE

OU LE DANGER DE SORTIR SANS ARGENT.

AIR :—*Partant pour la Syrie ?*

Partant pour la Villette,
 Le jeune et beau François
 Dit un jour à Fanchette,
 “ Veux-tu t'en v'nir au bois ? ”
 Plaignez l'amant fidèle,
 Délicat et galant,
 Qui pour promener sa belle,
 N'a pas un sou vaillant.

Ils partent : l'temps s'barbouille,
 Si ben qu'ça tombe à sceau,
 Et qu' l'averse les mouille ;
 Qu' tout collait sur leur peau.
 Plaignez l'amant fidèle,
 Délicat et galant,
 Qui pour promener sa belle
 N'a pas un sou vaillant.

Fanchette alors propose
 Passant d'avant z'un bouchon,
 D's'y rafraichir d'queuqu'chose,
 N' fût-ce qu'd'un pied d'cochon,

Plaignez l'amant fidèle
 Délicat et galant
 Qui, pour traiter sa belle
 N'a pas un sou vaillant.

Bientôt novell' disgrâce
 En sautant un ruisseau,
 L'sabot d'Fanchette s'casse,
 Et v'là son pied dans l'eau.
 Plaignez l'amant fidèle,
 Délicat et galant,
 Qui, pour chausser sa belle,
 N'a pas un sou vaillant.

Plus loin, autre anicroche,
 L'parasol d'un benêt
 D'la pauvr' Fanchette accroche
 Et déchire l'bonnet.
 Plaignez l'amant fidèle,
 Délicat et galant,
 Qui, pour coiffer sa belle,
 N'a pas un sou vaillant.

Tandis qu'Fanchette endève,
 L'carosse d'un péquin
 D'un coup d'brancard lui crève
 Tout l'dos d'son casaquin !
 Plaignez l'amant fidèle,
 Délicat et galant,
 Qui, pour nipper sa belle,
 N'a pas un sou vaillant.

Un gros doguin qui joue,
 Sur Fanchett' s'élançant,
 Li caresse la joue,
 Qu'elle en est toute en sang.
 Plaignez l'amant fidèle.
 Délicat et galant,
 Qui, pour panser sa belle,
 N'a pas un sou vaillant.

Chez ell' François la r'mène,
 Et l'y d'mand' par pitié,
 Qu'pour prix de tout' sa peine,
 All' d'vienne sa moitié.
 Va donc, z'amant fidèle,
 Dit-elle en souriant,
 Faut pour avoir un' belle,
 Avoir queuqu's sous vaillant.

V'là ma chanson finie :
 Mais comme c'n'est pas l'Pérou,
 A tout' la compagnie
 J'la donne pour un sou ;
 Et faut qu'l'amant fidèle,
 Qui r'fus'rait, z'en passant,
 D'en régaler sa belle,
 N'ait pas un sou vaillant.

DESAUGIERS.

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUGH.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Malbrough s'en va-t-en guerre,
 Ne sait quand reviendra.

Il reviendra z-à Pâques
 Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,
 Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte,
 Si haut qu'ell' peut monter.

Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé.

Beau page, ah ! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez ?

Aux novell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer !

Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés.

Monsieur d'Malbrough est mort,
Est mort et enterré.

J'lai vu porter en terre,
Par quatre z-officiers !

L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chanta.

On vit voler son âme,
Au travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre
Et puis se releva.

Pour chanter les victoires
Que Malbrough remporta.

La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher.

J'n'en dis pas davantage,
Car en voilà z-assez.

IL ETAIT UN' BERGERE.

Il était un' bergère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il était un' bergère
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons,

Le chat, qui la regarde,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Le chat, qui la regarde
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 La bergère en colère
 Tua son p'tit chaton,
 Ron, ron,
 Tua son p'tit chaton.
 Elle fut à confesse,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Elle fut à confesse
 Pour obtenir pardon,
 Ron, ron,
 Pour obtenir pardon.
 Mon père, je m'accuse,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Mon père, je m'accuse
 D'avoir tué chaton,
 Ron, ren,
 D'avoir tué chaton.
 Pour votre pénitence,
 Ron, ron, ron, petit patapon,
 Pour votre pénitence
 Vous mangerez chaton,
 Ron, ron,
 Vous mangerez chaton.

MATHURIN LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

AIR :—*La bonne aventure, oh ! gué.*

Connaissez-vous Mathurin,
 Le maître d'école ?
 Cet aimable boute-en-train,
 Du plaisir raffole ;
 A table, en un gai repas,
 Sa langue ne tarit pas
 Sur la gaudriole,
 Oh ! gué,
 Sur la gaudriole !

Si l'un de ses écoliers,
 Quelque tête folle,
 Laissant livres et cahiers,
 Fait la cabriole,
 En pédagogue bénin,
 Il rit avec le bambin,
 Sur sa gaudriole,
 Oh ! gué,
 Sur sa gaudriole !

Il aime mieux sa gaité
 Que l'or du Pactole ;
 De tout temps, la Liberté
 Fut sa chère idole ;
 Aussi, près de Jeanneton,
 Il est très libre, dit-on,
 Sur la gaudriole,
 Oh ! gué,
 Sur la gaudriole !

Il enseigne à ses marmots
 La sainte parole,
 Leur citant fort à propos,
 Mainte parabole ;
 Après l'heure des leçons,
 Il chante ou fait des chansons
 Sur la gaudriole,
 Oh ! gué,
 Sur la gaudriole !

Charitable et généreux,
 N'eût-il qu'une obole,
 Il la donne au malheureux
 Qu'il plaint et console,
 Puis, en lui serrant la main,
 Il le déride au refrain
 D'une gaudriole,
 Oh ! gué.
 D'une gaudriole !

Il admire nos guerriers
 De Lodi, d'Arcole,
 Mais préfère les lauriers
 De la casserole ;
 Il livre assaut...mais aux plats ;
 Son théâtre de combats,
 C'est la gaudriole,
 Oh ! gué.
 C'est la gaudriole !

Ami lecteur, passe-moi
 Cette faribole ;
 La gaité me sert de loi,
 Comme de boussole ;
 Pour chasser le sombre ennui,
 Je versifie aujourd'hui
 Sur la gaudriole,
 Oh ! gué,
 Sur la gaudriole !

A. MARSAIS.

FANFAN LA TULIPE.

Comme l'mari d'notre mère
 Doit toujours s'app'ler papa,
 Je vous dirai que mon père
 Un certain jour me happa ;
 Puis, me m'nant jusqu'au bas de la rampe,
 M'dit ces mots qui m' mir'nt tout sens d'ssus d's
 J'te dirai, ma foi,
 Qu'i n'y a plus pour toi
 Rien chez-nous ;
 V'là cinq sous,
 Et décampe.
 En avant,
 Fanfan la Tulipe ;
 Oui, mill' nom d'un' pipe,
 En avant.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,
 Quand il a cinq sous vaillant,
 Peut aller d'Paris à Rome,
 Je partis en sautillant.

L'premier jour, je trottais comme un ange ;
 Mais l'lend'main, je mourais quasi d'faim.

Un r cruteur passa...

Qui me proposa...

Pas d'orgueil,

J'm'en bats l'œil,

Faut que j'mange.

En avant, etc.

Quand j'entendis la mitraille,
 Comm' je r'grettai mes foyers !
 Mais quand j'vis, à la bataille,
 Marcher nos vieux grenadiers :

Un instant, nous somm's toujours ensemble,
 Ventrebleu ! me dis-je alors tout bas,

Allons, mon enfant,

Mon petit Fanfan,

Vite au pas ;

Qu'on n'dis' pas

Que tu trembles.

En avant, etc.

En vrai soldat de la garde,
 Quand les feux étaient cessés,
 Sans r'garder à la cocarde,
 J'tendais la main aux blessés.

D'insulter des homm's vivant encore
 Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu.

Quoi ! mill' ventrebleu !

Devant moi, morbleu !

J'souffrirais

Qu'un Français

S'déshonore !

En avant, etc.

Vingt ans soldat vaill' que vaille,
 Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
 Un' fois hors du champ d'bataille,
 J n'ai jamais connu d'enn'mis ;
 Des vaincus la touchante prière
 M'fit toujours voler à leur secours.

P't-êt' c'que j'fais pour eux,
 Les pauv' malheureux
 L'front un jour
 A leur tour
 Pour ma mère.
 En avant, etc.

Mon père, dans l'infortune,
 M'app'la pour le protéger ;
 Si j'avais eu d'la rancune,
 Quel moment pour me venger !
 Mais un franc et loyal militaire
 D'ses parents doit toujours êt' l'appui :
 Si j'n'avais eu qu'lui,
 Je s'rais aujourd'hui
 Mort de faim ;
 Mais enfin
 C'est mon père.
 En avant, etc.

Maintenant je me repose
 Sous le chaume hospitalier,
 Et j'y cultive la rose,
 Sans négliger le laurier.
 D'mon armur' je détache la rouille ;
 Si le roi m'app'lait dans les combats,
 D'nos jeunes soldats
 Conduisant les pas,
 J'm'écrirais :
 J'suis Français,
 Qui touch' mouille !
 En avant, etc.

EMILE DEBEAUX.

LES CANOTIERS DE LA SEINE.

CHANT POPULAIRE.

Il était un canot, le plus beau des canots,
 Qui n'avait qu'un défaut, celui d'aller au fond de
 La itou tra la la la la la }
 La itou tra la la la la la } *ter.* [l'eau.

Tous de noir habillés, ayant changé de peau,
 Nous sommes devenus des gens très comme il faut.
 La itou, etc.

Il est surnuméraire et chanteur de salon,
 Moi je suis diplomate et de plus baryton.
 La itou, etc.

Illustre Flibochon, je voudrais sans mentir
 Que vous fussiez malade afin de vous guérir.
 La itou, etc.

Dessinant un portrait et prêt à vous servir,
 Et prêt à vous croquer si ça vous fait plaisir.
 La itou, etc.

Pour parler comme vous, je suis de tout mon cœur
 Avec bien du respect votre humble serviteur.
 La itou tra la la la la la
 La itou tra la la la la la
 La itou tra la la la

CECILIA.

CHANT CANADIEN.

Mon père n'avait fille que moi, [bis.]
 Dessus la mer il m'envoya ;
 Sautez, mignonne Cécilia
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Ah ! ah ! Cécilia. [bis.]

Dessus la mer il m'envoya; [bis]
 Le marinier qui m'y menait,
 Sautez, etc.

Le marinier qui m'y menait [bis.]
 Devint fort amoureux de moi.
 Sautez, etc.

Devint fort amoureux de moi, [bis.]
 Souvent de moi il s'approchait-
 Sautez, etc.

Souvent de moi il s'approchait, [bis.]
 Et me disait d'un air niais ;
 Sautez, etc.

Et me disait d'un air niais : [bis.]
 Ma mignonnette, embrassez moi.
 Sautez, etc.

Ma mignonnette, embrassez-moi, [bis.]
 Nenni, Monsieur, je n'oserais.
 Sautez, etc.

Nenni, Monsieur je n'oserais,
 Car si mon papa le savait,
 Sautez, etc.

Car si mon papa le savait, [bis.]
 Fille battue je le serais !
 Sautez, mignonne Cécilia
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Ah ! ah ! Cécilia. [bis.]

QUAND J'ÉTAIS CHEZ MON PÈRE.

CHANT CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

Quand j'étais chez mon père,
 Petit gars pastoureau,
 J'allais par la bruyère
 Conduire mon troupeau.

REFRAIN.

Hiouppe, iouppe sur la rivière
 Vous ne m'entendez guère,
 Hiouppe, iouppe sur la rivière
 Vous ne m'entendez pas.

J'allais par la bruyère
 Conduire mon troupeau,
 Quand un loup, fin compère,
 Vint gober un agneau.

Hiouppe, etc.

Quand un loup, fin compère,
 Vint gober un agneau,
 Se disant tant qu'à faire,
 Choisissons le plus beau.

Hiouppe, etc.

Se disant tant qu'à faire
 Choisissons le plus beau
 Je prendrais bien la paire,
 Mais que dirait l'rustaud ?

Hiouppe, etc.

Je prendrais bien la paire,
 Mais que dirait l'rustaud ?
 C'est bien assez, j'espère,
 Monsieur du Louveteau.

Hiouppe, etc.

C'est bien assez, j'espère,
 Monsieur du Louveteau,
 Il fallait, en bon frère,
 Laisser du moins la peau.

Hiouppe, etc.

Il fallait en bon frère
 Laisser du moins la peau,
 Et sa cornett' légère
 Pour mettre à mon chapeau.

Hiouppe, etc.

Et sa cornette légère
 Pour mettre à mon chapeau,
 Et l'os que je préfère,
 Pour faire un chalumeau.
 Hioupe, etc.

Et l'os que je préfère
 Pour faire un chalumeau,
 Afin de nous distraire
 Chaque printemps nouveau.
 Hioupe, etc.

Mais chut !...il faut vous faire
 La Morale en un mot :
 Bergers, ne laissez guère
 Le loup près de l'agneau.
 Hioupe, etc.

LE 25 DE MAI.

VIEUX CHANT CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

J'ai vu le 25 de Mai
 Sur la glace un gros bélier, } *kis.*
 Qui fricassait des oignons
 Avec des p'lott's de neige,
 Dans l'oreille d'un pigeon
 Dessus le dos d'un lièvre.

Un carrosse bien agréyé ; } *bis.*
 Quat' crapauds ben attelés.
 Un wawaron poudré, frisé,
 Assis dans ce carrosse
 Un' frémille à ses côtés ;
 Je crois qu'ils vont aux noces.

Il avait pour son laquais }
 Un gros taon qui jabottait. } *bis.*
 Il avait pour son cocher
 Un maringouin d'automne,
 Qui sacrait comme un charretier,
 Encor' faisait-il l'homme !

Un' sautérell' mal avisée }
 S'en va pour les voir danser } *bis.*
 Elle est tombée du haut en bas,
 S'est cassé la cervelle ;
 Elle est mort' depuis ce temps-là,
 J'en ai su la nouvelle.

LE CONFITEOR.

Mon père, je viens devant vous
 Avec une âme repentante,
 Pour m'accuser, à vos genoux,
 D'avoir été trop indulgente [*bis.*]
 Pour un amant [*bis.*] que j'aime encor,
 Dirais-je mon *Confiteor* ? [*bis.*]

Ah ! mon père, si vous saviez
 Quel charme avait cet infidèle !
 Sans doute vous m'excuseriez.
 Il me disait que j'étais belle, [*bis.*]
 Qu'il m'aimerait [*bis.*] jusqu'à la mort.
 Dirais-je mon *Confiteor* ? [*bis.*]

Dans mes peines, dans mon ennui
 Son image me suit sans cesse.
 C'est encor pour parler de lui
 Que vous me voyez à confesse [*bis.*]
 Son nom, mon père, [*bis.*] est Attendor.
 Dirai-je mon *Confiteor* ?

Dites lui, s'il vient devant vous
 Pour recevoir sa pénitence,
 Que le plus grand péché de tous,
 Est le péché de l'inconstance. [bis.]
 Et renvoyez [bis.] le moi d'abord.
 Pour dire son *Confiteor*.

Alléz-vous-en, ma fille, en paix,
 Je plains votre malheur extrême.
 Qu'il ne vous arrive jamais
 D'aimer à moins que l'on vous aime.
 Méfiez-vous [bis.] de ces ingrats.
 Dites votre *meâ culpâ*.

VOLE, MON AMANT, VOLE!

VIEUX GHANT CANADIEN.

Voici la saison qui doit arriver, [bis.]
 Que tous les amants vont à l'assemblée,
 Vole, mon amant, vole !
 La lune e-t levée.
 Vole, mon amant, vole !
 La lune s'en va.

Que tous les amants vont à l'assemblée : [bis.]
 Le mien n'y va pas, j'en suis t'assurée.
 Vole, etc.

Le mien n'y va pas, j'en suis t'assurée : [bis.]
 Il est à Paris qui fait son entrée.
 Vole, etc.

Il est à Paris qui fait son entrée : [bis.]
 Qu'apportera t-il à son arrivée ?
 Vole, etc.

Qu'apportera-t-il à son arrivée ? [bis.]
 Une bague d'or, bell' ceintur' dorée.
 Vole, etc.

Une bague d'or, bell' ceintur' dorée. [*bis.*]

La bague sera pour la mariée.

Vole, etc.

La bague sera pour la mariée. [*bis.*]

La ceintur' sera pour la ceinturer.

Vole, etc.

LA BOITEUSE.

Quand la boîteuse s'en va-t-au bois

Ell' n'y va pas sans ses arriats.

Donnez-moi du bois :

Voilà mes arriats.

N'a-t-on jamais vu

Une boîteuse

Aussi joyeuse ?

N'a-t-on jamais vu

Une boîteuse

Aussi tortu' ?

Quand la boîteus' s'en va-t-à l'eau,

Ell' n'y va pas sans ses deux seaux.

Donnez-moi de l'eau :

Voilà mes deux seaux.

N'a-t-on, etc.

Quand la boîteus' s'en va-t-aux choux,

Ell' n'y va pas sans ses deux sous.

Donnez-moi des choux :

Voilà mes deux sous.

N'a-t-on, etc.

Quand la boîteuse s'en va-t-au pain,

Ell' n'y va pas sans ses deux chiens

Donnez-moi du pain :

Voilà mes deux chiens.

N'a-t-on, etc.

Quand la boîteus' s'en va-t-au lait.
 Ell' n'y va pas sans son gob'let.
 Donnez-moi du lait :
 Voilà mon gobelet.
 N'a-t-on, etc.

SUR LE COIN D'UN PONT.

Mon père a fait bâtir maison
 Sur le coin, sur le coin d'un pont.
 Sont trois charpentiers qui la font,
 Sur le coin d'un coin,
 Sur le coin d'un pont,
 Ah ! le beau joli petit coin,
 Que le coin d'un coin,
 Que le coin d'un pont.

Sont trois charpentiers qui la font
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
 Dont le plus jeune est mon mignon.
 Sur le coin, etc.

Dont le plus jeune est mon mignon
 Sur le coin, sur le coin d'un pont :
 D'un saut, il mont' sur le pignon.
 Sur le coin, etc.

D'un saut il mont' sur le pignon
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
 Il appelle ses compagnons,
 Sur le coin, etc.

Il appelle ses compagnons,
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
 " J'ai-t-un paté de trois pigeons :"
 Sur le coin, etc.

“ J'ai-t-un paté de trois pigeons,”
 Sur le coin, sur le coin d'un pont :
 “ Assis-toi là, et le mangeons.”
 Sur le coin, etc.

“ Assis-toi là et le mangeons.”
 Sur le coin, sur le coin d'un pont.
 En s'asseyant il fit un bond.
 Sur le coin, etc.

En s'asseyant il fit un bond
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
 Qui fit trembler mer et poissons.
 Sur le coin, etc.

Qui fit trembler mer et poissons.
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
 Et les cailloux qui sont au fond.
 Sur le coin, etc.

MON MOINE.

Ah ! si mon moine voulait danser
 Un capuchon je lui donnerai.
 Danse, mon moin', danse,
 Tu n'entends pas la danse,
 Tu n'entends pas, maluré lon la,
 Tu n'entends pas, maluré, danser.

Ah ! si mon moine voulait danser
 Un ceinturon je lui donnerai.
 Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser,
 Un chapelet je lui donnerai.
 Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser
 Un froc de bur' je lui donnerai,
 Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser,
 Un beau psautier je lui donnerai.
 Danse, etc.

S'il n'avait fait vœu de pauvreté
 Bien d'autres chos' je lui donnerai.
 Danse, etc.

J'AI TROP GRAND PEUR DES LOUPS.

M'en revenant de la Vendée,
 Dans mon chemin j'ai rencontré...
 Vous m'amusez toujours.
 Jamais je m'en irai chez nous :
 J'ai trop grand peur des loups.

Dans mon chemin j'ai rencontré
 Trois cavaliers fort bien montés.

Trois cavaliers fort bien montés :
 Deux à cheval et l'autre à pieds :

Deux à cheval et l'autre à pieds :
 Celui d'à-pieds m'a demandé :

Celui d'à-pieds m'a demandé :
 " Où irons-nous ce soir coucher ? "

" Où irons-nous ce soir coucher ? "
 — " Chez moi, monsieur, si vous voulez "

" Chez moi, monsieur, si vous voulez ; "
 " Vous y trouv'erez un bon souper. "

“ Vous y trouv'rez un bon souper,”

“ Et un bon lit pour vous coucher.”

“ Et un bon lit pour vous coucher.”

Les cavaliers ont accepté.

LA GINGUE ME PREND.

Mon mari est ben malade
 En grand danger de mourir.
 Il m'envoi' dessus ces côtes,
 Pour cueillir des pomm's pour lui ;
 La gingu' me prit, gai, gai, gai,
 V'la qu'ça m'prend,
 Gai, gaiment.

Il m'envoi' dessus ces côtes
 Pour cueillir des pomm's pour lui ;
 Quand je fus dessus ces côtes
 J'entendis sonner pour lui.
 La gingue, etc.

Je me j'tis à deux genoux,
 Pour dire un *pater* pour lui.

Je m'en r'vins à la maison
 Pour ensev'rir mon mari.

Quand je fus devers les yeux,
 J'avais peur qu'il me r'gardit.

Quand je fus devers le nez,
 J'avais peur qu'il me sentit.

Quand je fus devers la bouche,
 J'avais peur qu'il m'embrassit.

Quand je fus devers les mains,
J'avais peur qu'il me poignit.

Quand je fus devers les pieds,
J'avais peur qu'il gigotit.

La gingue me r'prit gai, gai, gai.
V'là qu'ça m'r'prend
Gai, gaiment.

DEDANS PARIS.

Dedans Paris y a-t-une brune } *bis.*
Qui est plus belle que le jour. }
Mais elle avait une servante
Qu'aurait (*ter*) voulu
Etre aussi bell' que sa maîtresse,
Mais elle n'a pu...

Elle s'en va chez l'apothicaire : } *bis.*
" Combien vendez-vous votre fard ? }
— " Nous le vendons par demi once,
" C'est un (*ter*) écu."
— " Pesez moi-z'en un' demi once
Voilà mon écu."

Quand vous serez pour vous farder } *bis.*
Prenez ben' gard' de vous mirer ; }
Vous éteindrez votre chandelle
Barbouil—(*bis*) barbouillez-vous.
Le lendemain vous serez belle
Comme le jour.

Le lendemain au petit jour } *bis.*
La belle met ses beaux atours. }
Elle met son beau jupon vert,
Son blanc (*ter*) corset,
Pour aller faire un tour en ville
S'y promener.

Dans son chemin elle fit rencontre
De son gentil cavalier.

—“ Où allez-vous, — blanche coquette
Si barbe (*bis*) si barbouillée ?
Vous avez la figur' plus noire
Que la ch'minée.”

Ell' s'en va chez l'apothicaire :

—“ Monsieur, — que m'avez-vous vendu; } *bis.*
—“ Je vous ai vendu du cirage
Pour vos (*ter*) souliers :
Pour apprendre à une servante
De se farder.

DEUXIÈME PARTIE

CHANSONNETTES

LE MENAGE D'UN GARÇON.

AIR :— *Vous pouvez aller vous coucher.*

Je loge au quatrième étage,
C'est là que finit l'escalier ;
Je suis ma femme de ménage,
Mon domestique et mon portier.
Des créanciers quand la cohorte,
Au logis sonne à tour de bras,
C'est toujours en ouvrant la porte,
Moi qui dis que je n'y suis pas. (bis.)

De tous mes meubles l'inventaire
Tiendrait un carré de papier,
Pourtant je reçois d'ordinaire
Des visites dans mon grenier.
Je mets les gens fort à leur aise ;
A la porte un bavard maudit,
Tous mes amis sur une chaise,
Et moi je m'assieds sur mon lit. (bis)

Vers ma demeure quand tu marches,
Jeune beauté, vas doucement,
Crois-mois, quatre-vingt-dix-huit marches
Ne se montent pas lestement.
Lorsque l'on arrive à mon gîte,
On se sent un certain émoi ;
Jamais sans que le cœur palpите,
Personne n'est entré chez moi. (bis)

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
 De moi, pour faire certain cas,
 Avoir l'état de ma cuisine ;
 Sachez que je fais trois repas.
 Le déjeuner m'est très facile :
 De tous côtés, je le reçois ;
 Je dîne tous les jours en ville
 Et ne soupe jamais chez moi. (bis)

Je suis riche et j'ai pour campagne
 Tous les environs de Paris,
 J'ai mille châteaux en Espagne ;
 J'ai pour fermiers tous mes amis.
 J'ai pour faire le petit maître,
 Sur la place un cabriolet,
 J'ai mon jardin sur ma fenêtre,
 Et mes rentes dans mon gilet. (bis.)

Je vois plus d'un millionnaire
 Sur moi s'égayer aujourd'hui ;
 Dans ma richesse imaginaire,
 Je suis aussi riche que lui ;
 Je ne vis qu'au jour la journée,
 Lui vante ses deniers comptant ;
 Et puis à la fin de l'année,
 Nous arrivons en même temps. (bis.)

Un grand homme a dit, dans son livre,
 Que tout est bien, il m'en souvient.
 Tranquillement, laissons-nous vivre.
 Et prenons le temps comme il vient,
 Si, pour recréer ce bas-monde ;
 Dieu nous consultait aujourd'hui,
 Convenons-en tous à la ronde,
 Nous ne ferions pas mieux que lui. (bis.)

COUPLETS

CHANTÉS UN JOUR DE NOCES PAR LE PÈRE DE LA
MARIÉE.

AIR :— *V'la c'que c'est qu' d'aller au bois.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! quel embarras
Qu' d'avoir un' fille sur les bras !
On se dit, dès son plus bas âge :
"Sera-t-elle sage ?"
Heureuse en ménage ?"
Pendant quinze ans on n'pens' qu'à ça.,
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

A quatre ans quel maudit sabat !
Ça crié, ou ça mord, ou ça bat :
Pour rendre l'espiègle muette
On lev' la jaquette,
On soufflette, on fouette :
Puis un baiser vient gâter ça...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

A huit ans ça veut babiller,
Ça veut trancher, ça veut briller :
Soir et matin la p'tit coquette
N'rêve qué toilette ;
Il faut qu'on achète
Colliers par-ci, brac'lets par là...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

C'est à douze ans qu' faut voir venir
Des maîtres à n'en plus finir !
Danse, dessin, musique, histoire,
Effient la mémoire...
C'est la mer à boire !
Au bout du mois faut payer ça...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

Mais p'tit à p'tit v'là qu'ça grandit,
 Qu'ça s'embellit, qu'ça s'arrondit...
 D'not' fille on vante la figure,
 L'esprit, la parure,
 Le ton, la tournure,
 Et nous mordons à c't ham'çon là...
 V'là c'que c'est que d'êt' papa.

Un beau garçon s'présente enfin,
 Doux, honnête et l'cœur sur la main ;
 D'plaisir, d'amour son cœur pétille...
 Il plait à la fille,
 A tout' la famille ;
 L'père enchanté dit : Touchez-là...
 V'là c'que c'est que d'êt' papa.

Les bans sont bientôt publiés,
 Et les jeunes gens mariés :
 Au Cadran-Bleu l'festin s'ordonne ;
 L'mari qui le donne
 D'plaisir déraisonne
 En pensant qu'un jour il dira :
 V'là c'que c'est que d'êt' papa.

A la fin du joyeux repas,
 Au couple heureux on tend les bras ;
 L'un quittant sa place et son verre,
 Sauté au cou d'la mère,
 L'autre au cou du père
 Qui pleure et dit en voyant ça :
 V'là c'qué c'est que d'êt' papa.

L'ORAGE.

Il pleut, il pleut bergère,
 Presse tes blancs moutons.
 Allons dans ma chaumière,
 Bergère, vite, allons.
 J'entends sur le feuillage
 L'eau qui tombe à grand bruit :
 Voici, voici l'orage :
 Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre ?
 Il roule en approchant :
 Prends un abri, bergère,
 A ma droite, en marchant,
 Je vois notre cabane...
 Et tiens ! voici venir
 Ma mère et ma sœur Anne,
 Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère ;
 Ma sœur Anne, bonsoir ;
 J'amène ma bergère
 Près de vous pour ce soir.
 Va te sécher, ma mie,
 Auprès de ces tisons.
 Sœur, tiens-lui compagnie :
 Entrez, petits moutons.

FABRE D'EGLANTINE.

LES FEMMES BAVARDES.

AIR:—*Connu*

L'on peut rendre un commis affable,
 Rendre un usurier généreux,
 Rendre un égoïste charitable,
 Rendre un poltron courageux.
 Rendre un procureur fort traitable,
 Rendre un financier délicat,
 Mais rendre une femme raisonnable,
 Ça ne se peut pas. (bis.)

Une femme va-t-elle chez sa voisine,
 C'est toujours pour y babiller,
 Et pour jaser, on le devine
 Sur tous les cancans du quartier.
 De tout elle se mêle, tout la regarde,
 De rien en fait long comme le bras,
 Mais dire qu'une femme n'est pas bavarde,
 Ça ne se peut pas. (bis.)

Une femme a-t-elle une robe nouvelle,
 Elle veut aussitôt se montrer,
 Elle ne peut pas rester chez elle,
 Elle veut toujours se promener ;
 Elle consulte sa toilette,
 Le miroir range ses appas.
 Mais dire qu'une femme n'est pas coquette,
 Ça ne se peut pas. (bis.)

En mariage sont-elles en recherche,
 On les voit aussitôt changer ;
 Elles sont précieuses et pimbêches,
 A peine osent-elles vous parler.
 Mais quand elles sont en ménage
 De leur mari tiennent peu de cas,
 Mais dire qu'une femme n'est pas volage,
 Ça ne se peut pas. (bis.)

Malgré cela s'il n'y avait plus de femmes,
 Les hommes seraient bien malheureux,
 A qui prodigueraient-ils leurs flammes,
 Si ce n'est au sexe, aux yeux bleus ?
 On a beau dire de vous, mesdames,
 Toutes sortes de choses, et cœtera,
 Que les hommes se passeraient de femmes,
 Ça ne se peut pas. (bis.)

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

AIR :— *Un beau navire, etc.*

Voyage, voyage, mon âme, voyage,
 Dans cette chambre où je suis en prison...
 Tes souvenirs, notre unique bagage,
 Vont de ces murs agrandir l'horizon !...
 Au coin du feu quand la neige m'exile.
 Nouveau Touriste et nouveau Robinson,
 Cherchons l'espace et parcourons mon Ile,
 En arpentant ma chambre de garçon. (bis.)

Prenons d'abord ce chemin de traverse,
 Qui s'offre à nous entre ces deux fauteuils.
 Le pied me glisse... et voilà que je verse...
 Dame, en voyage, il est bien des écueils !
 Grimpons dessus ! à pied, montons les côtes.
 Tiens ? le buffet... et le couvert est mis...
 Disons donc seul à cette table d'hôtes,
 Où ma pensée invite mes amis...

Dans ce rayon, nous avons, par centaine,
 De braves gens que nous aimons tous deux ;
 Devant messieurs Molière et Lafontaine,
 Ne passons pas, sans causer avec eux.
 Faire se peut que plus d'un m'accompagne...
 Oui... Rabelais répond à notre appel,
 Sterne avec nous va battre la campagne,
 Victor Hugo va nous conduire au ciel !..

Arrêtons-nous devant ce point de vue...
 C'est ma fenêtre...encor un souvenir !..
 C'est là, de loin, qu'au détour de la rue,
 Chaque matin, je la voyais venir.
 Mais écoutons...l'horloge tinte et pleure,
 A ce clocher, là-bas, près du Saint Lieu...
 C'est ma pendule, hélas ! qui sonne l'heure,
 Où, pour jamais, elle me dit adieu !..

Là devant nous...O rencontre prospère !..
 Lui que mon cœur n'espérait plus revoir !
 Je le trouve, à la fin, lui !..mon frère !..
 Eh ! non...c'est moi, vis-à-vis du miroir !
 Mais ce portrait qu'un nuage environne
 Ma pauvre sœur que Dieu reprit soudain..
 Ah ! c'est pour moi la vierge, la madone,
 Qui nous sourit, à l'angle du chemin ?..

Nous relayons devant la cheminée..
 L'âtre embrasé présente à mes regards,
 Par l'incendie une ville entraînée,
 Puis un combat, un enfer des remparts..
 Puis, le Vésuve où je n'ose descendre..
 Puis, par degrés mon œil s'appesantit..
 Et j'entrevois les marrons, sous la cendre,
 Craquant pour moi, lorsque j'étais petit..

Du sentiment voici les Catacombes ;
 Là, que d'écrits dorment inanimés !..
 Dans ce tiroir l'oubli creusa des tombes
 Aux faux serments, aux amours inhumés :
 Que de papiers ! que de morts en déroute
 Mais ! qu'ai-je vu ? Mémoires de tailleurs !..
 Je savais bien qu'on ne pouvait, en route,
 Se garantir tout-à-fait des voleurs !..

Où sommes-nous ? .. qu'elle est cette contrée,
 Que nous venons d'atteindre, en chevauchant!
 C'est mon alcôve ; en son coin retirée ..
 Sans le savoir, nous allions au couchant ..
 Voici le soir .. il nous fallait un gîte...
 A point nommé, nous avons là mon lit ! ..
 Reposons-nous .. mais, en songe, bien vite,
 Remettons-nous en route, cette nuit ! ..

LA VALSEUSE.

AIR :—*Connu.*

Fillettes d'à présent
 Craignent en valsant
 De se compromettre.

Car, quand elles ont valsé,

Monsieur le Curé s'est écrié :

Vous avez valsé ? Oui, Monsieur le Curé,

Ma foi, tant pis, pour vous, j'en suis bien fâché.

Un si grand péché n'est pas pardonné,

C'est l'enfer que vous méritez.

Faut pas valser comme ça,

Tra la la la, Tra la la la la,

L'enfer vous attend là. *(bis.)* } *(bis.)*

Fanchon, chez sa maman,

S'en fut pleurant,

Revenant de confesse,

Sa mère lui dit :

Mon p'tit mignon, mon p'tit tendron !

Qu'avez-vous donc ?

C'est Monsieur le Curé, qui m'a demandé

Si j'avais commis quelques grands péchés,

Je lui répondis que j'avais valsé

C'est alors qu'il s'est emporté.

Faut pas pleurer comme ça,

Tra la la la, Tra la la la la,

Nous verrons c'Curé là. *(bis.)* } *(bis.)*

Le maman toute en pleurs
 S'en fut au presbytère,
 Elle dit au Saint Pasteur
 Avec aigreur, vous êtes un rêveur ?

Quoi Monsieur le Curé, pour avoir valsé
 Vous nous feriez croire que nous sommes damnés
 " Un si grand péché n'est pas pardonné,
 " C'est l'enfer que vous méritez."

Malgré c'qu'on en dira
 Tra la la la, Tra la la la la, } (bis.)
 Ma fille valsera. (bis.)

Vous tous qui m'écoutez,
 Vous conviendrez.
 Qu'il est horrible !
 D'être damné par son Curé,
 Pour avoir valsé.

Soit dit entre nous, quel mal faisons-nous,
 Quand on met ces Messieurs en courroux,
 Puis, fait-on du mal, quand en carnaval,
 Nous faisons quelques tours de bal ?

Mais puisque c'est comme ça, } (bis.)
 Tra la la la, Tra la la la la
 Faut en passer par là,
 Eh bien : passons par là.

ELOGE DES CHEVEUX ROUX.

AIR :—*J'aime à voir les hirondelles.*

Nous voyons chacun dans ce monde
 Avoir ses penchants favoris ;
 L'un adore une femme blonde,
 Des brunes un autre est épris ;
 Les cheveux châains ont fait naître
 Tendres soupirs, aveux bien doux ;
 Moi, jé vous surprendrai peut-être,
 Mais je suis pour les cheveux roux.

En se promenant dans la ville,
 A chaque pas on voit marcher.
 Des blondes, des brunes par mille !
 Les rousses, il faut les chercher.
 Suivez-vous, gentille brunette,
 Vingt jeunes-gens font comme vous ;
 Mais on voit plus souvent seulette
 La jeune fille aux cheveux roux.

Tarquin adorait de Lucrece
 L'air noble, le nez aquilin ;
 Catulle aimait de sa maîtresse
 Le joli bras et l'air malin ;
 Ce fut pour les beaux yeux d'un pâtre
 Qu'Hélène trompa son époux ;
 Mais Antoine de Cléopâtre
 Aimait surtout les cheveux roux.

S'il faut en croire un vieil adage,
 Les yeux sont le miroir du cœur ;
 Les cheveux prouvent davantage,
 Et je juge sur leur couleur :
 La blonde est souvent nonchalante,
 La brune se met en courroux ;
 Mais l'âme doit être brûlante
 Lorsque l'on a les cheveux roux.

BRIGADIER, VOUS AVEZ RAISON

AIR :—*Connu.*

Deux gendarmes, un beau dimanche,
 Chevauchaient le long du sentier,
 L'un portait la sardine blanche,
 L'autre le jaune boudier,
 Le premier dit d'un ton sonore,
 Le temps est beau pour la saison,
 Brigadier, répondit Pandore, } *bis.*
 Brigadier, vous avez raison. }

Ah ! c'est un métier difficile :
 Garantir la propriété,
 Protéger les champs et la ville
 Du vol et de l'iniquité.
 Pourtant l'épouse que j'adore
 Repose seule à la maison.
 Brigadier, etc.

La gloire, c'est une couronne
 Faite de rose et de laurier ;
 J'ai servi Vénus et Bellone,
 Je suis époux et Brigadier ;
 Mais je poursuis ce météore
 Qui, vers Cholchos, guida Jason.
 Brigadier, etc.

Phébus au bout de sa carrière,
 Put encor les apercevoir ;
 Le Brigadier, de sa voix fière,
 Réveillait les échos du soir.
 Vois, dit-il, le soleil qui dore
 Ces verts côteaux, à l'horizon.
 Brigadier, etc.

Puis ils cheminèrent en silence ;
 On n'entendit plus que le pas
 Des chevaux marchant en cadence.
 Le Brigadier ne parlait pas ;
 Mais quand parut la pâle aurore,
 On entendit un vague son :
 Brigadier, répondit Pandore, } *bis.*
 Brigadier, vous avez raison. }

CELA FINIT TOUJOURS PAR-LA

AIR :—*Connu.*

Si j'en crois sa colère
 Ou bien son désespoir,
 Il ne vient plus me voir :
 Je ne sais plus lui plaire.
 Mais quand le jour s'efface,
 Vingt fois, je le sais bien,
 Sous ma fenêtre il passe ;
 Aussi, non, je ne crains rien.

REFRAIN.

Laissons-le faire.
 Laissons-le faire ;
 Il grondera,
 Il s'en ira,
 C'est son affaire.
 Mais à mes pieds,
 Il reviendra,
 Il pleurera,
 S'accusera.
 Puis mon cœur pardonnera,
 Cela finit toujours par là.

Vais-je au bal, il s'empresse
 De courir sur mes pas,
 Bien qu'il me dise sans cesse :
 Pour moi n'y venez pas.
 Mais quittai je la fête,
 Soudain, je le sais bien,
 A partir il s'apprête ;
 Aussi, non, je ne crains rien ;
 Laissons le faire, etc.

Sa voix cruelle et tendre,
 Je l'ai bien retenu,
 Hier me fit entendre :
 Je ne vous aime plus.
 Mais de cet instant même,
 Ses yeux, je le sais bien,
 Me dirent : Je vous aime ;
 Aussi, non, je ne crains rien.
 Laissons-le faire, etc.

BAL CHEZ BOULÉ.

Dimanche après les vêpres,
 Y aura bal chez Boulé ;
 Mais il n'y va personne
 Que ceux qui savent danser.

Vogue, beau marinier, vogue,
 Vogue, beau marinier.

Mais il n'y va personne
 Que ceux qui savent danser.
 Louison Blé, comm' les autr's,
 Voulut itou y aller.

Louison Blé, comm' les autr's,
 Voulut itou y aller.

Non, li dit sa maîtresse,
 T'iras quand l'train s'ra fait.

Non, li dit sa maîtresse,
 T'iras quand l'train s'ra fait.

I s'en fut à l'étable
 Ses animaux soigner.

I s'en fut à l'étable
 Ses animaux soigner ;
 Prit Barette par la patte,
 Et Caillette par le pied.

Prit Barette' par la patte,
 Et Caillette' par le pied.
 Quand tout son train fut fait,
 I s'en fut s'habiller.

Quand tout son train fut fait,
 I s'en fut s'habiller,
 Mit son gilet barré
 Et ses souliers francés.

Mit son gilet barré
 Et ses souliers francés.
 Quand i fut habillé,
 I s'en fut chez Boulé.

Quand i fut habillé,
 I s'en fut chez Boulé.
 Quand i fut chez Boulé,
 I se mit à danser.

Quand i fut chez Boulé,
 I se mit à danser.
 Quand il eut bien dansé,
 I s'en alla s'coucher,

LE CANADIEN EXILÉ.

Un Canadien errant
 Banni de ses foyers,
 Parcourait en pleurant
 Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
 Assis au bord des flots,
 Au courant fugitif
 Il adressait ces mots :

" Si tu vois mon pays,
 " Mon pays malheureux,
 " Va dire à mes amis
 " Que je me souviens d'eux

" Pour jamais séparé
 " Des amis de mon cœur,
 " Hélas ! oui, je mourrai,
 " Je mourrai de douleur.

" Plongé dans les malheurs,
 " Loin de mes chers parents,
 " Je passe dans les pleurs
 " D'infortunés moments."

A. LAJOIE.

LE PAIN.

AIR :—*Les gueux, les gueux, etc.*

Le pain, le pain
 Est du genre humain.
 Le mets le plus sain.
 Vive le pain !

Honneur à l'agriculture !
 Sans elle, que serions-nous !
 Des animaux sans fourrure,
 Sauvages, comme des loups.
 Le pain, etc.

L'homme au premier temps du monde
 Ignorait le prix de l'or,
 Et de la terre féconde
 Le sein était son trésor.
 Le pain, etc.

Hélas ! le siècle où nous sommes
 Est le règne des écus ;
 Mais, que deviendraient les hommes,
 Sans pain, même les Crésus !
 Le pain, etc.

Essayez, quand le blé manque,
 De vous remplir l'estomac
 Avec des billets de banque,
 Du rhum ou bien du tabac !
 Le pain, etc.

Ugolin aurait sans doute
 Préféré, dans sa prison,
 Du pain une simple croûte
 A l'or conquis par Jason.
 Le pain, etc.

Un prince sur sa poitrine
 Brille de croix constellé ;
 Pourtant sa noble origine
 Est moins vieille que le blé.
 Le pain, etc.

Le blé date ses ancêtres
 Bien avant les Pharaons ;
 Montrez-moi des petits-maîtres
 Ayant d'aussi vieux blasons.
 Le pain, etc.

Le blé, dans ce long espace,
 N'a jamais dégénéré,
 Lorsque mainte illustre race
 Vit son rejeton taré.
 Le pain, etc.

Vers Pékin tournez la vue ;
 Là le céleste empereur
 Met la main à la charrue,
 Chaque an, comme un laboureur.
 Le pain, etc.

Oui, la culture des terres
Est le plus ancien des arts ;
Les autres sont secondaires,
Moins dignes de nos égards.

Le pain, etc.

Bien grande est notre folie
D'abandonner nos sillons,
Pour aller dans l'Australie,
D'or exploiter ses filons.

Le pain, etc.

Quand je vois une campagne
Que jaunissent les épis,
Tous les *châteaux en Espagne*,
Ont, à mes yeux, moins de p.ix.

Le pain, etc.

Et quand au luxe des villes,
Dont nous sommes orgueilleux,
La moisson des champs fertiles
Est un bien plus précieux.

Le pain, etc.

Acceptez-donc mon hommage,
O campagnards canadiens !
Vos bras rudes à l'ouvrage
Sont des cités les soutiens.

Le pain, le pain
Est du genre humain.
Le mets le plus sain.

Vive le pain !

A. MARSAIS.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un jour maître Corbeau, sur un arbre perché
 Tenait dedans son bec un fromage glacé.
 Lorsque maître Renard attiré par l'odeur,
 L'accoste poliment par ce propos flatteur,
 Sur l'air du tra-la-la-la,
 Sur l'air du tra-la-la-la,

Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la. [nous ?
 Bonjour maître Corbeau, comment nous portons-
 —Merci, maître Renard, ça n'va pas mal et vous ?
 Tous mes enfants sont bien, hors mon p'tit nou-
 [veau-né,

Qui, par ces derniers froids, s'est très-fort enrhumé
 A l'air du tra-la-la-la, etc.

Peste ! maître Corbeau, vous ét's joliment mis :
 Vous vous faites pour sûr, habiller à Paris ?
 —Oui, répond le nigaud, à ce propos flatteur,
 Et lui donne aussitôt l'adress' de son tailleur.
 Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Certes, si vot' ramage' répond à vot' pal'tot,
 Vous enfoncez Dupré, Lablache et Mario ;
 Chantez moi donc queuqu'chose, une ariette, un
 [rien :

Car chez vous d'père en fils chacun naît musicien.
 Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Là-dessus le Corbeau, sans se faire prier,
 Entonne sans façon le grand air du Barbier ;
 Mais, comme il faut ouvrir la bouche pour chanter,
 Il laiss' tomber par terr' son fromage glacé.
 Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Alors, maître Renard, qui comptait là-dessus,
 Sauté sur le fromage, et rit comme un bossu.
 Merci, maître Corbeau, je vous ai fait poser :
 Vous n'êtes pas bien mis, vous n'savez pas chanter
 Pas mêm' le tra-la-la-la, etc.

Alors, maître Corbeau resta tout confondu :
 Juste ciel ! quel malheur ! l' duel est défendu.
 Je suis volé, dupé : maudit soit le destin !
 Le doyen des corbeaux passer pour un serin !
 Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Or donc, de ces couplets la morale voici :
 Corbeaux, petits et grands, retenez bien ceci :
 C'est qu'il est maladroit, a dit un vieux gourmand
 Quand on aim' le fromag', de chanter en négligeant
 Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

LE CORBEAU VENGE.

AIR :— *Du tra la la.*

Vous qui connaissez tous la fable du corbeau,
 Je viens à ce sujet vous conter du nouveau ;
 Hier, en traversant la forêt de Sénart,
 Je fus témoin, hélas ! de la mort du renard.

Sur l'air du tra la la la, (*bis.*)
 Sur l'air du tra deri dera, tra la la.

Son papa, sa maman, ses frères, son cousin,
 Étaient à ses genoux, dans un cruel chagrin,
 Lorsque le médecin, vieux renard de bon ton,
 Déclara qu'il était mort d'une indigestion.

Sur l'air, etc.

Le père, honteux, confus, disait à ses enfants :
 Nous allons tous passer pour de fameux ~~gour-~~
 [mards ;
 Partout on nous dira : Messieurs, ce n'est pas beau
 D'avoir pris le fromag' de ce pauvre corbeau.

Sur l'air, etc.

Quand la famille entière eut fini de pleurer,
Vite on se disposa pour aller l'enterrer.
Tous les renards en deuil, au nombre de cent dix,
Défilaient deux à deux chantant *De Profundis*.

Sur l'air, etc.

Sur la tombe arrivée la foule s'inclina,
Quand le mair' de l'endroit, tout en larmes parla ;
Je n'sais pas c'qu'il a dit ; mais un fait bien certain
C'est que tous ils avaient le mouchoir à la main.

Sur l'air, etc.

Lorsque maître corbeau, sur un arbre perché,
S'écri' : le voilà mort, je n'en suis pas fâché ;
Il m'a pris mon fromage et me l'a tout mangé,
Le destin l'a puni, le bon Dieu m'a vengé !

Sur l'air, etc.

MORALE.

La moral' de ceci, c'est que le bien d'autrui
Lorsqu'il est mal acquis, au lieu d'profiter, nuit,
Et que si le renard n'eût pas été fripon,
Il ne serait pas mort d'une indigestion.

Sur l'air, etc.

V. BARON.

COMMENÇONS LA SEMAINE.

Commençons la semaine !
Qu'en dis tu, cher voisin ?
Commençons par le vin
Nous finirons de même.
Vaut bien mieux, moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire,
Vaut bien mieux, moins d'argent,
Rire et boire plus souvent.

On veut me faire accroire
 Que je mange mon bien,
 Mais on se trompe bien :
 Je ne fais que le boire.
 Vaut bien mieux, etc.

Si ta femme querelle,
 Dis-lui, pour l'apaiser,
 Que tu veux te griser
 Pour la trouver plus belle.
 Vaut bien mieux, etc.

Le receveur de taille
 Dit qu'il vendra mon lit ;
 Je me moque de lui :
 Je couche sur la paille.
 Vaut bien mieux, etc.

Au compte de Barême ?
 Je n'aurai rien perdu :
 Je suis venu tout nu :
 Je m'en irai de même.
 Vaut bien mieux, etc.

Providence divine,
 Qui veilles sur nos jours,
 Conserve nous toujours
 La cave et la cuisine.
 Vaut bien mieux, etc.

LES BOSSUS.

Depuis longtemps je me suis aperçu
 De l'agrément qu'on a d'être bossu.
 Polichinelle, en tous lieux si connu,
 Toujours chéri, partout si bien venu,
 Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu ?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
 De ce paquet on fait un fort grand cas.
 Quand un bossu l'est derrière et devant,
 Son estomac est à l'abri du vent,
 Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
 Le ton comique et beaucoup d'agrément.
 Quand un bossu se montre de côté,
 Il règne en lui certaine majesté,
 Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
 J'aurais rempli mon palais de bossus.
 On aurait vu près de moi, nuit et jour,
 Tous les bossus s'empressez tour à tour
 De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
 J'aurais fait mettre un Esope en métal,
 Et, par mon ordre, un de mes substituts
 Aurait gravé près de ses attributs :
 Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
 Qu'avec la bosse on peut passer partout ;
 Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
 Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu :
 Il est chamant, pourvu qu'il soit bossu.

FAITE PAR UN BOSSU,
 NEVEU DE SANTEUL.

LA DOT DE L'AUVERGNE.

Pour dot ma femme a cinq sous ;
Moi quatre, pas davantage.
Pour monter notre ménage,
Femme, comment ferons-nous ?

—Cinq sous !

—Cinq sous,

Pour monter notre ménage.

—Cinq sous !

—Cinq sous,

Femme, comment ferons-nous ?

—Eh bien, nous achèterons,
Un petit pot pour soupière ;
Avec la même cuillère
Tous les deux nous mangerons.

—Pour dot, etc.

—Eh bien, nous vendrons de l'eau,
Que l'on trouve à la rivière ;
Tous deux à la timonnière,
Nous traînerons le tonneau.

—Pour dot, etc.

—Puis le Dimanche au saint lieu,
Nous ferons notre prière :
A l'Eglise sur la pierre,
Gratis on peut prier Dieu.

—Pour dot, etc.

COMPLAINTE DU JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
 Qui soit plus surprenant,
 Que la grande misère
 Du pauvre Juif-Errant ?
 Que son sort malheureux
 Paraît triste et fâcheux !

Un jour, près de la ville
 De Bruxelles en Brabant,
 Des bourgeois fort dociles
 L'accoster en passant.
 Jamais ils n'avaient vu
 Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
 Et très-mal arrangé,
 Leur fit croire que cet homme
 Était fort étranger,
 Portant, comme ouvrier,
 D'avant lui un tablier.

On lui dit :—Bonjour, maître,
 De grâce, accordez-nous
 La satisfaction d'être
 Un moment avec vous ;
 Ne nous refusez pas ;
 Tardez un peu vos pas.

—Messieurs, je vous proteste
 Que j'ai bien du malheur :
 Jamais je ne m'arrête,
 Ni ici, ni ailleurs :
 Par beau ou mauvais temps,
 Je marche incessamment.

—Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part ;
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

—J'accepterais de boire
Deux coups avecque vous ;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout.
Je suis, en vérité,
Confus de vos bontés.

—Ah ! de savoir votre âge
Nous serions fort curieux :
A voir votre visage,
Vous paraissez fort vieux ;
Vous avez bien cent ans ;
Vous montrez bieu autant.

—La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cents ans.
Chose sûre et certaine,
Je passe encor douze ans ;
J'avais douze ans passés,
Quand Jésus-Christ est né.

—N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant ?
Que l'Écriture nomme
Isaac, le Juif-Errant ?
De grâce, dites-nous
Si c'est sûrement vous ?

—Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné ;
Né à Jérusalem.
Ville bien renommée.
Oui, c'est moi, mes enfans,
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel ! que ma ronde
 Est pénible pour moi !
 Je fais le tour du monde
 Pour la cinquième fois.
 Chacun meurt à son tour,
 Et moi, je vis toujours.

Je traverse les mers,
 Les rivières, les ruisseaux,
 Les forêts, les déserts,
 Les montagnes, les côtes,
 Les plaines, les vallons :
 Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe
 Ainsi que dans l'Asie,
 Des batailles et des chocs
 Qui coûtaient bien des vies ;
 Je les ai traversées
 Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
 C'est une vérité,
 Ainsi que dans l'Afrique
 Grande mortalité ;
 La mort ne me peut rien.
 Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
 En maison ni en bien ;
 J'ai cinq sous dans ma bourse,
 Voilà tout mon moyen ;
 En tous lieux, en tous temps,
 J'en ai toujours autant.

— Nous pensions comme un songe
 Le récit de vos maux ;
 Nous traitions de mensonge
 Tous vos plus grands travaux :
 Aujourd'hui nous voyons
 Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
 De quelque grand péché,
 Pour que Dieu tout aimable
 Vous ait tant affligé ?
 Dites nous l'occasion
 De cette punition.

—C'est ma cruelle audace
 Qui causâ mon malheur ;
 Si mon crime s'efface,
 J'aurai bien du bonheur :
 J'ai traité mon Sauveur
 Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
 Jésus portait sa croix ;
 Il me dit, débonnaire,
 Passant devant chez moi :
 " Veux-tu bien, mon ami,
 Que je repose ici ? "

Moi, brutal et rebelle,
 Je lui dis sans raison :
 " Ote-toi, criminel,
 De devant ma maison ;
 Avance et marche donc
 Car tu me fais affront, "

Jésus, la bonté même,
 Me dit en soupirant :
 " Tu marcheras toi-même
 Pendant plus de mille ans ;
 Le dernier jugement
 Finira ton tourment. "

De chez moi à l'heur' même
 Je sortis bien chagrin ;
 Avec douleur extrême
 Je me mis en chemin ;
 De ce jour-là, je suis
 En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
 Adieu, la compagnie ;
 Grâce à vos politesses,
 Je vous en remercie :
 Je suis trop tourmenté
 Quand je suis arrêté.

ELOGE DU CAFÉ.

Si vous voulez sans peine
 Vivre en bonne santé,
 Sept jours de la semaine
 Prenez de bon café.
 Il vous préservera de toute maladie,
 Sa vertu chassera, la, la,
 Migraine et fluxion. don, don,
 Rhume et mélancolie.

Sa force est sans égale
 Contre les maux de cœur ;
 La glande pinéale
 Y trouve sa vigueur.
 Quand on y met du lait, il guérit la poitrine :
 Au sang il donnera, la, la,
 La circulation, don, don,
 Dans toute la machine.

Voulez-vous dans l'Eglise
 Ne rien perdre au sermon,
 D'une éloquence exquise
 Goûter l'expression.
 Vous devez vous munir, surtout, l'après-dînée
 De cette boisson-là, la, la,
 Votre application, don, don,
 Sera moins détournée.

Malgré la bonne chère
 Le convive est chagrin,
 Si votre cafetière
 Ne finit le festin : -
 Dès qu'on la voit entrer, la joie est redoublée,
 Chacun se dit voilà, là, là,
 De ce repas si bon, don, don,
 La fête couronnée.

LE RECOURS DES ETUDIANTS.

(O nimium fortunatos bona si sua norint !

AIR:—*Les Gueux, etc.*

Le clou,
 Le clou,
 Et toujours le clou :
 Quand on n'a pas l'sou,
 Vive le clou !

Quoi ! l'on n'a pas fait une ode
 Pour célébrer tes bienfaits,
 Institution commode
 Où nous serrons nos effets !
 Le clou, etc.

Quant à moi, chaque semaine,
 Tu me tires d'embaras ;
 Cossu, je t'offre une chaîne,
 Rapé, je t'offre mes draps.
 Le clou, etc.

Mon cœur, pour ta bienfaisance,
 Te voue un culte constant ;
 Toujours la reconnaissance
 M'accompagne en te quittant.
 Le clou, etc.

Il faut qu'au ciel on te triche
 Mon bon vieux St. Cloud, vois-tu ;
 Au lieu d'être le plus riche,
 Tu n'ies que le plus pointu.
 Le clou, etc.

Et combien de demoiselles
 Te hantant *in secreto*,
 Vont suspendre leurs dentelles
 A ton temple *in ex voto* !
 Le clou, etc.

Aujourd'hui de la débîne
 Le spectre chez moi s'assied :
 Comme ma montre Lépine
 Va me la tirer du pied :
 Le clou, etc.

Ma montre est très-embêtante ;
 Un rien, et c'est dérangé...
 Courons vite chez ma tante,
 Je veux voir mon or logé.
 Le clou, etc.

HENRI LERICHE.

LA BRUNE THÉRÈSE.

Thérèse, ma mignonne,
 Veux-tu donner ton cœur,
 Tu deviendras baronne,
 Je suis puissant seigneur.

Tu danseras,
 Tu valseras,
 Belle mignonne,
 Tu danseras,
 Tu valseras,
 Tu m'aimeras !

Non, non, non, non, Monsieur, [*bis.*]
 Dit la brune Thérèse,
 Je ne vous aime pas, [*bis.*]
 Je ne puis être à vous,
 Il faut que l'on me plaise } *bis.*
 Pour être mon époux.
 La brune Thérèse [*bis.*]
 Ne sera pas pour vous.

Tu portes, ma rosière,
 De simples fleurs des champs
 Qui deviendront, ma chère,
 De riches diamans.

Tu danseras,
 Tu valseras,
 Belle rosière,
 Tu danseras,
 Tu valseras !
 Tu m'aimeras !

Non, non, etc.

A toi, plaisirs, richesses,
 Dentelles et velours,
 Des bals chez les duchesses,
 Ma vie et mes amours.

Tu danseras,
 Tu valseras
 Chez les duchesses,
 Tu danseras,
 Tu valseras,
 Tu m'aimeras !

Non, non, etc.

PROSPER GUION.

MONSIEUR DE LA PALISSE.

Messieurs, vous plait-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse ?
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance ;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau,
Qu'il ne se couvrit la tête.

Il était affable et doux.
De l'humeur de feu son père,
Et n'entraît guère en courroux,
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins
Un doigt, tiré de la tonne,
Et, mangeant chez ses voisins,
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Et faisait son mardi gras
Toujours la veille des Cendres.

Il consultait rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il brillait comme un soleil ;
Sa chevelure était blonde :
Il n'eût pas eu son pareil,
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers ;
 Même on assure une chose :
 Quand il écrivait en vers,
 Il n'écrivait pas en prose.

Il savait un triolet,
 Bien mieux que sa patenôtre ;
 Quand il chantait un couplet,
 Il u'en chantait pas un autre.

Par un discours sérieux,
 Il prouva que la berlue
 Et les autres maux des yeux
 Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
 A sa science inouïe ;
 Tout homme qui l'entendit,
 N'avait pas perdu l'ouïe.

Par son esprit et son air,
 Il s'acquit le don de plaire.
 Le roi l'eût fait duc et pair
 S'il avait voulu le faire.

Lorsqu'en sa maison des champs
 Il vivait libre et tranquille,
 On aurait perdu son temps
 De le chercher à la ville.

Il se plaisait en bateau ;
 Et, soit en paix, soit en guerre,
 Il allait toujours par eau,
 A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
 Dans un profond marécage,
 Il y serait demeuré,
 S'il n'eût pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès ;
 Mais dans les cas d'importance
 Quand il se mettait en frais,
 Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
 Prêt à fournir sa carrière,
 Il parut devant le roi ;
 Il n'était donc pas derrière

C'était un homme de cœur,
 Insatiable de gloire ;
 Lorsqu'il était le vainqueur,
 Il remportait la victoire.

Il fut, par un triste sort,
 Blessé d'une main cruelle ;
 On croit, puisqu'il en est mort,
 Que la plaie était mortelle.

Il mourut en vrai héros,
 Personne aujourd'hui n'en doute ;
 Sitôt qu'il eut les yeux clos,
 Aussitôt il ne vit goutte.

Il mourut le vendredi,
 Le dernier jour de son âge ;
 S'il fût mort le samedi,
 Il eût vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits,
 Qui contiennent son histoire,
 Qu'il irait en paradis,
 S'il était en purgatoire.

Attribuée à LA MONNOYE.

LE TRIN TRIN.

AIR :— *J'aime la force dans le vin.*

Dans ce monde on aime le bruit,
 Mais dans l'espèce l'on diffère,
 Et chacun préfère celui
 Qui convient à son caractère.
 Mais moi qui n'aime que le vin,
 Un seul bruit flatte mon oreille,
 C'est le trin trin, c'est le trin trin
 De mon verre et de ma bouteille.

Pastourelles et pastoureaux
 Aiment tendrement le murmure,
 Et des zéphirs et des ruisseaux,
 Qui vont caressant la verdure.

Mais moi, etc.

Un orchestre a seul des attraits
 Pour l'amateur de la musique :
 Les frons, frons, frons de vingt archets
 Pour lui sont un plaisir unique.

Mais moi, etc.

L'attente d'un billet galant
 Occupe-t-elle une fillette,
 Le cœur lui bat quand elle entend
 Le pan, pan, pan de la claquette.

Mais moi, etc.

Pour le guerrier dans les combats,
 Tambours, clairons, artillerie,
 Et des armes tout le fracas,
 Voilà la plus belle harmonie.

Mais moi, etc.

LES BŒUFS.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
 Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
 La charrue est en bois d'érable,
 L'aiguillon en branche de houx.
 C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
 Verte l'hiver, jaune l'été ;
 Ils gagnent dans une semaine
 Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
 S'il me fallait les vendre,
 J'aimerais mieux me pendre.
 J'aime Jeanne, ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
 La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez vous, les belles bêtes,
 Creuser profond et tracer droit,
 Bravant la pluie et les tempêtes,
 Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
 Lorsque je fais halte pour boire,
 Un brouillard sort de leurs naseaux.
 Et je vois sur leur corne noire
 Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
 Ils sont plus doux que des moutons.
 Tous les ans on vient de la ville
 Les marchander dans nos cantons,
 Pour les mener aux Tuileries,
 Au mardi gras, devant le roi,
 Et puis les vendre aux boucheries :
 Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait, etc.

Quand notre fille sera grande,
 Si le fils de notre régent
 En mariage la demande,
 Je lui promets tout mon argent ;
 Mais si pour dot il veut qu'on donne
 Les grands bœufs blancs marqués de roux,
 Ma fille, laissons la couronne
 Et ramenons les bœufs chez nous.
 S'il me fallait, etc.

PIERRE DUPONT.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis,
 Nous sommes tous si réjouis ?

C'est qu'un repas n'est bon
 Qu'apprêté sans façon.

Mangeons à la gamelle :

Vive le son !

Vive le son !

Mangeons à la gamelle :

Vive le son !

Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas :

On y veut rire, on ne peut pas.

Le mets le plus friand

Dans un vase brillant,

Ne vaut pas la gamelle :

Vive le son, etc.

Point de froideur, point de hauteur :

L'aménité fait le bonheur ;

Non, sans fraternité,

Il n'est point de gaité,

Mangeons à la gamelle :

Vive le son, etc.

Vous qui bâillez dans vos palais
 Où le plaisir n'entra jamais,
 Pour vivre sans souci,
 Il faut venir ici
 Manger à la gamelle.
 Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos ;
 Quand on travaille, on est dispos.
 Que nous sert un grand cœur,
 Sans la mâle vigueur
 Qu'on gagne à la gamelle ?
 Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
 Ont subjugué tous les humains ?
 Amis, n'en doutez pas,
 C'est que ces fiers soldats
 Mangeaient à la gamelle.
 Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
 Mourants de faim, proscrits, bernés,
 Vont envier l'état
 Du plus brave soldat
 Qui mange à la gamelle.
 Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons,
 A Capoue ont fait les capons ;
 S'ils ont été vaincus,
 C'est qu'ils ne daignaient plus
 Manger à la gamelle.
 Vive le son, etc.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
 Tous les peuples n'en feraient qu'un ;
 Loin de s'entr'égorger,
 Ils viendraient tous manger
 A la même gamelle.
 Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
 Par le serment des bons Français ;
 Jurons tous, mes amis,
 D'être toujours unis :
 Vive la république !
 Vive le son !
 Vive le son !
 Vive la république !
 Vive le son !
 Du canon !

MADAME FONTAINE.

AIR :—*La bonne aventure, ô gai !*

C'est près du pont de Chatou
 Qu'on verrait sans peine
 Couler ses jours jusqu'au bout
 Au gré de la Seine !
 Là, dans la fraîcheur du soir,
 Sur la berge vient s'asseoir
 Madame Fontaine,
 O gai !
 Madame Fontaine.

Nous revenions en bateau
 D'une île prochaine ;
 Le soleil mirait dans l'eau
 Sa figure pleine...
 Qu'il est chaud, qu'il est joyeux
 Le rayon qu'a dans les yeux
 Madame Fontaine,
 O gai !
 Madame Fontaine.

Dans l'onde, les avirons,
 Relevés à peine,
 Plongeaient en faisant des ronds,
 Et, de leur antienne,
 Accompagnaient la chanson
 Que chantait en bon garçon
 Madame Fontaine,
 O gai !
 Madame Fontaine.

On voyait pétiller l'or
 Des blés dans la plaine ;
 Mais de grands saules, au bord
 De l'eau riveraine,
 Formaient penchés sur le jour,
 Une verte ombrelle pour
 Madame Fontaine,
 O gai !
 Madame Fontaine.

La demoiselle, sur l'eau,
 Fleur aérienne,
 Suivait, longeait le bateau ;
 L'eau verte et sereine,
 Dans son limpide miroir,
 Nous faisait doublement voir
 Madame Fontaine,
 O gai !
 Madame Fontaine.

Les prés, les vallons, les bois,
 Déroulaient leur chaîne ;
 La brise apportait parfois
 Leur champêtre haleine...
 Notre canot avançait
 Et doucement balançait
 Madame Fontaine,
 O gai !
 Madame Fontaine.

Touffus, montant jusqu'aux cieux,
 Bougival, Lucienne,
 Verdoyaient devant nos yeux ;
 Notre capitaine
 A diner nous invitait...
 Ce gentil patron, c'était
 Madame Fontaine,
 O gai !
 Madame Fontaine.

Du soleil, de l'air, de l'eau !
 Que Dieu me ramène
 Dans ce lumineux tableau
 Dont ma vue est pleine !
 Je vois, toujours au milieu
 Des champs verts, sur un fond bleu,
 Madame Fontaine,
 O gai !
 Madame Fontaine.

F. DESNOYERS.

MON ROCHER DE SAINT MALO

AIR :—*Connu.*

A tout je préfère
 Le toit de ma mère,
 Mon rocher de Saint Malo,
 Que l'on voit sur l'eau,
 De loin sur l'eau.

Monsieur Duguay m'a dit : " Pierre,
 " Veux-tu venir avec moi ?
 " Tu seras homme de guerre,
 " Montant la flotte du roi.
 " Va, laisse là ton hameau,
 " Pour mon grand vaisseau si beau !"
 —Non, non, je préfère, etc.

.. Après combats et naufrage,
 .. De simple mousse du roi,
 .. Tu deviens, à l'abordage,
 .. Grand amiral comme moi ;
 .. Et tu verras les climats,
 .. Où vogue mon beau trois-mâts."
 —Non, non, je préfère, etc.

.. Au lieu de vieillir sans gloire,
 .. Comme un obscur paysan,
 .. On meurt un jour de victoire,
 .. Pour tombe on a l'océan ;
 .. Puis, du brave le requin
 .. Prend le corps pour son butin."
 —Non, non, je préfère
 Qu'ici l'on m'enterre,
 Au rocher de Saint Malo,
 Que l'on voit sur l'eau,
 De loin, sur l'eau.

GUSTAVE LEMOINE.

CINQUANTE ANS.

AIR :—*Du partage de la richesse.*

Pourquoi ces fleurs ? est-ce ma fête ?
 Non ! ce bouquet vient m'annoncer
 Qu'un demi-siècle sur ma tête
 Achève aujourd'hui de passer.
 O combien nos jours sont rapides !
 O combien j'ai perdu d'instant !
 O combien je me sens de rides !
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe ;
 Le fruit meurt sur l'arbre jauni.
 Mais à ma porte quelqu'un frappe ;
 N'ouvrons point : mon rôle est fini,
 C'est, je gage, un docteur qui jette
 Sa carte où s'est logé le Temps.
 Jadis, j'aurais dit : c'est Lisette.
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

En maux cuisants vieillesse abonde :
 C'est la goutte qui nous meurtrit ;
 La cécité, prison profonde ;
 La surdité, dont chacun rit.
 Puis la raison, lampe qui baisse.
 N'a plus que des feux tremblotants.
 Enfants, honorez la vieillesse !
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

Ciel ! j'entends la mort qui joyeuse,
 Arrive en se frottant les mains.
 A ma porte, la fossoyeuse
 Frappe ; adieu, messieurs les humains !
 En bas, guerre, famine et peste ;
 En haut, plus d'astres éclatants.
 Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

Mais non ! c'est vous ! vous, jeune amie
 Sœur de charité des amours !
 Vous tirez mon âme endormie
 Du cauchemar des mauvais jours.
 Semant les roses de votre âge
 Partout, comme fait le printemps,
 Parfumez les rêves d'un sage.
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

BERANGER.

LES GUEUX.

AIR :—*Première ronde du départ pour St. Malo.*

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, etc.

Où, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile ;
J'en atteste ma gaité.

Les gueux, etc.

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,¹
Dans le soulier qui le blesse
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
 Mais l'ennui vient y gémir.
 On peut bien manger sans nappe ;
 Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, etc.

Quel Dieu se plaît et s'agite
 Sur ce grabat qu'il fleurit !
 C'est l'Amour qui rend visite
 A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, etc.

L'Amitié que l'on regrette
 N'a point quitté nos climats ;
 Elle trinque à la guinguette,
 Assise entre deux soldats.

Les gueux, etc.

BERANGER.

LE GRENIER.

AIR : — *Du Carnaval.*

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
 De la misère a subi les leçons.
 J'avais vingt ans, uné folle maîtresse,
 De francs amis et l'amour des chansons.
 Bravant le monde et les sots et les sages,
 Sans avenir, riche de mon printemps,
 Leste et joyeux je montais six étages.
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
 Là fut mon lit bien chétif et bien dur ;
 Là fut ma table ; et je retrouve encore
 Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.

Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
 Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
 Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table, un jour, jour de grande richesse,
 De mes amis les voix brillaient en chœur,
 Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
 A Marengo, Bonaparte est vainqueur !
 Le canon gronde : un autre chant commence ;
 Nous célébrons tant de faits éclatants.
 Les rois jamais n'envahiront la France.
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans ;

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
 Oh ! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !
 J'échangerais ce qui me reste à vivre
 Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
 Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
 Pour dépenser sa vie en peu d'instant,
 D'un long espoir pour la voir embellie,
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

BÉBANGER.

MON HABIT.

AIR :—*Du vaudeville de Décence.*

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
 Ensemble nous devenons vieux.
 Depuis dix ans je te brosse moi-même,
 Et Socrate n'eût pas fait mieux.
 Quand le sort à ta mince étoffe
 Livrerait de nouveaux combats,
 Imite-moi, résiste en philosophe ;
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
 Du premier jour où je te mis.
 C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
 Tu fus chanté par mes amis.
 Ton indigence, qui m'honore,
 Ne m'a point banni de leurs bras.
 Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
 Qu'un fat exhale en se mirant ?
 T'a-t-on jamais vu dans une antichambre
 T'exposer au mépris d'un grand ?
 Pour des rubans la France entière
 Fut en proie à de longs débats ;
 La fleur des champs brille à ta boutonnière ;
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
 Où notre destin fut pareil ;
 Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
 Mêlés de pluie et de soleil
 Je dois bientôt, il me le semble,
 Mettre pour jamais habit bas.
 Attends un peu ; nous finirons ensemble :
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

BERANGER.

LA BONNE VIEILLE.

Air : — *Muse des bois et des plaisirs champêtres.*

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
 Vous vieillirez, et je ne serai plus.
 Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
 Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
 Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
 Vous trouve cœur fidèle à mes leçons ;
 Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
 Les traits charmants qui m'auront inspiré,
 Des doux récits les jeunes gens avides
 Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
 De mon amour peignez, s'il est possible,
 L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
 Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
 Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
 D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
 Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
 Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
 D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
 Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
 Dites surtout aux fils des nouveaux preux
 Qué j'ai chanté la gloire et l'espérance
 Pour consoler mon pays malheureux.
 Rappelez-leur que l'aquilon terrible
 De nos lauriers a détruit vingt moissons,
 Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
 De vos vieux ans charmera les douleurs ;
 A mon portrait quand votre main débile,
 Chaque printemps, suspendra quelques fleurs ;
 Levez les yeux vers ce monde invisible
 Où pour toujours nous nous réunissons ;
 Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

BÉRANGER.

MA CANNE.

Air à faire.

Le soleil aux champs d'aller nous fait signe ;
 Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.
 Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,
 Ami qu'en riant le sort m'a donné.
 De quel cru fameux versas-tu l'ivresse ?
 L'ai-je célébré dans un gai repas ?
 Si jadis ta sève égara mes pas,
 Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.
 A travers bois, près et moissons, }
 Allons glaner fleurs et chansons. } *bis.*

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble ;
 Je me fie à toi de tous mes secrets.
 Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble
 De grands souvenirs, de tendres regrets.
 Au froid, à la neige, au flot des ondées,
 Au bruit du tonnerre, au fracas du vent,
 Combien, triste ou gai, quand je vais rêvant,
 Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées !

A travers bois, etc.

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,
 De trésors rêvés comblé mes amis.
 En projets heureux mon esprit abonde ;
 Que d'excellents vers je me suis promis !
 Enfant de Paris, perdu dans ses fanges,
 Je devais, sans nom, battre les pavés ;
 Mais pour me reprendre aux enfants trouvés,
 La muse avait mis sa marque à mes langes.

A travers bois, etc.

Ce fut ma nourrice : Enfant, disait-elle,
 Vois, écoute, lis. Ou, prenant ma main :
 Suis-moi hors des murs ; la campagne est belle,
 Viens cueillir, pauvret, les fleurs du chemin.
 Depuis, loin des biens dont la soif dévore,
 La muse à mon feu prit goût à s'asseoir,
 Et quoique affaiblie, a des chants du soir
 Pour le vieil enfant qu'elle berce encore.

A travers bois, etc.

Dirige le char de la République,
 M'ont crié des fous, sages d'à présent.
 Qui, moi ! m'atteler au joug politique,
 Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant !
 Ai-je à tel labour force qui réponde ?
 Qu'en dis-tu, bâton, las de me porter ?
 Tu gémerais trop de voir ajouter
 Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.

A travers bois, etc.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle.
 Tout un passé meurt, mourons avec lui.
 Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle ;
 Sois pour des vaincus un dernier appui.
 Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe,
 Combien de faux pas je ferais sans toi,
 Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi,
 Je veux te laisser au bord de ma tombe.

A travers bois, etc.

BÉRANGER.

MES FLEURS.

AIR :—*Charmant ruisseau*

Modestes fleurs, empressez vous d'éclore :
 Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
 De votre éclat, vite, égayez l'aurore ;
 De vos parfums, vite, embaumez le soir. } *bis.*

Fleurir demain serait trop tard peut-être :
 Pour les vieillards tout flot cache un écueil.
 Ce beau soleil, qui vous invite à naître,
 Peut, dès demain, briller sur mon cercueil. } *bis.*

Le choléra revient, affreux vampire,
 Typhus vengeur de l'Indien opprimé.
 Eclusez donc, fleurs ; que du moins j'aspire
 Son noir venin dans un air parfumé. } *bis.*

Grondent encor les canons dans la ville ;
 D'horribles cris nos échos sont tremblants !
 Si jusqu'ici vient la guerre civile,
 Croissez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants. } *bis.*

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances.
 Le ver est là ; le vent peut accourir.
 Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances,
 Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir ! } *bis.*

Ne craignez pas que ma main vous moissonne.
 Vieux, je n'ai plus de bouquets à donner.
 De vous mon front n'attend plus de couronne ;
 Je pars en roi qu'on vient de détrôner. } *bis.*

Las du combat des folles théories,
 Las de compter les taches de soleil,
 Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries,
 Un lit creusé pour mon dernier sommeil ! } *bis.*

Mais, près de vous, fleurs au tendre langage,
 Si de ma mort, ici, j'atteins le jour,
 Puisse un parfum, souvenir du jeune âge,
 Ce jour encor me reparler d'amour ! } *bis.*

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclorre :
 Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
 De votre éclat, vite, égayez l'aurore ;
 De vos parfums, vite, embaumez le soir. } *bis.*

BÉRANGER.

LE PAYS.

AIR :—*Les Louis d'Or.*

Pourquoi quitter notre patrie,
 Canadiens, pour un ciel meilleur ?
 Pourquoi passer toute la vie
 A courir après le bonheur ?
 Eh ! quoi, serait-elle maudite
 La terre de notre berceau ?
 Ne pourrions-nous que par la fuite
 Cesser d'y trouver un tombeau ?
 L'illusion de l'espérance
 Nous séduit tous, ô mes amis,
 Mais bonheur, plaisir, abondance,
 Tout cela se trouve au Pays.

J'ai versé des larmes amères,
 En voyant sur tous les chemins
 Nos enfants, nos amis, nos frères
 Partir en tristes pèlerins.
 Et nous, si quelqu'un vient nous dire :
 " Le vrai bonheur est aux Etats."
 Oh ! ne nous laissons pas séduire,
 Non, le bonheur n'est pas là-bas.
 Dans le désert, c'est le mirage
 Qui séduit les yeux éblouis ;
 Fuyons cette menteuse image,
 Le vrai bonheur est au Pays.

J'ai vu sur nos belles montagnes
 Des habitants venus d'ailleurs ;
 J'ai vu nos fertiles campagnes
 Enrichir des colons meilleurs.
 Tandis que notre cœur de glace
 Va chercher un climat plus doux,

Un autre au pays prend la place,
 Et recueille ses fruits pour nous.
 Je suis jaloux quand je contemple
 Ses coffres, ses greniers remplis ;
 Mais il vient nous donner l'exemple,
 Et nous faire aimer le Pays.

Amis, mettons-nous à l'ouvrage,
 Le travail donne les trésors,
 Et qu'un intelligent courage
 Vienne soutenir nos efforts.
 Quand on la cultive et qu'on l'aime,
 La terre de nos Canadas,
 Elle est d'une richesse extrême,
 Et ses flancs ne s'épuisent pas.
 Elle nous rend avec usure
 Tous les biens qui lui sont commis,
 Mais souvent elle les mesure
 A notre amour pour le Pays.

Voyez, qu'il est beau le rivage
 Auquel on nous fait dire adieu !
 Ailleurs, point de plus belle plage,
 Ailleurs, point de ciel aussi bleu.
 Aimons notre pays d'enfance,
 Restons attachés à son sein.
 Le Souvenir et l'Espérance
 Ici se tiennent par la main.
 Vivons où vécut nos pères,
 Comme eux soyons toujours unis,
 Et préparons des jours prospères
 A nos enfants dans le Pays.

L'ABBÉ. D. MARTINEAU.

LA VIE EST ROSE.

Des rayons du matin
 Déjà le ciel se dore,
 Nous reste-t-il du vin
 Qu'il nous faut boire encore ?
 Qu'il soit doux, qu'il soit vieux,
 Cela n'importe guère
 A mon refrain joyeux
 Qui brille dans mon verre.

REFRAIN :—Entendez vous dans le bois.
 La douce et charmante voix
 Du rossignol qui compose
 Sa romance en tapinois ;
 A trinquer on se dispose
 Amis, au bonheur je crois !
 Mon verre est plein et je bois :
 La vie est rose !

L'amour est un vain mot
 Tout rempli de tristesse,
 Qu'inventa quelque sot
 Trahi par sa maîtresse.
 Moi qui sais que l'amour
 Me réserve un sourire,
 Je veux chanter le jour,
 Et la nuit je veux rire.

Entendez-vous, etc.

Buvons à la gaieté !
 C'est le refrain de l'âme ;
 Buvons à la santé,
 Du vin qui nous enflamme.
 Et chantons des refrains
 Comme autrefois nos pères,
 Dans leurs joyeux festins,
 Enchantés de nos mères.

Entendez-vous, etc.

A. DE MUSSET.

ÇA FAIT TOUJOURS PLAISIR.

De la jeune Timire
 Mon cœur est amoureux,
 Mais ell' ne fait que rire
 De mes plus tendres vœux.
 Sa froideur est extrême,
 Je ne puis la fléchir ;
 Mais qu'importe, je l'aime, } *bis.*
 Ça fait toujours plaisir.

Cette beauté charmante
 Prend plaisir à mes sons,
 Et puis, lorsque je chante,
 Elle aime mes chansons.
 Si j'exerce ma muse,
 C'est pour la divertir ;
 Du moins, quand on amuse, } *bis.*
 Ça fait toujours plaisir.

Je suis sans conséquence,
 Mais mon jaloux rival
 Enrage, quand il pense
 Que je ne suis pas mal
 Cela le désespère,
 Il ne peut me souffrir
 Il croit qu'on me préfère } *bis.*
 Ça fait toujours plaisir.

Bien que sans espérance.
 J'aime mieux ses rigueurs
 Et son indifférence,
 Que d'être heureux ailleurs.
 A vouloir trop prétendre,
 Je m'en ferais bannir :
 Mais la voir et l'entendre, } *bis.*
 Ça fait toujours plaisir.

BONJOUR, P'TIT PIERRE.

“ Bonjour, p'tit Pierre. ”—Eh ! bonjour, la Thérèse.
 T'as l'air tout' trist', qué qu't'as, la belle enfant ? ”
 —“ Dam' j'ai quèq'chos' qui sur le cœur me pèse,
 J'vas te l'avouer ici ben simplement ;
 C'qui m'trotte en têt', j'cré ben qu'ç'est un' chimère.”
 —“ Parl' donc, ma fill', parl' douc, c'est p'têtre rien.”
 —“ J'suis tout' honteuse, oui, car vois-tu, p'tit Pierre,
 C'que j'vas t'dire là, je sens qu'ça n'est pas bien.

“ Eh ! ben, p'tit Pierr', d'puis l'commencement d'l'a
 J'te vois toujours avec Jeann' te prom'ner, [s'maine,
 J'sais pas pourquoi, mais ça m'fait ben d'la peine.
 Dans les buissons d'quoi peux-tu lui causer ? ”—
 —“ C'est pour lui dir', que... qui... que... la bruyère...
 Les p'tits oiseaux... qu' son cœur est dans le mien...
 Ah ! je n'peux pas te dir' tout ça, ma chère.”—
 —“ Ah ! tu n'veux pas, p'tit Pierr', ça n'est pas bien.”

“ Tu veux l'savoir, lui dit c' coquin de Pierre,
 V'là la forêt, viens avec moi là-bas !
 J'te dirai tout, mais la chose première,
 Faut qu' nous soyons tout seuls, donn' moi ton bras.”
 Quand ils revinr' enfin à la veillée,
 Pierr' demandait un second entretien,
 Tout en pleurant, Thérèse désolée
 Lui répondait : “ P'tit Pierr', ça n'est pas bien.”

Six mois plus tard, oubliant la fillette,
 Pour se marier Pierre à l'église entrait.
 On pousse un cri : il regarde... il s'arrête,
 Et voit Thérèse, que chacun soutenait !
 Il continue, sa conscience s'apaise,
 Puis il chancell', tombe et ne voit plus rien,
 Puis il entend la voix de la Thérèse
 Qui murmurait : “ P'tit Pierr', ça n'est pas bien.”

LES DEUX MULES.

CHANSONNETTE.

Quand on est Basque et bon chrétien,
 Qu'on a deux mules pour tout bien,
 Vraiment on n'a besoin de rien. (ter.)
 Eh hop ! eh hop ! mes mules jolies,
 Eh hop ! eh hop ! mules mes amours,
 Eh hop ! eh hop ! mes mules chéries,
 Eh hop ! eh hop ! galopez toujours !

J'ai deux mules, c'est tout mon bien,
 De Burgos à Saint Sébastien
 Je les mène et ramène,
 Je trotte par toute saison ;
 Payer l'abri d'une maison
 N'est vraiment pas la peine. (bis.)
 Quand on, etc.

Ai-je une compagne, soudain
 Mes friponnes prennent d'instinct
 Le chemin de traverse.
 Seul, j'aime au doux bruit du grelot
 Troubler la cité, qu'au galop
 Lestement je traverse. (bis.)
 Quand on, etc.

Souvent pour rien j'ai transporté
 Un pauvre qui m'a souhaité
 Qu'un jour Dieu me le rende ;
 Mais comme il faut vivre pourtant,
 Quelquefois je fais, en passant,
 Un peu de contrebande. (bis.)
 Quand on, etc.

Un jour quand je rencontrerai
 Quelque belle fille à mon gré :
 " Allons, dirai-je, ensemble
 A l'Eglise incliner le front.
 Deux mules pour nous deux, seront
 Bien assez, ce me semble. (*bis.*)
 Quand on, etc.

LES VOLONTAIRES DE TERREBONNE.

CHANSONNETTE.

Partout le canon gronde,
 Sa voix sème la terreur, (*bis.*)
 Chez tous les peuples du monde
 La guerre se rallume avec fureur.

REFRAIN.

Canadiens, fils de soldats
 Préparons-nous aux combats.
 En avant! En avant!
 Chacun à son régiment.
 Que notre brave jeunesse
 Au champ de l'honneur s'empresse.
 Irions-nous donc (*bis.*) ternir le nom
 Des vainqueurs (*bis.*) de Carillon.

Naguère si placides
 Quittant tous leurs ateliers (*bis.*)
 Dans des luttes fratricides
 Les Yankees s'entregorgent par milliers.
 Canadiens, etc.

Seuls nous avons peut-être
 Joui de cinquante ans de paix, (*bis.*)
 Ne peut-on pas voir paraître
 Sur notre horizon des jours plus mauvais.
 Canadiens, etc.

Jonathan aux longues serres
 Voulant réparer l'échec, (*bis.*)
 Qu'il va subir chez nos frères,
 Pourrait tourner ses regards sur Québec.
 Canadiens, etc.

Pour éviter l'orage
 Nous croiserions-nous les bras ; (*bis.*)
 Subirions-nous cet outrage
 De nous laisser subjugué sans combats.
 Canadiens, etc.

Issus de nobles races
 De peuples fiers et guerriers (*bis.*)
 Nous devons suivre leurs traces
 Et partager leur amour des lauriers.
 Canadiens, etc.

Jurons à la patrie,
 Vienne l'heure du danger, (*bis.*)
 Que cette terre chérie
 Jamais ne gémissa sous l'étranger.
 Canadiens, etc.

NINETTE.

J'aime, caché par l'ombrage
 Des charmilles d'un bocage,
 Le délicieux ramage.
 De l'oiseau dès le matin.
 J'aime aussi la source claire,
 Quand le soir se désaltère
 Le troupeau qu'une bergère
 Ramène après long chemin. } *bis.*
 Mais j'aime avant tout Ninette,
 Qui m'a donné, doux bonheur, son cœur,
 A la danse toujours prête,
 Si je suis son danseur.

J'aime la grande richesse,
 Par son attrait douce ivresse
 Jours d'amour, jours d'allégresse !
 A moi bonheur et plaisir !
 J'aime le bruit de la guerre,
 Du volcan et du tonnerre ;
 J'aime l'onde en sa colère
 Qui semble tout engloutir. } *bis.*
 Mais j'aime, etc.

J'aime à voir la fiancée,
 Pleurant sur un mausolée
 L'âme qui s'est envolée
 Après les doux aveux :
 J'aime aussi la pauvre fille,
 Toute candide et gentille,
 Et dont l'œil encore ne brille
 Qu'en regardant vers les cieux ! } *bis.*
 Mais j'aime, etc.

JEANNE, JEANNETTE & JEANNETON.

Jeanne, Jeannette et Jeanneton,
 Toutes trois jeunes et gentilles,
 Veulent déjà par le canton,
 M'a-t-on dit, ne plus rester filles.
 Moi qui suis le coq villageois,
 On m'en donne une en mariage,
 Or, il me faut donc faire un choix,
 Voilà ce qui me décourage !
 A moi seul que ne donne-t-on
 Jeanne, Jeannette et Jeanneton. } bis.

Jeanne a les yeux d'un plus beau noir,
 Sa bouche est toute mignonnette,
 Rien qu'en cela, j'aime à la voir,
 Et tout autant que ma Jeannette ;
 Mais Jeannette a le teint si frais
 Qu'en pâlit la fleur printanière,
 Et Jeanneton si doux attrait,
 Que je ne sais qui je préfère !...
 A moi seul, etc.

De Jeanne le tout petit pié
 Me trouble et brouille ma cervelle ;
 Ah ! que n'est-elle ma moitié ?
 Je serais si bien avec elle ;
 Mais Jeanneton a le cœur bon
 Malgré sa mine si lutine
 Jeannette teint d'argent mignon
 Que mon embarras se devine.
 A moi seul, etc.

Puisqu'il le faut décidément,
 Je me marie avec Jeannette,
 Et si le ciel me la reprend,
 J'épouse Jeanne la brunette

S'il m'arrive un second malheur,
 A son tour entrant en ménage,
 Jeanneton fera mon bonheur
 Pour me consoler du veuvage.
 Et j'aurai de cette façon
 Jeanne, Jeannette et Jeanneton
 Et j'aurai de cette façon
 Jeanne, Jeannette et Jeanneton.

LA LISETTE DE BERANGER.

Enfants, c'est moi qui suis Lisette
 La Lisette du chansonnier
 Dont vous chantez plus d'une chansonnette
 Matin et soir sous le vieux marronnier.
 Gai chansonnier dont le pays s'honore,
 Oui, mes enfants, m'aima d'un tendre amour,
 Son souvenir m'enorgueillit encore,
 Et charmera jusqu'à mon dernier jour. (bis.)

Si vous saviez, enfants,
 Quand j'étais jeune fille,
 Comme j'étais gentille ;
 Je parle de longtemps.
 Teint frais, regard qui brille
 Sourire aux blanches dents
 Alors, ô mes enfants,
 Grisette de quinze ans,
 Ah! que j'étais gentille.

Vous parlerai-je de sa gloire ?
 Son nom des rois causait l'effroi.
 Dans ses chansons se trouve son histoire,
 Le monde, enfants, la connaît mieux que moi.
 Ce que je sais, moi, c'est qu'il fut sincère,
 Bon, généreux, ange consolateur.
 Oui c'est assez de bonheur sur la terre,
 Qu'un peu d'amour d'un aussi noble cœur. (bis.)
 Si vous saviez, etc.

Lui qui d'un beau ciel et d'ombrages,
 Avait besoin pour ses chansons,
 Fidèle au peuple, il vengea ses outrages,
 Et respira l'air impur des prisons.
 Les insensés qu'aveuglait leur puissance
 Juraient alors d'étouffer ses accents
 Mais dans les fers, son luth chantait la France
 La liberté, Lisette et le printemps. (bis.)

Si vous saviez, etc.

LUNE DE MIEL

Des garçons de la plaine
 C'était le plus gentil,
 Il me disait, dit-il :
 Ma bonne Madeleine,
 Prends-moi donc pour époux.
 Tes goûts seront mes goûts ;
 T'aimer et t'obéir
 Sera mon seul désir.
 Et moi, pauvre innocente,
 Naïve et confiante,
 Je lui dis : Je veux ben,
 François, voilà ma main. [bis]

Pleine Lune.

Lune de miel, ô mes amours,
 Vous devriez durer toujours
 Lune de miel, ô mes amours,
 Vous devriez durer toujours.

Premier et dernier quartier

Pendant une semaine
 Il fut tendre et gentil,
 Il me disait, dit-il :
 Ma bonne Madeleine,
 Me trouves-tu galant
 As-tu de l'agrément ?
 Tiens, je voudrais mourir
 Si ça t'faisait plaisir,
 Moi charmée et surprise
 D'entendre c'te bêtise
 Je lui disais : ma foi
 Faut q'tu vives pour moi. [bis]

Lune de miel, ô mes amours,
 Vous devriez durer toujours
 Lune de miel, ô mes amours,
 Vous devriez durer toujours.

Éclipse totale.

Au bout d'un mois à peine,
 Il ne fut plus gentil,
 Il me disait, dit-il :
 Madame Madeleine,
 Verrai-je encore longtemps
 Tous ces beaux soupirants
 Qui semblent près de vous
 Rire de votre époux ?
 Quand j'ai pris une femme
 C'était pour moi, Madame,
 Pour finir ces abus
 Vous ne sortirez plus. [bis].

Lune de miel, ô mes amours,
 C'en est donc fait et pour toujours
 Lune de miel, ô mes amours,
 Adieu, adieu, et pour toujours.]

L'AMOUR ET LA MUSIQUE.

REFRAIN :—Musique chérie,
 Divine harmonie,
 Langue des amours :
 De femme jolie
 Et de poésie
 Parle-nous toujours. [bis]

Jeunes gens qu'un serment engage,
 Elle a pour vous ses heureux mots,
 Qui de l'amour sont le langage,
 Et qui charment vos doux propos.
 Pour vos cœurs elle a des *mesures*,
 Du soupir jusqu'au *crescendo*,
 Et quand vous n'êtes pas parjures,
 Elle a même un *rinforzando* !

Jusqu'à vingt ans sans faire *pause*,
 Elle vous chante *amoroso*
Allegretto point autre chose,
 A trente ans c'est *moderato* ;
 Puis vient l'amour qui se repose,
 A quarante ans *ritardando*,
Tacet à cinquante et pour cause
 L'air deviendra *doloroso*.

Elle dit d'une voix suprême
 A l'amant qui chante un *solo*
 Il faut être aimé quand on aime,
 Et vite elle arrange un *duo*,
 Elle dit en formant leur chaîne :
 Soupirez tous *expressivo*,
Piu presto glissez sur les peines,
 Mais sur les plaisirs *piano*.

Mais souvent auprès de la dame,
 Se glisse un galant jouvenceau,
 Qui frédonnant sa tendre *gamme*,
 Veut chanter l'hymen en *trio*.
 Au travers des fioritures
 Survient l'époux *furioso*,
 Qui *da capo* bat des *mesures*
 Sur le *dos* du *grazioso*.

LE VIEUX BRACONNIER.

AIR : — *Connu*.

Dans le pays l'on m'appelle
 Pierre, le vieux Braconnier.
 J'étais, on se le rappelle,
 La terreur du beau gibier.
 Mais depuis qu'une couronne
 De cheveux blancs me coiffa
 Je braconne, je braconne, } *bis*.
 Un lapin par ci, par là. }

J'étais un buveur terrible,
 Et le vin blanc, rouge ou noir,
 Descendait comme en un crible
 Dans mon vaste réservoir.
 Je buvais plus que personne ;
 Maintenant ce n'est plus ça !
 Je braconne, je braconne } *bis*.
 Quelques coups par ci, par là. }

La fortune avec sa roue,
 Me fuyait de plus en plus ;
 Je ne comptais, je l'avoue,
 Pas plus d'amis que d'écus.
 A présent que ma main sonne
 Quelque argent qu'on me légua,
 Je braconne, je braconne } *bis.*
 Un ami par ci, par là.

J'ai pitié de la souffrance,
 Car j'ai souffert bien souvent ;
 Le pauvre vit d'espérance,
 Mais il faut du pain pourtant.
 Quelquefois j'ai fait l'aumône,
 Béni soit qui m'aidera !
 Je braconne, je braconne } *bis.*
 Quelques sous par ci, par là.

Autrefois, près d'une femme,
 Je me posais en vainqueur :
 Et j'ai souvent [c'est infâme !]
 Fait soupirer plus d'un cœur.
 Maintenant, Dieu me pardonne !
 En adviene que pourra ;
 Je braconne, je braconne } *bis.*
 Un baiser par ci, par là.

Maintenant la chose est claire,
 Mon voyage est terminé.
 Mais, on dirait que sur terre
 Le bon Dieu m'ait oublié.
 En attendant qu'il me donne
 L'ordre qui trop tôt viendra,
 Je braconne, je braconne } *bis.*
 Quelques jours par ci, par là.

LES POMPIERS DE NANTERRE.

Je viens chanter, belles de France
 Un corps charmant plein de vaillance,
 C't' auguste corps, c'est les pompiers,
 Qui d'Nanterre est les brav' troupiers.

Ce corps-là, sacrebleu
 Bien qu'il éteign' les flammes
 Dans l'cœur des plus belles fâmes,
 Tous les jours il met l'feu.

Quand ces beaux pompiers vont à l'exercice,
 Pleins d'un' noble ardeur faut les admirer ;
 Ils embrass' d'abord leur femme et leur fesse
 Puis sans murmurer, dans Nanterre ils vont ma-

[nœuvrer.

Tzim la ila, tzim la ila les beaux militaires }
 Tzim la ila, tzim la ila que ces pompiers-là } bis.

Rien n'a jamais pu le corrompe
 N'aimant que la France et sa pompe :
 Les jours de r'vu, fier comme un roi,
 Dedans les rangs, il marche droit.

Au retour, il s'permet
 Le nectar hygiénique
 Un pompier, ça s'explique
 Doit avoir... un plumet !....

Quand ces beaux, etc.

Jadis faut-il croire nos pères ?
 Les rois s'mariaient à des bergères !
 D'mêm', le pompier qu'est bien planté,
 A peut prétendre aux dignités.

A preuve, l'grand Gauthier
 Qui vient la s'main' dernière,
 D'épouser l'héritière
 D'Andouillet... l'chertuitier !

Quand ces beaux, etc.

Comme un n'héros dans l'incendie
 Risquant ses jours, même sa vie !!!
 Pour extirper l'humanité
 De la... combustibilité.

Pas besoin d'eux crier
 Dans la bouillante lave :
 Camarad', soyez brave
 Comme César et ...pompez !!!

Quand ces beaux, etc.

C'est à Nanterre, un vieil usage
 Bon an, mal an, un' fille sage
 Doit, comm' rosier', s'faire' couronner
 Des fois....on n'en peut pas trouver.

Dans c'cas, l'corps des pompiers,
 Il peut se mettre en ligne
 Plus d'un, honneur insigne !
 S'rait dign' d'être ...rosier !

Quand ces beaux, etc.

LE DOCTEUR GREGOIRE

Le Docteur que j'ai
 N'est pas agrégé,
 Il n'a ni cordon, ni grades ;
 Il est détesté
 De la faculté,
 Il guérit tous ses malades !
 Ah ! le bon Docteur
 Et le remède admirable !
 C'est une liqueur
 Qu'on peut même prendre à table.

REFRAIN :— Quel plaisir,
 Quel plaisir de boire
 L'élixir
 Du docteur Grégoire
 Du fameux docteur Grégoire !

Il dit : Mes enfants,
 Soyez bons vivants,
 Suivez bien mon ordonnance.
 C'est la bonne humeur
 Qui fait le bonheur.
 Voilà toute la science !
 Votre corps va mal ?
 Vite prenez-moi ce verre ;
 Si c'est le moral,
 Buvez la bouteille entière !
 Quel plaisir, etc.

Au pauvre ouvrier
 Lassé du métier,
 Et qu'on veut mettre à la diète
 Il dit : Viens ici,
 Tiens, prends-moi ceci ;
 C'est de l'or dans ta cassette.
 Et quand il a bu
 Le remède de Grégoire,
 L'ouvrier fourbu
 Se met à chanter victoire.
 Quel plaisir, etc.

A qui voudrait voir
 Tout le monde en noir,
 Il met des lunettes roses.
 Aux pauvres rimeurs
 Qui versaient des pleurs,
 Il a fait chanter des choses !
 Il a guéri plus
 De quatre cents journalistes,
 Trois cents malotrus
 Et quinze socialistes.
 Quel plaisir, etc.

Eh ! bien la liqueur
 De ce bon docteur
 Est le jus d'une racine
 Qui vient du Pérou
 De je ne sais où
 De Golconde ou de la Chine ?
 Non, c'est du raisin
 Qui pousse dans la campagne,
 Et qui fait du vin
 D'Argenteuil ou de Champagne !
 Quel plaisir, etc.

LE RENARD ET LE BOUC.

En passant par un bourg,
 Près du Canal de Lourg,
 Un escroc, fin renard
 Rencontra par hasard
 Un bouc de ses amis,
 Qu'il trouve assez bien mis
 Il lui propose de boire
 Un coup sur le comptoir.
 La ri flan, flan, flan. [bis.]

Le Renard, franc coquin,
 Pendant qu'le marchand d'vin
 Descend remplir son broc,
 Lui fait un tour d'escroc.
 Il entre dans l'comptoir,
 Prend l'argent du tiroir,
 Et dit au bouc : " Allons,
 Alerte ! et dés talons !"
 La ri flan, flan, flan. [bis.]

La polic', par bonheur,
 A vu nos deux voleurs ;
 Elle les arrête, et puis
 Les loge dans un puits.
 Le Renard, franc vaurien,
 D'sortir voit bien l'moyen,
 Mais not' Bouc encorné
 N'voit pas plus loin qu'son nez.
 La ri flan, etc.

Il dit au Bouc: " Mon cher,
 Il faut nous donner d'lair ;
 Toi qu'es bel homme et grand,
 Lève tes patt' de d'avant.
 Fais-moi la courte échelle
 Comme un ami fidèle.
 Ce que tu fais pour moi
 Je le ferai pour toi."
 La ri flan, etc.

A pein' fut-il en haut,
 Qu'il lui crie aussitôt :
 " L'air de la liberté
 Est bon pour la santé.
 J'étais tombé là-bas
 Dans un fort mauvais pas ;
 J'en suis sorti pourtant,
 Tâche d'en faire autant."
 La ri flan, etc.

Or donc de tout ceci
 La morale voici :
 Jeunes, grands et petits
 Retenez-bien ceci :
 On rencont' bien des gens
 Qui font les obligeants ;
 Ce sont les plus ardents
 A vous mettre dedans.
 La ri flan, etc.

UN CONFESSEUR TROP INDULGENT.

Une fillette charmante
 L'autre jour [*bis*] se confessant,
 Était timide et tremblante
 Aux pieds de son Révérend :
 " Parlez sans crainte, [*bis*] ô mon enfant " [*bis*]

C'est avec Lubin, mon père,
 L'autre soir [*bis*] me promenant,
 Loin du hameau de ma mère,
 Il me fit un doux serment.
 " Que vous dit-il, [*bis*] ô mon enfant ? " [*bis*]

Il avait le cœur si tendre
 Pardonnez, [*bis*] mon Révérend,
 Car comment ne pas se rendre
 Quand tout bas le cœur consent ?—
 " C'est difficile, [*bis*] ô mon enfant. " [*bis*]

" Je me montrai fort farouche,
 Mais Lubin [*bis*] en un moment
 Mit un baiser sur ma bouche
 Que j'lui rendis à l'instant ! "—
 — " Puis qu'vous dit-il, [*bis*] ô mon enfant ? [*bis*]

" Qu'aurait il donc dit, mon père,
 Ma mèr' vint [*bis*] dans cet instant "....
 — " Peste soit d'ta sott' de mère ! "
 J'attendais ce dénouement.
 Infâme vieille, [*bis*] ô mon enfant ! [*bis*]

MARGOTTON ET JOSÉ.

CHANT CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

Margotton, un beau dimanche,

Rencontra son José

Vêtu de sa blouse blanche

Et coquettement frisé.

“—Bonjour, José, lui dit-elle.

Comment vous portez-vous ?”

“—Pas trop mal, et pis vous, Mam'zelle ?”

Dit José d'un ton bien doux.

José, sans reprendre haleine,

Continua sur ce ton,

Puis en passant sous un chêne,

Il embrassa Margotton !

Notre fillette un peu sage,

Du revers de sa main

Lui flanqua au milieu du visage.

Un énergique tapin.

Devant ce sanglant outrage

José déconcerté.

Fit comme un renard sauvage

Qu'un coq aurait embêté :

“ Grand merci, dit-il, Mam'zelle,

J'aurai bien ton pardon.”

Puis il s'enfuit à tir d'aile

En saluant Margotton.

En effet la jeune fille

S'en repentit bientôt.

Et dans toute sa famille

On n'en sut pas un mot.

Car on vit, malgré la chose,

Le dimanche suivant

Margotton, en beau jupon rose,

Epouser son tendre amant. CHARLES. . .

LE GAMIN DE PARIS.

Le gamin de Paris est un bipède revêtu pour l'ordinaire d'une blouse et d'un grec. On le rencontre dans les carrefours, places publiques, et marchés : tantôt jouant à la toupie ou à la pigoche ; tantôt trottant le nez en l'air et apostrophant l'innocent tourlourou ou la vieille portière en leur criant : " Ah c'te balle ! " Il est d'un naturel farceur, joueur, hableur, railleur, goailleur, criailleur, frappeur, lichardeur, mais par dessus tout flâneur ; du reste, mauvaise tête et bon cœur.

Quand c'est lundi soir,
 Et qu' j'ai quèques sous, c'qu'est magnifique,
 Voulez-vous savoir
 Comment j'dépens' tout mon avoir ?
 Mon premier devoir
 Est d' m'échapper de la boutique :
 Car not' cher bourgeois
 Ne m'laiss' sortir qu'un' fois par mois.
 Aussitôt parti,
 J'cours au Lazari,
 Ou chez la Saqui :
 Là, j'suis heureux, et dans l'entr'acte,
 Comme i fait ben chaud,
 On s'donn' du coco
 Et l'en r'mont' bientôt
 Croquant chaussons et berlingo.
 Mais j'crois qu'on prend ma place :
 J'bouscule l'usurpateur,
 Qui m'appliqu' sur la face,
 Comme on dit un' couleur !
 " Coquin ! j'vois mill' chandelles !
 " N'import', què j'dis, sortons :

“ Car des injures pareilles
 “ Ne s'lav' qu'à coups d'chaussons.”

Tra deri de ris
 V'là l'gamin de Paris,
 I vit sans soucis
 Et n'connait point de dépendance
 Tra deri, de ra,
 Et de c'qu on dira
 I s'en moquera,
 Et puis voilà,
 Dra !

Quand j'vais en loupant
 Du côté du palais d'justice,
 J'ai ben d'l'agrément,
 Surtout quand c'est jour de cancan.
 Si y a pas d'jugement
 A la morgue au plus tôt j'me glisse.
 J'sais qu'ça n'est pas bien :
 Mais c'est la mode, alors j'y tiens :
 Pendant les trois jours,
 J'en ai fait d'ces tours
 Aux vieux troubadours :
 J'allais voler dans les gibernes :
 Puis sur les canons,
 Armés de bâtons,
 En vain nous tombons,
 Sitôt l'feu fait, nous y courons.
 Mais j'vois un Suiss' qui file ;
 Des furieux suiv' ses pas.
 L'sauver c'est difficile,
 N'importe j'saute dans ses bras.
 Vainement i recule,
 Un' ball' me ras' le front
 Ça m'a fait un' virgule,
 Mais j'crois qu'y a pas d'affront.
 Tra deri de ris, etc.

Selon la saison
 Chaque jeu vient à tour de rôle ;
 Tantôt nous glissons ;
 Tantôt à cloch' pieds nous sautons ;
 Puis nous nous peignons ;
 On s'poch' les yeux, rien n'est plus drôle
 On s'met en lambeaux
 Et not' bourgeois nous frott' les os.
 Mais l'sam'di soir,
 Ah ! dame, i faut voir,
 Comm' sur le comptoir
 En rang d'ognons brillent nos verres ;
 Puis, comme au signal,
 Bientôt dans l'bocal
 S'insinu' l'régal,
 Et quand on y est, ça n'va pas mal
 Puis à mes yeux tout s'brouille
 Et battant chaqu' maison
 Je tombe dans un' patrouille,
 Qui me jette au violon. . . .
 Mais j'crois qu'à mon oreille
 On parle de voleur ! . . .
 Voleur !-c'mot-lâ m'réveille :
 Quoiqu' gamin, j'ons d'l'honneur,
 Tra deri de ris, etc.

Si j'suis en retard
 Je grimpe derrière un' voiture.
 Comme ell' suit l'boul'vard,
 Je m'endors bientôt à tout hazard ;
 Mais par un pétard
 Que l'cocher m'sonu' dans la figure,
 J'me réveille soudain
 Tout en haut du faubourg Martin.
 Mais comm' j'ai d'l'argent,
 Ce qu'est consolant,
 Je vais lestement
 Ach'ter un sou d'pomin' de terr' frites ;

Puis faisant l'grand tour,
 Car j'aim' pas le plus court,
 J'vois tout l'mond' qui court
 Vers le canal : j'trotte à mon tour.
 J'entends les cris d'un' mère....
 J'comprends et sans retard
 Plongeant d'un' bonn' manière,
 J'lui sauv' son p'tit moutard.
 On parlait d'récompense !
 Comm' si y avait ben d'quoi ;
 En pareill' circonstance
 Tout aut' eût fait comm' moi.
 Tra deri de ris, etc.

Entendez-vous pas
 Là-bas le plaisir qui m'appelle ?
 Je vais de ce pas
 Avec les aut' prend' mes ébats ;
 C'est qu'ça tant d'appas,
 De voir les amis s'donner d'l'aile,
 Qu'on peut ben flaner :
 J'dirai queuque coll' pour m'excuser.
 Quand je serai grand,
 Ça s'ra différent :
 Dieu, quel agrément
 De pouvoir agir à ma tête !
 Né pour le plaisir,
 A me divertir,
 Flâner à plaisir
 J'veux consacrer tout mon av'nir...(silence)
 Mais ma pauv' vieille mère,
 Qui dans le mond' n'a qu'moi,
 S'rait donc dans la misère !
 C'te idée-là m'glac' d'effroi.....
 Dans ce cœur y a pas vice :
 Gugus, tu t'corrige ras.
 Ell', mourir à l'hospice !
 Oh ! non, mais dans mes bras.....
 Tra deri de ris, etc.

LE DISTRAIT.

Je suis distrait, c'est une maladie
 Dont je voudrais à tout prix me guérir :
 Mon existence est une comédie,
 En mélodrame elle pourrait finir.
 Ce serait peu de faire cent folies,
 Pour ma santé s'il ne m'en coûtait rien.
 Mais, cet hiver, flânant aux Tuileries.
 Je suis, trois fois, tombé dans le bassin.
 Il faut mourir tel que Dieu vous a fait,
 Que voulez vous, messieurs, je suis distrait ! } *bis.*

A chaque instant je fais des maladresses,
 Souvent je sors sans avoir déjeuné,
 En écrivant, je me trompe d'adresses,
 En me rasant je me coupe le nez,
 Contre les murs tout frais peints je m'appuie,
 A tous les clous j'accroche mon Elbœuf ;
 Tous les deux jours je perds un parapluie,
 Et contre un vieux je chang' un chapeau neuf,
 Ces quiproquo me vident le gousset,
 Que voulez-vous, messieurs, je suis distrait ! } *bis.*

Combien de fois en chemin je m'égare,
 Combien de fois je donne contre un pieu,
 Combien de fois rallumant mou cigare,
 Je l'ai fumé par le côté du feu !
 Combien de fois, eu me trompant d'étage,
 Je me couchais dans le lit du voisin . . .
 Après avoir confondu son ménage,
 Chassé sa bonne et consommé son vin
 Si le pauvre homme en rentrant se fâchait, } *bis.*
 Je lui disais : pardon, je suis distrait !

Je viens trop tard prendre la diligence,
 Où j'ai laissé mes malles au bureau,
 Ou bien encor, si j'arrive d'avance,
 Au lieu de Reims je m'en vais à Bordeaux.
 En omnibus, malheur à qui m'approche.
 Sur ses genoux je pose mon paquet,
 Et mainte fois, on me vit dans ma poche
 Fourrer six sous qu'un monsieur me passait
 Mais je lui dis : s'il me prend au collet :
 Lâchez-moi donc, monsieur, je suis distrait ! } *bis.*

Je viens dîner quand il reste les miettes,
 Ou par hasard si je suis ponctuel,
 Des invités je brouille les serviettes,
 Je bois de l'huile et je prise du sel !
 Dans un salon j'ai la main malheureuse,
 Je brise tout, je ne fais que faux pas,
 Ou je meurtris les pieds de ma danseuse,
 Ou je m'asseois sur les chiens et les chats,
 Et ces messieurs me mordant le mollet,
 Me font sentir combien je suis distrait ! } *bis.*

En cinq couplets j'ai peint ma balourdise.
 J'en ai, bien sûr, oublié plus de cent,
 Car en effet, messieurs, je me ravise,
 J'en passais un, c'est le plus important.
 Or, ce couplet c'est vous seuls qu'il regarde,
 Sans vos bravos je ne veux point sortir,
 Applaudissez, ou sinon, par mégarde
 Je pourrais bien, moi-même m'applaudir ;
 Car c'est à moi que l'auteur s'en prendrait,
 Si le public, ce soir, était distrait ! } *bis.*

LE VIEUX GARÇON.

AIR:—*Connu*

Que de bonjours, vous ai-je dit, fillettes,
 Mais à présent, il faut vous dire adieu.
 J'ai cinquante ans et je porte lunettes,
 Pour un galent c'est un bien triste ayeu.
 Oui, ces adieux, il faut que je les dise.
 Sur mes cheveux luit la neige des ans.
 Jeune minois auprès de barbe grise } *bis.*
 Serait l'hiver à côté du printemps. }

Adieu la brune et la blonde fidèle
 Je ne puis plus ni polker, ni valser ;
 Non, non le cœur qui bat sous la flanelle
 Vers la beauté ne peut plus s'élaner
 Adieu ces bals, où j'étais ma grâce,
 Où l'amour à l'Hyuen fit plus d'un tour.
 Au coin du feu, l'ardent tison remplace } *bis.*
 A cinquante ans, les flambeaux de l'amour. }

Amour, adieu, il faut céder la place,
 Et mettre bas les armes aujourd'hui ;
 Sur ton terrain on perd le droit de chasse
 Quand à nos yeux un demi siècle a lui.
 Quand j'empruntais quelques flèches légères
 A ton carquois, j'allais tout droit au but.
 Mais maintenant, pour chasser sur tes terres } *bis.*
 Je me tiendrais trop longtemps à l'affût. }

L'EAU ET LE VIN.

Sans cesse on nous jette au visage,
 Que plus que nous la brute est sage ;
 Car elle boit uniquement
 Si la soif l'y pousse vraiment.
 Tandis que notre intempérance
 Nous porte à boire, soif ou non !
 Voulez-vous l'explication
 De cette énorme différence ?
 Ce n'est pas bien malin :
 La brute boit de l'eau, nous, nous buvons du vin.

Au fond d'un puits, séjour humide,
 La vérité, dit-on, réside.
 Au rebours, voyez l'embarras :
 On dit : *In vino veritas !*
 Cœurs droits qui cherchez à l'atteindre,
 Du puits elle ne peut sortir.
 Car le buveur d'eau sait mentir,
 Mais l'ivrogne ne sait pas feindre.
 Ne cherchez plus en vain
 La vérité dans l'eau, quand elle est dans le vin.

Nous plaignons le sort de Tantale
 Atteint d'une soif sans égale,
 Et qui voit l'eau se retirer
 Quand il veut se désaltérer.
 C'est un supplice épouvantable,
 Et que mérite à tout jamais
 L'auteur du plus grand des forfaits
 Mais il eût eu, le misérable,
 Un plus triste destin,
 Au lieu d'être de l'eau, si c'eût été du vin !

Contre l'averse que j'essuie,
 J'ai l'abri de mon parapluie,
 Dont le dôme en tissu soyeux
 Chasse loin de moi l'eau des cieux.
 Du dôme j'aime l'élégance ;
 Mais le vent flatterait mon goût
 En le retournant tout à coup,
 Pour en faire une coupe immense
 Que j'aurais à la main,
 A la place de l'eau, s'il nous pleuvait du vin.

Dans l'onde, quand le soleil brille,
 Je vois le poisson qui frétille ;
 Et je me dis, en regardant
 Le fond de ce cristal mouvant :
 En y mettant de l'échalotte,
 Du sel, du beurre, et des oignons,
 Nous ferions, gourmands de poissons,
 Une fameuse matelotte,
 Des gros et du fretin ;
 Au lieu d'être dans l'eau, s'ils étaient dans le vin.

Le vin et l'eau dans la balance,
 Si l'un a notre préférence,
 Avouons avec loyauté
 Que l'autre a son utilité.
 Car elle sait, faveur insigne !
 Quand elle tombe en nos sillons,
 Faire pousser fruits et moissons,
 Surtout faire pousser la vigne. . . .
 Aimons la donc enfin
 Puisque c'est grâce à l'eau que nous buvons du vin

QUEL GAMIN D'ENFANT.

Ma voisine, j'suis chagrine
 D'mon coquin de garçon,
 Tous les jours j'lui donn' discipline
 Ah ! c'est un vrai démon.
 Quand j'lui tombe sur la carcasse,
 Je l'tape sans faire semblant,
 Par derrière il m'fait la grimace.
 Oh ! quel gamin d'enfant ! (bis.)

Le matin quand j'me lève
 J'ons le cœur tout sans su d'sous
 J'envoie mon garçon à la grève
 M'chercher d'l'eau vie pour quat'sous.
 Il est trois quarts d'heure en route,
 Et puis en s'en r'venant
 Il m'lampe la moitié d'ma goutte,
 Oh ! quel gamin d'enfant ! (bis.)

Si j'le r'prends quand il s'écarte,
 Il fait l'étonné ;
 Il m'dit que j' perds la carte,
 Et m'fait un pied d'nez
 S'il rencontre un camarade,
 A coup d'poing pi, pam, pam,
 Il lui met l'nez en marmelade
 Ah ! quel gamin d'enfant ! (bis.)

C'est un pur esprit fantasque
 C'est un vrai lutin ;
 Il trait' son père de vieux masque,
 Son frère, de grand pantin,
 Il dit que je suis une pie,
 Ah ! quel insolent !
 Il trait' sa grand'sœur de toupie !
 Oh ! quel gamin d'enfant ! (bis.)

L'autre jour à la Villette,
 Après la chaleur,
 Il s'en va chez son onc' Bivette
 Qui est maître tailleur.
 Il achète pour deux sous d'cerises
 Et v'là qu'en s'en r'venant,
 Il s'roule dans sa marchandise,
 Ah ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

Enfin de toutes les manières,
 Je n'lui vois que défauts,
 Il suce la rinçure des verres,
 Il ronge les os
 G'est un tapageur colère
 Ivrogne. fainéant !
 C'est ben tout l'portrait de son père !
 Ah ! quel gamin d'enfant (*bis.*)

ZOZO !

Je suis Zozo, par mes actions comiques,
 J'ai fait parler de moi pendant z'onze ans.
 Je suis le fils de mon seul père unique
 Et pour le sûr aussi ben de mouman.
 Un jour la nuit, cette pauvre Valère
 Tomba malade, mon pèr' me dit : " Zozo,
 Va t'en chercher du bouillon pour ta mère
 Qu'est ben malad', là bas dans un p'tit pot." } *bis.*

Vite j'm'en fus chez mon tonton Licornes,
 " Ah ! ça, que j'dis, tonton dépcêchez-vous,
 Mettez l'chapeau sur vot' tête à trois cornes,
 Et fait's ensuite un saut de plus chez-nous."
 La pauvr' bonn' femm' que l'on croyait perdue
 De tous côtés on venait pour la voir ;
 En déjeunant on mangea d'la mourue } *bis.*
 En compagnie, qu'était bouillie du soir.

Mais v'là t'y pas que par ma maladresse
 Je chavirai les assiett's et les plats.
 Je fis un' tache à ma veste de graisse,
 Et mes culottes de ma jambe de drap,
 Et sur les bas, que mon grand' pèr' de laine
 M'avait donnés avant de mourir violet
 Le pauvre' bonhomme est mort d'une migraine
 Tenant un' cuiss' dans sa bouch' de poulet.

QUAND LES POULES AURONT DES DENTS.

Voilà quéq' chos' qui m'embarrasse,
 Voilà quéq' chose qui m'tracasse :
 Je suis tourmenté par l'amour,
 C'est à Toinon que j'fais la cour.
 Je dis à Toinon : " Je t'aime,
 " Ne m'aimeras-tu pas toi-même ?"
 — " Ah ! si, qu'ell' m'fait, mais dans quéq' temps,
 " Quand les poul' auront des dents !"

Cette réponse-là qu'ell' m'a faite,
 Achève de m'toquer la tête,
 Car ell' m'a fait voir que j'étais
 Plus ignorant que j'le pensais.
 Jamais, à ces p'tit' bêt' qui gloussent,
 J'ons remarqué quand les dents poussent
 On d'vrait apprendre aux p'tits enfants,
 Quand est-ce que les poules ont des dents.

Dir' que j'en ai d'ces volatiles,
 Et que j'les laissais ben tranquilles,
 Sans m'occuper de leur dentition !
 Mais à c't-heur' j'y ferai z-attention.
 Mes poul' à moi sont des poulettes,
 Leurs dents ne sont pas encor' faites.
 Je leur ouv' le bec, je r'gard' dedans
 Pour voir s'il leur poussera des dents.

Bêtass' de poul', sont-ell' godiches!
J'leur frais ben mett' des dents postiches.
Ça coût'rait cher, oh! ma foi, non,
Yen a d'aut' que Mam'zell' Toinon.
J'la cré tout' rempli' de caprices
Ell' dépens' tout en pains d'épices!
Je lui r'peindrai mes sentiments
Quand les poules auront des dents!....

TROISIÈME PARTIE

ROMANCES

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour ;
Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regardé, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir t'en souvient-il ? nous voguions en silence.
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux. [ce

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
 Que les parfums légers de ton air embaumé,
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on res-
 Tout dise : ils ont aimé ! [pire,

LAMARTINE.

LA DAME BLANCHE.

AIR :—*Connu.*

D'ici voyez ce beau domaine
 Dont les créneaux touchent le ciel ;
 Une invisible châtelaine
 Veille en tout temps sur ce castel.
 Chevalier félon et méchant,
 Qui tramez complot malfaisant,
 Prenez garde, (*bis.*)
 La dame blanche vous regarde,
 La dame blanche vous entend.

Sous ces voutes, sous ces tourelles,
 Pour éviter les feux du jour,
 Parfois gentilles pastourelles,
 Redisent doux propos d'amour.
 Vous, qui parlez si tendrement,
 Jeune fillette, tendre amant,
 Prenez garde, etc.

En tous lieux protégeant les belles,
 Et de son sexe ayant pitié,
 Quand les maris sont infidèles,
 Elle en avertit leur moitié.
 Perfide époux, cœur inconstant,
 Qui trahissez votre serment,
 Prenez garde, etc.

L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT.

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
 Ah ! viens fixer ton vol auprès de moi.
 Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle ?
 Ne suis-je pas étranger comme toi ? [bis.]

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître
 Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
 Viens déposer ton nid sous ma fenêtre :
 Ne suis-je pas voyageur comme toi ? [bis.]

Dans ce désert, le destin nous rassemble.
 Va, ne crains pas de rester avec moi :
 Si tu gémis, nous gémons ensemble :
 Ne suis-je pas exilé comme toi ? (bis.)

Quand le printemps reviendra te sourire,
 Tu quitteras et mon asile et moi ;
 Tu voleras au pays du Zéphire :
 Ne puis-je, hélas ! y voler comme toi ? (bis.)

Tu reverras ta première patrie,
 Le premier nid de tes amours, et moi,
 Un sort cruel confine ici ma vie ;
 Ne suis-je pas plus à plaindre que toi ? (bis.)

LAMARTINE.

LA PRIERE DU CHATELAIN.

AIR : *Quand je veux chasser ta tristesse.*

Déjà le vent du soir soupire
 Dans les vieux débris de la tour ;
 Déjà le flot du lac expire,
 En murmurant la fin du jour ;
 Mais on dirait qu'à la rivière
 L'écho redit un chant lointain.
 Ecoutez bien, c'est la prière
 Du chatelain.

Le pâtre, sur sa mandoline,
 Module ses refrains d'espoir ;
 L'airain sacré de la colline
 Annonce l'angelus du soir ;
 Tandis qu'on prie à la chaumière,
 Au loin résonne un chant lointain.

Ecoutez bien, etc.

Là-bas, il est dans la vallée,
 Au bois où souffle le zéphir ;
 Il prie au pied d'un mausolée,
 Tombe chère à son souvenir.
 Sa voix se mêle avec mystère
 Aux chansons du hameau voisin.

Ecoutez bien, etc.

LA MANOLA.

De l'Aragon, de la Castille,
 Toi, que l'on dit la plus gentille.
 Accours vers nous, sous ta mantille,
 Pourquoi tarder, O Juanetta ?
 N'entends-tu pas les farandoles,
 Les vives danses espagnoles
 Des Manolas jeunes et folles
 Au loin chantant, dansant déjà ?

Allons, ma belle, allons, ma reine,
 Vite au Padro ! chacun est là
 Prêt à fêter la souveraine
 De la Jota Aragonesa,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Prêt à fêter la souveraine,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 De la Jota Aragonésa.

Ne sais-tu pas que la Murcie ?
 Que Grenade et l'Andalousie ?
 Ont envoyé la plus jolie
 Des Manolas pour la Jota ?
 Allons, enfant, la nuit nous gagne,
 Déjà Madrid est en campagne
 Pour voir danser la fleur d'Espagne
 Qui ne vaut pas ma Juanetta !
 Allons, ma belle, etc.

Mais tout se tait dans ta demeure,
 La brise seule arrive et pleure
 Dans les grands arbres qu'elle effleure,
 Tout est silence et je suis là !
 Quand une voix douce et gentille
 Sortit du fond de la charmille,
 Soudain parut la jeune fille,
 Qui répondit : Oui, me voilà !
 Puis au Padro vite on l'entraîne ;
 Et Juanetta la Manola
 Comme toujours resta la reine
 De la Jota Aragonésa,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Comme toujours resta la reine,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 De la Jota Aragonésa.

C. BOURGET.

JE GARDE MA FOI.

AIR :—*Ah ! Que l'Amour, etc.*

Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?
Effort cruel qu'on exige de moi !
Si tu le veux, le Repos, l'Espérance,
Je perdrai tout, mais je garde ma foi.

Je t'oublierai, quand on verra l'abeille
Fuir le travail et goûter le loisir ;
Je t'oublierai, quand la rose vermeille
Refusera le baiser du zéphir.

Je t'oublierai, quand la biche timide
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit ;
Je t'oublierai, quand le torrent rapide
Remontera vers la source qui fuit.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes larmes ;
Est-il un bien qui vaille ma douleur ?
J'aime ma peine, elle a pour moi des charmes,
Puisque c'est toi qui fais couler mes pleurs.

LA SAVOYARDE.

AIR :—*Connu.*

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin, hélas !
Et moi, ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas !
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris ;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays.

En lui disant : Adieu !

A la grâce de Dieu !

Adieu ! à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage :
 Si tu n'allais pas revenir !
 Ta pauvre mère est sans courage,
 Pour te quitter, pour te bénir.
 Travaille bien, fais ta prière :
 La prière donne du cœur ;
 Et quelquefois pense à ta mère,
 Cela te portera bonheur.

Va, mon enfant, adieu ! etc.

Il s'en va donc par la vallée,
 Gagner son pain sous d'autres cieux
 Longtemps, longtemps et désolée,
 Sa mère le suivit des yeux ;
 Mais lorsque sa douleur amère
 N'eut plus son cher fils pour témoin,
 Elle pleura, la pauvre mère,
 L'enfant, qui lui disait de loin :
 Ma bonne mère, adieu ! etc.

MON ÂME A DIEU, MON CŒUR A TOI

La voile est à la grande hune,
 Disait un Breton à genoux,
 Je pars, pour chercher la fortune,
 Qui ne veut pas venir à nous,
 Je reviendrai bientôt, j'espère,
 Sèche tes yeux, prie, attends-moi,
 En te quittant, ma bonne mère,
 Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.
 Pour rendre le sort favorable,
 Chantaient les marins à loisir,
 Il faut vendre son âme au diable,
 Et donner son cœur aux plaisirs,
 Mais lui, songeant à sa chaumière,
 Plein de tendresse et plein de foi,
 Il répétait, ma bonne mère,
 Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
 Enfin il amasse un trésor,
 Et puis, il retourne au village,
 C'est pour sa mère tout son or,
 Mais il lit ces mots sur la pierre ;
 Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;
 Mais dans le ciel, comme sur terre,
 Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à loi,
 Oui dans le ciel, comme sur terre,
 Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

AVE MARIA.

Ave, Maria !
 Car voici l'heure sainte ;
 La cloche tinte :
 Ave Maria !

Tous les petits anges
 Au front radieux
 Chantent vos louanges,
 O Reine des Cieux !
 Ave, Maria ! etc.

Tout dort sous votre aile ;
 L'enfant au berceau,
 La pauvre hirondelle,
 Dans son nid d'oiseau,
 Ave, Maria ! etc.

Vous êtes la voile
 Du pauvre marin ;
 Vous êtes l'étoile
 Du bon pèlerin.
 Ave, Maria ! etc.

Vous êtes servante
Des pauvres blessés ;
Vous êtes l'amante
Des cœurs délaissés.
Ave, Maria ! etc.

Votre nom si tendre
Sur un front mortel
Fait toujours descendre
La beauté du ciel.
Ave, Maria ! etc.

Aussi les Mariés,
En chœurs gracieux,
A vous réunies,
Montent vers les cieus.
Ave, Maria ! etc.

Mais le jour s'en va ;
De la cloche qui tinte
Finit la plainte :
Ave, Maria !

G. LEMOINE.

LE SOLDAT ET LE BERGER.

AIR :—*Connu.*

—Vois-tu cette troupe guerrière
Déployer ses nobles drapeaux ?
Berger, laisse-là ta chaumière,
Et ta houlette et tes troupeaux :
Parmi les fils de la victoire
Viens briller d'un plus noble éclat ;
Quitte le repos pour la gloire,
Fais-toi soldat, fais-toi (*bis.*) soldat.

—Soldat, vois-tu ces eaux dociles
 Suivre la pente du côteau ?
 C'est l'image des jours tranquilles
 Qui s'écoulent dans ce hameau.
 Tes lauriers arrosés de larmes
 N'offrent qu'un bonheur passager ;
 Le nôtre est pur, quitte tes armes,
 Fais-toi berger, fais-toi (*bis.*) berger.

—Qui, moi, désertier la carrière
 Que Mars ouvre à ses favoris,
 M'ensevelir dans la poussière
 Couvert d'opprobre et de mépris !
 Lorsqu'à mon bras le ciel confie
 L'intérêt sacré de l'état ;
 Mon sang est tout à ma patrie,
 Je suis soldat, je suis [*bis.*] soldat.

—De vrais amis l'heureux modèle
 En tous lieux mon chien suit mes pas :
 Guidé par ce gardien fidèle
 Mes agneaux ne s'écartent pas.
 Ma cabane échappe au tonnerre
 Qui met les trônes en danger ;
 Des rois, que me fait la colère ?
 Je suis berger, je suis [*bis.*] berger

—Aux fiers accents de la trompette
 Tréssaille mon cœur généreux,
 —Aux doux accents de la musette
 Palpite mon cœur amoureux.
 —A lieu, berger, l'honneur m'appelle,
 J'entends le signal du combat.
 —Voici venir ma pastourelle,
 Adieu, soldat, adieu [*bis.*] soldat.

LA PLAINTE DU MOUSSE.

Pourquoi m'avoir livré, l'autre jour, ô ma mère,
 A ces hommes méchants, qu'on nomme matelots,
 Qui toujours, aux enfants, parlent avec colère,
 Et se plaisent à voir leurs cris et leurs sanglots,
 Toi, mère, tu rendais la douleur moins pénible,
 Ta voix était plus douce à celui qui pâtit ;
 Si ces gens sont méchants, la mer est bien terrible
 Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? [bis]

Dans ton logis le pain était bien noir, ma mère,
 Mais ta main le donnait avec des mots si doux,
 Que pour moi la saveur en était moins amère,
 Et puis je le mangeais, assis sur tes genoux,
 Ici, point de pitié, personne est là qui m'aime,
 Et lorsque le repas des matelots finit,
 On me jette ma part en lançant un blasphème,
 Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? [bis.]

Mais qui vient donc encor troubler ma rêverie !
 Un bruit qui m'épouvante a retenti partout,
 J'entends l'aigre sifflet du maître qui nous crie ;
 " Quittez votre hamac, allons, debout, debout !"
 On se parle tout bas, et chacun s'inquiète ;
 J'entends les mats craquer, et la mer qui mugit ;
 Tout le ciel est en feu, grand Dieu ! c'est la tem-
 [pête !
 Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ? [bis.]

LE PETIT MOUSSE NOIR.

AIR :—*Mon enfant, tu voudrais comprendre.*

Sur le grand mât d'une corvette,
Un petit mousse noir chantait,
Disant d'une voix inquiète,
Ces mots, que la brise emportait :
Ah ! qui me rendra le sourire
De ma mère m'ouvrant ses bras ?
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

Quand je partis, ma bonne mère
Me dit : « Tu vas sous d'autres cieux,
De nos savannes la chaumière
Va disparaître de tes yeux ;
Pauvre enfant ! si tu savais lire,
Je t'écrirais souvent, hélas ! »
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

« On te dira dans le voyage
Que pour l'esclave est le mépris ;
On te dira que ton visage
Est aussi sombre que les nuits ;
Sans écouter, laisse-les dire ;
Ton âme est blanche, eux n'en ont pas.
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

Ainsi chantait sur la misaine,
Le petit mousse de tribord ;
Quand tout-à-coup le capitaine
Lui dit, en lui montrant le port :
« Va, mon enfant, loin du corsaire,
Sois libre, et fuis des cœurs ingrats.
Tu vas revoir ta pauvre mère,
Et le bonheur est dans ses bras. »

MARC. CONSTANTIN.

REGRETS D'ABSENCE.

AIR:---*Home, sweet home.*

Toi qui me fis connaître
Un instant le bonheur,
Toi qui seul as fait naître
Le désir dans mon cœur,
Tu vas loin de ta mie
Oublier notre amour,
Ah ! songe que ma vie
Dépend de ton retour.

Las ! las ! las ! hélas !
En vain ma voix l'appelle ;
Lindor ne m'entend pas.

D'un si lointain voyage
Accusant le destin,
Chaque jour sur la plage
Je viens gémir en vain ;
Si je conte ma peine
A ces flots mugissans.
Le vent qui les entraîne
Redira mes accens.

Las ! las ! las ! hélas !
En vain ma voix l'appelle ;
Lindor ne répond pas.

Ah ! de mon infortune
Qui donc prendra pitié ?
Tout ici m'importune,
Tout jusqu'à l'amitié ;
Le tourment que j'endure
Me cause tant d'effroi
Que toute la nature
Semble dire avec moi :

Las ! las ! las ! hélas !
En vain ma voix l'appelle,
Lindor ne revient pas !

SI TU PARTAIS.

La flotte est là, brillante et pavoisée,
 Prête à livrer un combat incertain,
 Et dans tes yeux, moi j'ai lu ta pensée,
 Tu veux encor partager son destin,
 Déjà la mort sur cette voile altière
 Etend, mon fils, les ailes du trépas,
 Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } *bis.*
 Si tu partais, tu ne reviendrais pas.

Je vois, mon fils, dans ton âme attendrie,
 L'affreux combat, qui seul le fait pâlir,
 Ta mère en pleurs, et ta mère-patrie,
 Faible, tu veux et rester et partir,
 L'une te crie, "allons à la frontière."
 L'autre te dit, en te tendant les bras,
 Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } *bis.*
 Si tu partais, tu ne reviendrais pas.

Sa mère encor pressait toute tremblante,
 Le matelot debout sur le rempart,
 Mais plus d'espoir ! dans l'air, qui l'épouvante,
 A retenti le canon du départ,
 Cédant enfin à cette voix guerrière,
 La voix du cœur n'enchaîne plus ses pas.
 Adieu, je pars ! adieu, ma bonne mère } *bis.*
 Je reviendrai, crois-moi, ne pleure pas }

LES TROIS TEMPS DU VERBE AIMER

Si rêveur, sortant du village,
 Vous rencontrez dès le matin
 De blondes enfants sous l'ombrage,
 Courant et se donnant la main ;
 Vous irez vers la plus gentille,
 Et lui direz : " Un jour viendra
 Où vous aimerez. jeune fille, " } *bis.*
 Alors l'enfant vous sourira. }

Sur quelque solitaire rive,
 Si, par un beau soir de printemps,
 Vous rencontrez, seule et pensive,
 Brune fillette de seize ans,
 Dites-lui bas, passant près d'elle :
 " Votre amant vous épousera,
 Car vous l' *aimez*, mademoiselle !" } *bis.*
 Et la fillette rêvera.

A la vieille qui va tremblante,
 Et dont les attraits sont flétris,
 Dites-lui : " Vous fûtes charmante
 Bien doux était votre souris,
 Quand vous étiez fraîche et vermeille,
 Ce temps jamais ne reviendra,
 Vous *avez aimé*, bonne vieille !" } *bis.*
 Alors la vieille pleurera !

V. BARON.

ADIEUX DE MARIE STUART.

MUSIQUE DE B. WILHEM.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
 Et d'où je crois me voir bannir
 Entends les adieux de Marie,
 France, et garde son souvenir :
 Le vent souffle, on quitte la plage ;
 Et peu touché de mes sanglots
 Dieu, pour me rendre à ton rivage,
 Dieu n'a point soulevé les flots !
 Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
 Je ceignis les lys éclatants,
 Il applaudit au rang suprême
 Moins qu'aux charmes de mon printemps.
 En vain la grandeur souveraine
 M'attend chez le sombre Ecossais ;
 Je n'ai désiré d'être reine
 Que pour régner sur des Français.
 Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
 Ont trop enivré mes beaux jours.
 Dans l'inculte Calédonie
 De mon sort va changer le cours.
 Hélas ! un présage terrible
 Doit livrer mon cœur à l'effroi !
 J'ai cru voir, dans un songe horrible,
 Un échafaud dressé pour moi.
 Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,
 La noble fille des Stuarts,
 Comme en ce jour qui voit ses larmes,
 Vers toi tournera ses regards.
 Mais Dieu ! le vaisseau trop rapide
 Déjà vogué sous d'autres cieus :
 Et la nuit, de son voile humide,
 Dérobe tes bords à mes yeux !
 Adieu, etc.

BERANGER.

BRISE DU SOIR.

Brise du soir, qui vient sur ma fenêtre
 Bercer mes résédas et mes rosiers en fleurs,
 Brise errante du soir, tu passeras peut-être
 Où vont tous mes soupirs, les rêves de mon cœur.

Brise du soir, que ta plus douce haleine,
 Ton souffle le plus doux et le plus amoureux,
 S'épuise à soulever et déroule avec peine,
 Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds cheveux.

Brise du soir, murmure à son oreille, [doux
 Pour l'endormir tes bruits, tes concerts les plus
 Tandis que dans les pleurs, en priant, moi, je veille,
 Et chante dans la nuit, seul, loin d'elle, à genoux.

N. ROBERT.

LES LOUIS D'OR.

Un soir, le long de la rivière,
 Sous l'ombre des noirs peupliers,
 Près du moulin de la meunière,
 Passait un homme de six pieds.
 Il avait la moustache grise,
 Le chapeau rond, le manteau bleu ;
 Dans ses cheveux soufflait la bise :
 C'était le diable ou le bon Dieu.
 Sa voix, qui sonnait comme un cuivre
 Et qui rendait le son du cor,
 Me dit : " Au bois il faut me suivre,
 " Je te promets cent louis d'or ! "

Je le suivis sans résistance,
 Par son œil rouge ensorcelé ;
 Il m'aurait montré la potence,
 Que je n'aurais pas reculé.
 Il marchait plus vite qu'un lièvre
 Et n'avait pas l'air de courir ;
 La frayeur me donnait la fièvre,
 Je croyais que j'allais mourir.
 Mais lui, pour me faire revivre,
 Disait, rendant le son du cor :
 " Au fond du bois il faut me suivre
 " Je te promets cent louis d'or ! "

Au fond du bois nous arrivâmes ;
 Il faisait nuit, les arbres verts
 Jetaient dans l'air de vertes flammes
 Je crus entrer dans les enfers.
 J'entends un bruit épouvantable
 Et je vois mon homme tout nu :
 Holà ! je reconnais le diable
 A sa queue, à son front cornu.
 Il me fait voir ouvert un livre
 Où rien n'était écrit encor,
 Et me dit de sa voix de cuivre :
 Veux-tu gagner cent louis d'or ?

“ Jure ton sang, jure ton âme,
 “ Jure le diable et jure Dieu,
 “ Que tu n'épouseras pas femme
 “ Ni du hameau, ni d'autre lieu,
 “ Au moins avant ta quarantaine
 “ Et qu'on te verra tous les jours
 “ Courir de fredaine en fredaine,
 “ Sans te fixer dans tes amours !”
 Quand sa griffe eût rougi le livre,
 Sa voix résonna comme un cor ;
 Il me dit : “ Signe et je te livre,
 “ En or sonnante, cent louis d'or !”

Au lieu de signer sur la page
 Où le diable avait mis ses doigts,
 Je songeai qu'il était plus sage
 De faire un grand signe de croix.
 Le diable partit en fumée,
 Et je fus transporté soudain
 Chez ma meunière bien aimée,
 Dans une chambre du moulin.
 Elle disait : “ Tiens, je te livre
 “ Mon cœur, mon moulin, mon trésor.”
 Elle avait en gros sous de cuivre,
 La belle avait cent louis d'or.

PIERRE DUPONT.

AMERTUME.

Si vous l'aviez voulu, Marie,
 Je n'aurais point par les douleurs,
 Senti ma jeunesse flétrie,
 Je n'aurais pas versé de pleurs ; (*bis*)
 Mon pâle front serait vierge de ride,
 Et mon printemps follement dépensé,
 Même en vertu ne serait point aride ; } *bis.*
 Hélas ! pourquoi m'avez-vous délaissé ?

Vous étiez ma seule richesse,
 Mon seul espoir, mon seul bonheur,
 La croyance de ma jeunesse,
 La douce idole de mon cœur ; (*bis*)
 Et maintenant je pleure solitaire
 Les rêves d'or dont l'amour m'a bercé ;
 Je n'attends plus de bonheur sur la terre ; } *bis.*
 Hélas ! pourquoi m'avez-vous délaissé ?

Je marche avec indifférence
 En ce monde triste et désert,
 Sans regrets et sans espérance ;
 Pour espérer, j'ai trop souffert : (*bis*)
 Et nos regrets ne font jamais renaître
 Notre bonheur une fois éclipé ;
 Mais vous, Marie, un jour direz peut-être : } *bis.*
 Hélas ! pourquoi l'ai-je ainsi délaissé ?

V. BARON.

LA VENGEANCE CORSE.

Guidé, la nuit par ma pâle lumière,
 Un étranger à ma porte frappa ;
 Je l'accueillis dans ma pauvre chaumière.
 Le croirais-tu, mon fils, il me trompa !
 Tu sais combien j'aimais ta sœur, Marie ?
 Pour elle, hélas ! je ne puis que pleurer :
 De la ravir, le lâche eut l'infamie.
 Mais tu reviens, enfant, pour la venger :

Va droit à lui,
 Courage, audace,
 Point de merci ;
 Attaque en face.
 Va, ne crains rien ;
 Songe à ta sœur,
 Ajuste bien
 Et frappe au cœur.

Toi, qui servis pendant longtemps la France,
 Tu sais, mon fils, tout le prix de l'honneur,
 Oui, j'en suis sûr, de venger cette offense ;
 Impatient, tu sens battre ton cœur.
 Sur le terrain, où la mort vous rassemble,
 Va, mon enfant, sois ferme et courageux,
 Par la pensée, ô fils, soyons ensemble :
 Car pour combattre, hélas ! je suis trop vieux.
 Va droit à lui, etc.

Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure ;
 La nuit, de l'aigle il partage le sort.
 C'est là que doit sonner sa dernière heure ;
 C'est là, mon fils, qu'il doit trouver la mort.
 Oh ! le beau jour, que celui qui se lève !
 Jour de vengeance ! enfin je suis heureux.
 Que ce combat soit sans merci, ni trêve ;
 Pars, mon enfant, pour toi je fais des vœux.
 Va droit à lui, etc.

LE PETIT AVEUGLE.

J'étais un p'tit aveugle, et n'avais pas quinze ans.
 Mon vieux père était mort, ô trop tristes moments !
 Ma mère aussi bientôt me quitta sur la terre.
 Pour aller, me dit-on, dormir au cimetière.

Un sac, un bâton,
 Un chien nourrisson.
 C'était là tout mon bien.

Le sac sur le bras,
 Je pars au p'tit pas
 Sur le bord du chemin.

Adieu, la chaumière,
 Ah ! ah ! ah !
 Tombeau de ma mère,
 Ah ! ah ! ah !

Conduis mes pas, mon petit chien,
 Mon seul ami, quand tout me quitte.
 Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
 Petit, regarde et va moins vite.

J'allais tout chancelant, suivant mon p'tit ami,
 Et tenant à la main le cordon si chéri :
 J'allais clopin-clopant sur la route trop dure ;
 Mes deux pieds étaient nus, mon front sans cou-

Je tendais tremblant [verture.
 Mes mains au passant,
 Pour mendier mon pain.

“ Donnez-moi, messieurs :

“ Je suis malheureux ;

“ Je vais mourir de faim.”

Loin de ma chaumière,

Ah ! ah ! ah !

Toi, dans ma misère,

Ah ! ah ! ah !

Conduis mes pas, mon petit chien,
 Mon seul ami, quand tout me quitte.
 Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
 Petit, regarde et va moins vite.

Je frappai très-souvent le seuil des grands seigneurs;
 Mais, en voyant mes maux, ils ont ri de mes pleurs.
 Que leurs cœurs étaient durs ! Ils n'ont pas eu de

[mère

Ceux qui du p'tit aveugl' méprisent la misère.

Ils disaient furieux :

“ Va-t'en, petit gueux :

“ Nous n'avons rien pour toi.”

Puis prenant mon bras,

Me m'naient à grands pas

Sur le chemin du roi.

Loin de ma chaumière,

Ah ! ah ! ah !

Toi dans ma misère,

Ah ! ah ! ah !

Conduis mes pas, mon petit chien.

Mon seul ami, quand tout me quitte.

Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :

Petit, regarde et va moins vite.

Quand la pauvre bergère, épanchant dans mon cœur
 Des paroles d'esprit, des mots pleins de douceur,
 Et que sa douce main me donnait en silence
 Ce qu'un chrétien réserve à la pauvre indigence ;

J'offrais à mon chien

Moitié de mon bien ;

Le reste était pour moi.

Pendant le repas,

Je m'disais tout bas,

Non sans un grand émoi :

“ Vive la chaumière,

Ah ! ah ! ah !

“ Où vécut ma mère !

Ah ! ah ! ah !

Conduis mes pas, mon petit chien,

Mon seul ami, quand tout me quitte.

Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :

Petit, regarde et va moins vite :

Je trottai bien longtemps, toujours versant des
 Sur la route inconnue, où tous cueillaient des fleurs,
 Et voilà que soudain la triste maladie
 Enlève à mon p'tit chien le reste de sa vie.

Viens à mon secours,
 Maître de mes jours !
 Je suis seul en ce lieu ;
 En perdant mon chien,
 Je perds tout mon bien.
 A la grâce de Dieu !
 Loin de ma chaumière !...
 Ah ! ah ! ah !
 Et mourir sans mère !
 Ah ! ah ! ah !

Quoi ! tu me laisses, mon petit chien !
 Ah ! quel malheur ! ah ! tout me quitte.
 Seul ici bas tu m'aimais bien :
 Que ne suis-je encore à ta suite !

LA CROIX DE MA MÈRE.

AIR : — *Un jour pur, etc.*

Celle qui m'a donné la vie
 Est dans les champs des noirs cyprès,
 Sous la froide pierre endormie,
 Pour ne se réveiller jamais.
 Dans ce lieu sombre et solitaire,
 Tous les jours je verse des pleurs ;
 Au pied de la croix de ma mère
 Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pèlerinage,
 Je crois entendre autour de moi
 Sa voix, à travers un nuage,
 Qui me dit : " Je veille sur toi !"
 Et comme un baume salutaire,
 Ces mots apaisant mes douleurs,
 Au pied de la croix de ma mère
 Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre, pauvre orpheline,
 Je ne savais plus que pleurer ;
 Mais vers la croix je m'achemine,
 Et sa voix me dit d'espérer.
 Je m'agenouille, et sur la pierre
 Où seront un jour nos deux cœurs !
 Au pied de la croix de ma mère,
 Je prie et je sème des fleurs.

LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

AIR :—*De la pauvre Isabelle.*

J'entends dans nos montagnes
 Le son du chalumeau,
 Et déjà mes compagnes
 S'assemblent sous l'ormeau.
 Auprès de ma chaumière,
 Seule je vais errer :
 Las ! qui n'a plus de mère,
 Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,
 M'environne toujours ;
 Mon père, loin de France
 Vit terminer ses jours.
 Auprès de ma chaumière,
 Seule je vais errer :
 Car sans lui, sans ma mère
 Je n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guides
 Que dans mon souvenir.
 Des cieux où tu résides,
 Daigne encor me bénir !
 Auprès de ma chaumière
 Où tu me vois errer,
 Veille sur moi, ma mère,
 Toi que j'aime à pleurer.

LA BRIGANTINE.

AIR :—*O ma Georgette, etc.*

La brigantine,
 Qui va tourner,
 Roule et s'incline
 Pour m'entraîner.

O Vierge Marie,
 Pour moi priez Dieu !

Adieu, patrie,
 Provence, adieu ! } *bis.*

Mon pauvre père
 Verra souvent
 Pâlir ma mère
 Au bruit du vent.

O Vierge Marie,
 Pour moi priez Dieu !

Adieu, patrie,
 Ma mère, adieu !

Ma sœur se lève,
 Et dit : déjà,
 J'ai fait un rêve,
 Il reviendra.

O Vierge Marie,
 Pour moi priez Dieu !

Adieu, patrie,
 Ma sœur, adieu !

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore,
En m'appelant.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Isaure, adieu !

Brise ennemie
Pourquoi souffler,
Quand mon amie
Veut me parler ?

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Bonheur, adieu !

CASIMIR DELAVIGNE.

BARCAROLLE DE LA MUETTE.

AIR :—*Connu.*

Amis ! la matinée est belle ;
Sur le rivage assemblez-vous,
Montez gaiement votre nacelle,
Et des vents, bravez le courroux.
Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas,
Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas ;
Le roi des mers ne t'échappera pas. (*bis.*)

L'heure viendra : sachons l'attendre,
Plus tard, nous saurons la saisir,
Le courage fait entreprendre,
Mais l'adresse fait réussir....
Conduis, etc.

Pêcheur ! sur la mer orageuse,
 Brave la mort, va, ne crains rien ;
 Pour une action périlleuse,
 Vogue sans peur, en vrai marin.
 Conduis, etc.

Ne redoute pas la baleine,
 Le temps est calme, il faut partir,
 Tente une conquête incertaine,
 Le brave craint-il de mourir ;
 Conduis, etc.

AU NOM DU PÈRE.

ROMANCE.

Déjà le jour ! l'aube à la nuit se mêle !
 Encor un bal ! je vais donc sommeiller...
 Et lui, dort-il ? je devais être belle ;
 N'y pensons plus...allons...il faut prier :
 Au nom du Père...il avait l'air si tendre !
 Dieu ! de mes mains glisse mon chapelet !
 Au nom du père ! il me semble l'entendre ;
 Comme en parlant sa pauvre voix tremblait ! (bis.)
 Quand il disait : " Pardonnez ! je vous aime !
 Je voudrais le dire à genoux !
 Mais je ne puis, ange suprême !
 Tant de regards sont là...sur nous ! " (bis.)

Mon Dieu ! pardon pour une faible femme !
 Il me poursuit ; je voudrais bien prier.
 Mais je n'ai rien que sa voix dans mon âme,
 Et cette voix je ne puis l'oublier.
 Au nom du Père ! il souffrait ! impossible !
 Et sans pitié j'ai détourné les yeux.
 Au nom du Père ! il m'a crue insensible,
 Quand tout mon cœur souriait dans les cieux. (bis.)

Oh ! pardonnez, mon Dieu, je l'aime !
 Je voudrais prier à genoux ;
 Mais je ne puis, bonté suprême !
 Je tremble, hélas ! pitié pour nous ! (*bis.*)

Non, c'est bien mal, toujours cette pensée :
 Prends moi mon âme, ô mon ange gardien !
 Rappelle-lui sa prière effacée,
 Pour qu'elle suive et la redise bien !
 Au nom du Père ! Oh ! la valse qui passe !
 Passez, passez ! nous seuls ne dansons pas !
 Au nom du Père ! adieu, ma tête est lasse !
 Adieu ! je dors, et je l'entends tout bas ! (*bis.*)
 Oh ! pardonnez, si je vous aime,
 Je voudrais le dire à genoux,
 Mais je ne puis, ange suprême !
 Tant de regards sont là sur nous ! (*bis.*)
 E. THIERRY.

LUCY.

C'était l'époque où les fleurs vont finir,
 Où la feuille tombe agitée.
 Un soir, à sa mère attristée,
 Lucy parlait de joie et d'avenir ;
 Elle disait : " Je serai son épouse.
 " Il est si beau que j'en serais jalouse !...
 " Jeune, longtemps j'embellirai ses jours."
 Et les feuilles tombaient toujours.
 " Oh ! qu'il me tarde, au jour de notre hymen
 " De voir dans mes cheveux posée
 " La blanche fleur de l'épousée,
 " Et l'anneau d'or s'attacher à ma main.
 " Auprès de toi, lui, ton fils, moi, ta fille,
 " Formant alors une seule famille,
 " Nous serons deux à veiller sur tes jours."
 Et les feuilles tombaient toujours.

" Et cet hiver, me désignant au bal,
 " On te dira, qu'elle est jolie !
 " Mais tu pleures ; je t'en supplie,
 " Ne pleure pas, je ne sens aucun mal.
 " Vois, je suis mieux... plus de sujets d'alarmes !
 " Oh ! pourquoi donc verserais-tu des larmes,
 " Quand l'avenir me promet de longs jours ?"
 Et les feuilles tombaient toujours.

Un mois plus tard, j'aperçus un cercueil
 Qui se dirigeait vers l'église ;
 Plus froide alors soufflait la bise,
 Et la nature, hélas ! semblait en deuil.
 C'était Lucy... plaignez sa pauvre mère !
 Lui, qui suivait, dans sa douleur amère,
 Levait au ciel des regards éperdus....
 Et les feuilles ne tombaient plus.

EMILE BARATEAU.

LES CLOCHES DU SOIR.

Mélodie.

Quand les cloches du soir dans leur lente volée
 Feront descendre l'heure au fond de la vallée,
 Quand tu n'auras d'amis ni d'amour près de toi
 Pense à moi.

Car les cloches du soir avec leur voix sonore,
 A ton cœur solitaire iront parler encore
 Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi
 Aime-moi.

Si les cloches du soir réveillent tes alarmes
 Demande au temps ému qui passe entre vos larmes
 Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi
 Près de moi.

Quand les cloches du soir si tristes dans l'absence
 Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence
 Ah ! c'est le chant du soir qui sonnera pour toi,
 Et pour moi.

LES SAPINS.

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,
 Insouciant comme un papillon bleu,
 A l'âge où l'âme à peine révélée
 Le cherche encore et ne sait rien de Dieu.
 Je composais avec amour ma gerbe,
 Quand, au détour du côteau, l'aspect noir
 Des sapins verts couvrant un sol sans herbe
 Me fit prier ainsi sans le savoir :
 Dieu d'harmonie et de beauté,
 Par qui le sapin fut planté,
 Par qui la bruyère est bénie,
 J'adore ton génie
 Dans sa simplicité.

Le sapin brave et l'hiver et l'orage ;
 Chaque printemps lui fait un évantail ;
 Droite est sa flèche et vibrant son feuillage ;
 L'art grec s'y mêle au gothique travail ;
 Les blancs piliers, un souffle les balance
 Sans plus d'effort que les simples roseaux :
 Chœur végétal, symphonie, orgue immense
 Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.
 Dieu d'harmonie, etc.

Les bûcherons dont la hache est sonore,
 Sapin géant, coupent tes bois légers
 Qui porteront du couchant à l'aurore
 Hommes, bestiaux et produits échangés.
 De ta résine on enduira tes planches ;
 Tu doubleras les caps sombres sans peur,
 Tantôt voguant au gré des voiles blanches,
 Tantôt poussé par l'ardente vapeur.

Dieu d'harmonie, etc.

L'archet de Dieu règle votre cadence,
 Musiciens rythmés par l'aquilon ;
 Un jour, des bals vous mènerez la danse
 De l'orme agreste au splendide salon.
 Vous traduirez des accents dont la flamme
 Cherche des cœurs l'invisible chemin ;
 Aux violons vous donnerez une âme
 Et vibrerez sous un archet humain.

Dieu d'harmonie, etc.

Heureux sapins ! vos solives légères
 Font les châlets, construisent les hameaux ;
 Dans vos taillis se couchent les bergères,
 Et les buveurs dorment sous vos rameaux.
 L'humanité par vos soins est servie,
 Bois familiers, dans sa joie et son deuil ;
 Dans un berceau vous accueillez sa vie,
 Et vous clouez ses morts dans le cercueil.

Dieu d'harmonie, etc.

Arbres divins, respectés des tempêtes,
 Vous inspirez le calme et ses douceurs
 Qu'aime la foule aux vers de ses poètes,
 Et qu'Apollon enseignait aux neuf sœurs.
 Quand, au hasard, la sagesse infinie
 Eclaire un front, c'est à l'ombre des bois ;
 Reviens, Orphée, y rêver l'harmonie !
 Viens, ô Lycurgue, y méditer des lois !

Dieu d'harmonie, etc.

PIERRE DUPONT.

LE RETOUR.

AIR: *Après trente ans.*

Je te revois, mais tu n'es plus la même !
 Entre nous deux que s'est-il donc passé ?
 Auprès de moi, ta froideur est extrême,
 Tes yeux distraits, ton air embarrassé.
 Pour oublier les ennuis de l'absence,
 A te revoir quand j'ai su parvenir,
 Si tu n'as plus que de l'indifférence....
 Devais-tu donc me laisser revenir !

Quoique éloigné, je te voyais sans cesse ;
 Ton souvenir me suivait en tous lieux ;
 Je te rêvais me prouvant ta tendresse,
 Me répétant le plus doux des aveux ;
 Je te voyais encor versant des larmes
 Quand il fallut loin de toi me bannir ! :
 L'illusion du moins avait des charmes..
 Devais-tu donc me laisser revenir !

Tu n'aimes plus...Mais quel trouble t'agite ?
 Ton front rougit, j'entends trembler ta voix
 Plus oppressé déjà ton sein palpite,
 Et ton regard devient comme autrefois.
 Mais, ô douleur!...un autre amour t'enchaîne
 Ce doux regard, je n'ai pu l'obtenir !
 Ah ! pour me faire éprouver tant de peine
 Devais-tu donc me laisser revenir !

L'ANGE DE LA PITIÉ.

Sur la cité brille un soleil de fête ;
 C'est un beau jour que chacun veut saisir.
 De toutes parts la foule satisfaite
 Court empressée où l'attend le plaisir.
 Seule une femme, à la fois veuve et mère,
 Les yeux en pleurs, le front humilié,
 Demande à tous pitié pour sa misère ;
 N'est-il, hélas ! n'est-il plus de pitié ?

Sa force enfin s'épuise et l'abandonne ;
 Elle chancelle, et se traîne au saint lieu ;
 Puis, à genoux devant une madone,
 Offrant son fils à la mère de Dieu,
 Elle s'écrie : Oh ! soyez secourable
 A ce roseau par l'orage plié ;
 Vous dont le fils naquit dans une étable,
 De mon enfant prenez, prenez pitié.

Mais, ô prodige ! il semble que la toile
 A palpité, que la Vierge a souri,
 Et que Jésus jouant avec son voile,
 Jette à la veuve un regard attendri.
 Elle se lève, emportant l'espérance :
 De tout bonheur n'est-ce pas la moitié ?
 A sa demeure un ange la devance,
 L'ange qu'au ciel on nomme la Pitié.

AUGUSTE BRESSIER.

UN BAISER DE MON FILS.

AIR: *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Lorsque j'étais au printemps de ma vie,
Et que l'amour remplissait seul mon cœur,
Tendres faveurs d'une femme jolie
Étaient pour moi le suprême bonheur.
Ah! j'ignorais qu'il fût dans la nature
Un sentiment plus parfait, plus exquis;
Mais j'ai connu l'ivresse la plus pure
En recevant un baiser de mon fils.

Encor dans l'âge et d'aimer et de plaire,
Déjà mon fils m'occupe constamment,
Et, je le sens, le bonheur d'être père
Est bien plus doux que celui d'être amant.
On est parfois trompé par ses maîtresses,
Soi même on manque à ce qu'on a promis;
Mais nul soupçon ne se mêle aux caresses
En recevant un baiser de son fils.

Vous que je vois au sein de l'opulence
Pour des grandeurs vous agiter encor,
Malgré votre or, malgré votre puissance,
Je ne saurais envier votre sort.
Vrais courtisans, chaque jour on vous trouve
De vains honneurs, de titres plus épris!
Connaissez-vous le bonheur qu'on éprouve
En recevant un baiser de son fils?

En vieillissant nous ne sentons plus naître
Ce feu brûlant que l'on appelle amour;
Ce feu plus doux, qu'un fils nous fait connaître
Dans notre cœur s'augmente chaque jour;
Les cheveux blancs, s'ils éloignent les belles,
Rendent pour nous nos enfants plus soumis;
Et songe-t-on que le temps a des ailes
En recevant un baiser de son fils?

Jouets du sort, par un revers funeste
 En un instant il détruit nos projets ;
 Qu'il m'ôte tout, mais que mon fils me reste ;
 Sans murmurer j'attendrai ses décrets ;
 Tranquille alors à mon heure dernière ;
 Je me dirai : Près de lui je finis,
 Heureux encor de fermer ma paupière
 En recevant un baiser de mon fils !

TA MAIN.

AIR :—*Connu.*

Partout l'on vante
 Ton œil d'azur,
 Ta voix charmante,
 Ton front si pur !
 Mais, moi j'adore,
 Ange divin,
 Bien plus encore
 Ta blanche main.

Pourquoi cacher tes doigts d'ivoire
 Sous des anneaux, vains ornements !
 Ta main blanche, tu peux m'en croire
 N'a pas besoin de diamants. [*bis*]
 Partout, etc.

On donnerait, dans son ivresse,
 Passé, présent, et lendemain,
 Rêves de gloire et de jeunesse
 Pour un instant, presser ta main. [*bis*]
 Partout, etc.

Heureux celui dont l'âme espère,
 Avec ta main avoir ton cœur !
 Mais c'est un vœu bien téméraire ;
 C'est demander trop de bonheur. [*bis*]
 Partout, etc.

CROIS-MOI.

AIR :—*Connu.*

Ne crois pas, ô mon ange,
 A leurs mots enchanteurs,
 A leur douce louange,
 A leurs propos menteurs.
 Ne crois pas, ô mon ange,
 A leurs propos menteurs.
 Mais quand ma voix fidèle,
 Tout bas te dit que nulle autant que toi n'est belle,
 Crois-moi.

Ils vanteront, Marie,
 Tes yeux, tes blonds cheveux,
 Ta grâce, . . . oh ! je t'en prie
 N'écoute pas leurs vœux ;
 Ne les crois pas, Marie,
 N'écoute pas leurs vœux.
 Mais quand ma voix fidèle,
 Tout bas te dit que nulle autant que toi n'est belle,
 Crois-moi.

Ils te diront sans doute,
 Ils te diront un jour
 Je t'aime . . . eh ! bien, redoute
 Leurs mots trompeurs d'amour :
 Oh ! par pitié redoute
 Leurs mots trompeurs d'amour.
 Mais quand, bonheur suprême,
 Emu, tremblant, je dis auprès de toi, je t'aime,
 Crois-moi.

SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

Te souviens-tu, disait un capitaine
 Au vétéran qui mendiait son pain,
 Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine,
 Tu détournas un sabre de mon sein ?
 Sous les drapeaux d'une mère chérie,
 Tous deux jadis nous avons combattu ;
 Je m'en souviens, car je te dois la vie :
 Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
 Où le Français acquit tant de renom ?
 Te souviens-tu que sur les Pyramides
 Chacun de nous osa graver son nom ?
 Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
 On vit flotter après l'avoir vaincu,
 Notre étendard sur le berceau du monde :
 Dis moi, soldat, dis moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu que les preux d'Italie
 Ont vainement combattu contre nous ?
 Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
 Devant nos chefs ont plié les genoux ?
 Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
 Nos bataillons, arrivant impröptu,
 En quatre jours ont fait une campagne :
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces plaines glacées
 Où le Français abordant en vainqueur,
 Vit sur son front les neiges amassées
 Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
 Souvent alors au milieu des alarmes,
 Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
 Brillait encor lorsqu'on volait aux armes :
 Dis-moi, soldat, dis moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
 Vivante encor descendit au cercueil,
 Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
 Des étrangers marcher avec orgueil ?
 Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
 Et quand Bellone enfin aura paru,
 Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire :
 Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu... Mais ici ma voix tremble,
 Car je n'ai plus de noble souvenir ;
 Viens-t'en, l'ami, nous pleurerons ensemble,
 En attendant un meilleur avenir.
 Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
 Me rappelait au repos qui m'est dû,
 Tu fermeras doucement ma paupière
 En me disant : Soldat, t'en souviens-tu ?

EMILE DEBRAUX.

NAPOLÉON.

Il dort ! ce héros dont la gloire
 Verra la fin de l'avenir !
 Il dort ! on entend la victoire
 Le rappeler par un soupir.
 Tous avec moi versez des larmes,
 Guerriers que respecta la mort ;
 Car vous direz, posant vos armes :
 Il dort ! il dort !

Il dort, hélas ! il faut le dire,
 Pour ne se réveiller jamais !
 Il dort, et Clio va redire
 Quel fut pour lui le nom français.
 Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
 Pourrait être terrible encor...
 Mais le héros que je rappelle,
 Il dort ! il dort !

Il dort et sa tête repose
 Sur des lauriers dus au vainqueur.
 Il dort et son apothéose
 Se grave au temple de l'honneur.
 Tous avec moi versez des larmes,
 Guerriers que respecta la mort ;
 Car vous direz, posant vos armes :
 Il dort ! il dort !

N. AUBIN.

LA ROSE ET SON BOUTON.

Vers l'empire de Flore
 Nous dirigions nos pas,
 Au moment où l'aurore
 Arrose ses appas.
 La déesse s'avance,
 Sautant sur le gazon,
 Et portant en cadence
 La rose et son bouton.

Dans mon vaste domaine,
 Me dit-elle en riant,
 Pour la fête prochaine
 Vous cherchez un présent ;
 Secondant votre zèle,
 Ma main vous fait un don ;
 Des fleurs c'est la plus belle :
 La rose et son bouton.

Tendre mère, une rose
 Couronne vos vertus,
 L'autre demi-éclose,
 Vous promet encor plus.
 Qu'une amitié sans tache
 Forme votre union ;
 L'amour toujours attache
 La rose à son bouton.

LE QUATORZE DE JUILLET.

AIR: *Accourez donc, curieux de ville et de campagne.*

Le quatorze de juillet, brisa la monarchie,
Un peuple de son sang vient de sceller ses droits,
Cauchemar effrayant, terrible léthargie,
Oh, Dieu pour nous punir nous envoya des rois.

Aux armes travailleurs,
Classe reconnaissante,
La patrie est mourante,
Mais nous avons des cœurs.
L'hymne de la marseillaise,
Nous prête aussi ses charmes.
Ouvriers à nos armes,
Nous sommes toujours français.

Entendez le canon, orateur populaire,
Avec sa grosse voix, oh ! comme il retentit ;
C'est le seul défenseur du pauvre prolétaire,
Il ne fut jamais roi, il n'a jamais menti.

Aux armes, etc.

La nature n'a fait, ni serviteur ni maître,
Je ne veux, ni donner, ni recevoir de lois,
Et je prendrais plutôt les entrailles des traîtres,
A défaut de cordeau, pour étrangler les rois.

Aux armes, etc.

Sur ces balcons royaux, des suisses sanguinaires,
Assassinaient nos fils, pour l'honneur du palais,
Entendez-vous leurs cris, ils appellent leurs mères,
Si nous ne les sauvons pas, du moins vengeons-les.

Aux armes, etc.

Peut-être nos parents, dans ce jour si funeste,
Leurs corps parmi les morts, seront-ils entassés,
La Bastille n'est plus, mais Saint-Michel nous reste
Pour les joujoux du roi, Saint Michel est assez.

Aux armes, etc.

LES GIRONDINS!

Par la voix du canon d'alarme,
 La France appelle ses enfants !
 Allons, dit le soldat : Aux armes !
 C'est ma mère, je la défends.

Mourir pour la patrie ! [bis.]
 C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.
 (bis.)

Nous, amis, qui, loin des batailles,
 Succombons dans l'obscurité,
 Vouons, du moins, nos funérailles
 A la France ! à la liberté !

Mourir, etc.

Frères, pour une cause sainte,
 Quand chacun de nous est martyr,
 Ne proférons pas une plainte,
 La France un jour doit nous bénir.

Mourir, etc.

Du créateur de la nature,
 Bénissons encor la bonté ;
 Nous plaindre serait une injure :
 Nous mourons pour la liberté.

Mourir, etc.

A. DUMAS et AUG¹ MAQUET.

LA MARSEILLAISE.

Allons, enfants de la patrie,
 Le jour de gloire est arrivé ;
 Contre nous de la tyrannie
 L'étendard sanglant est levé. (*bis.*)
 Entendez-vous dans nos campagnes
 Mugir ces féroces soldats ?
 Ils viennent jusque dans vos bras,
 Egorger vos fils, vos compagnes !

Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
 Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos
 [sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
 De traîtres, de rois conjurés ?
 Pour qui ces ignobles entraves,
 Ces fers dès longtemps préparés ? [*bis.*]
 Français, pour nous, ah ! quel outrage,
 Quels transports il doit exciter ?
 C'est nous qu'on ose méditer
 De rendre à l'antique esclavage !

Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
 Marchons [*bis*], qu'un sang impur abreuve nos
 [sillons.

Quoi ! ces cohortes étrangères
 Feraient la loi dans nos foyers !
 Quoi ! ces phalanges mercenaires
 Terrasseraient nos fiers guerriers ? (*bis.*)
 Grand Dieu ! par des mains enchaînées
 Nos fronts sous le joug se ploieraient !
 De vils despotes deviendraient
 Les maîtres de nos destinés !

Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
 Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos
 [sillons.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
 L'opprobre de tous les partis !
 Tremblez ! vos projets parricides
 Vont enfin recevoir leur prix ! (*bis.*)
 Tout est soldat pour vous combattre.
 S'ils tombent nos jeunes héros,
 La France en produit de nouveaux,
 Contre vous tout prêts à se battre.

Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
 Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos
 [sillons.

Français, en guerriers magnanimes,
 Portez ou retenez vos coups ;
 Epargnez ces tristes victimes
 A regret s'armant contre nous. (*bis.*)
 Mais ces despotes sanguinaires,
 Mais les complices de Bouillé,
 Tous ces tigres qui, sans pitié,
 Déchirèrent le sein de leurs mères !...

Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
 Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos
 [sillons.

Nous entrerons dans la carrière
 Quand nos aînés ne seront plus ;
 Nous y trouverons leur poussière,
 Et la trace de leurs vertus. (*bis.*)
 Bien moins jaloux de leur survivre
 Que de partager leur cercueil,
 Nous aurons le sublime orgueil
 De les venger ou de les suivre.

Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons,
 Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos
 [sillons.

Amour sacré de la patrie,
 Conduis, soutiens nos bras vengeurs ;
 Liberté, liberté chérie,
 Combats avec tes défenseurs ! [bis]
 Sous nos drapeaux que la victoire
 Accoure à tes mâles accens !
 Que tes ennemis expirants
 Voient ton triomphe et notre gloire.

Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
 Marchons (bis.) qu'un sang impur abreuve nos
 [sillons,

ROUGET DE LISLE.

SOUVENIR DE NAPOLEON.

COUPLETS CHANTES AU BANQUET DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE EN CANADA, A MONTREAL.

AIR :—*De la Marseillaise.*

Enfants de la même patrie,
 Pour nous enfin luit un beau jour :
 A cette terre si chérie
 Nous payons un tribut d'amour. [bis]
 Au bord d'une terre étrangère
 Quel spectacle frappe mes yeux !
 L'amitié qui descend des cieus
 Embellit ce jour sur la terre !

Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
 [rons !

O toi dont le vaste génie
 Etonna, vainquit tes rivaux,
 Permets que ton ombre chérie
 Vienne planer sur nos travaux.
 Reconnais, dans cette assemblée,
 Plus d'un fidèle serviteur,
 Dont ton nom fait battre le cœur,
 Fidèle à l'enseigne sacrée.

Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
 [rons !

Douce amitié, fille adorée,
 Viens nous embrâser de tes feux,
 Fais que sous ton aile sacrée
 Ce jour donne des fruits heureux.
 Loin de notre France chérie
 Ne formons qu'un peuple d'amis :
 Lorsque nous sommes réunis
 Nous retrouvons notre patrie.

Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
 [rons !

L'homme, l'honneur de notre race,
 Chef de la grande nation,
 Dans son grand cœur eut une place
 Pour la plus noble passion.
 Montebello, dont la grande âme
 Aima sans craindre le héros,
 Ah ! viens animer nos travaux.
 Disons, pleins d'une douce flamme :

Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;
 Chantons ! sois immortel, héros que nous pleu-
 [rons !

Errants sur un lointain rivage,
 Rallions-nous à ce grand nom.
 Français, prenons pour patronage
 L'égide de Napoléon.

Ne formons qu'un peuple de frères,
 Puisque nous sommes ses enfants ;
 Faisons retentir dans nos chants,
 Amis, sur les deux hémisphères :

Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
 [rons !

Pour flétrir ton grand caractère,
 L'envie excita ses serpents :
 Hatzfeld et le factionnaire
 Te vengeront dans tous les temps.
 Nous sommes loin de ton génie,
 Mais pour imiter tes bienfaits
 Allons au-devant des souhaits
 Des exilés de la patrie.

Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;
 Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
 [rons !

1835.

A L'HON.^r LOUIS JOSEPH PAPINEAU.AIR :—*T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Noble orateur, sans peur et sans reproches,
 Nous célébrons ton retour triomphant.
 Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,
 T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant ;
 Pour rendre hommage à ton puissant génie, ¶
 Tout Canadien vient répéter en chœur :

Vive à jamais l'espoir de la patrie } *bis.*
 Et de nos droits l'illustre défenseur. }

O Papineau ! reçois le pur hommage
 De citoyens que ta voix protégea.
 Le Canada publiera d'âge en âge
 Que des tyrans ton talent les vengea.
 De ton pays entend la voix chérie,
 Dans l'avenir redire en ton honneur :

Vive à jamais l'honneur de la patrie } *bis.*
 Et de nos droits l'illustre défenseur. }

Pour diffamer ton noble caractère,
 En vain la haine exerce sa fureur :
 Comme un serpent qui rampe sur la terre,
 Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.
 En t'écoutant tu sais forcer l'envie
 A répéter ces chants en ton honneur :

Vive à jamais l'espoir de la patrie } *bis.*
 Et de nos droits l'illustre défenseur. }

Le Mirabeau du nord de l'Amérique
 A terrassé les tyrans, leurs amis :
 Il a conquis la couronne civique,
 En terminant les maux de son pays.
 Tu l'entendras cette terre affranchie,
 Te répéter pour prix de son bonheur :

Vive à jamais l'honneur de la patrie } *bis.*
 Et de nos droits l'illustre défenseur. }

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837-38.

O Canada, terre chérie,
 Tu penches ton front soucieux !
 N'es-tu pas toujours la patrie
 Des héros, nos nobles aïeux !
 Peuple intrépide et magnanime,
 Qui sus garder ta liberté,
 Qu'un doux souvenir te ranime,
 Tu fus vaincu, jamais dompté ! [bres,
 Des temps les plus fameux levons les voiles som-
 Vos bourreaux sont flétris d'opprobres éternels !
 Honneur, amour et gloire à vos illustres ombres,
 Fils de la liberté ! vous serez immortels !

Soudain s'élève un cri de guerre,
 Les fils du peuple des trois jours
 Font trembler ceux là qui naguère,
 Nous croyaient déçus pour toujours !
 Vous êtes morts dans le carnage,
 Vaillant Perrault ! brave Chénier !
 Vous étiez dignes d'un autre âge
 O Cardinal ! O Lorimier !
 Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire
 Aux martyrs de la liberté !
 Ils ont conquis dans notre histoire
 L'amour de la postérité !
 De ces héros, dans la détresse,
 Gardons un pieux souvenir !
 Et quand le lion nous caresse,
 Frères, songeons à l'avenir !
 Des temps, etc.

Au Canada, notre patrie,
 Jurons amour, fidélité !
 Que d'une voix, chacun s'écrie :
 " Vive la paix ! la liberté ! "

Mais si quelqu'ennemi vorace.
 Voulaît un jour nous outrager.
 Français, sans crainte de sa race,
 Ne saurions-nous nous protéger?
 Des temps, etc.

De ce despote sanguinaire
 Qu'un jour tu vomis, Albion!
 De Colborne es-tu solidaire?
 A-t-il flétri ta nation?
 L'excès de ses vœux sacrilèges
 Ebranla ton autorité!
 Mais Albion, tu te protèges
 En protégeant la liberté!
 Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage
 Dieu seul est ton maître ici-bas!
 Ta liberté, c'est ton ouvrage!
 Oh, mon pays, ne l'oublie pas!
 Descendants de plus d'une race,
 Puisque Dieu nous a réunis,
 Que la haine entre nous s'efface,
 Efforçons-nous de vivre unis!
 Des temps, etc.

M. FISSIAULT.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore!
 Non plus, hélas! comme en ces jours bénis,
 Où dans tes murs la trompette sonore
 Pour te sauver nous avait réunis.
 Je viens à toi quand mon âme succombe
 Et sent déjà son courage faiblir.
 Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
 Berçant encor leurs cœurs toujours Français,
 Les yeux tournés du côté de la France,
 Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
 O l'illusion consolera leur vie,
 Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
 Et sans attendre une parole amie,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
 Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
 Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
 Naguère, hélas ! je déployais en vain,
 Je le remets aux champs où de ta gloire
 Vivra toujours l'immortel souvenir,
 Et dans ma tombe emportant ta mémoire
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée
 Près de Levis moururent en soldats !
 En expirant leur âme consolée,
 Voyait la gloire adoucir leurs trépas.
 Vous qui dormez dans votre froide bière,
 Vous que j'implore à mon dernier soupir,
 Réveillez vous. Apportant ma bannière,
 Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

OCTAVE CREMAZIE.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

AIR :—*De la pipe de tabac.*

Souvent de la Grande-Bretagne
 On vante et les mœurs et les lois ;
 Par leurs vins, la France et l'Espagne
 A nos éloges ont des droits.
 Admirez le ciel d'Italie,
 Louez l'Europe, c'est fort bien ;
 Moi, je préfère ma patrie :
 Avant tout je suis Canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage
 De ces êtres prédestinés ?
 En sciences, art et langage,
 Je l'avoue, ils sont nos aînés.
 Mais d'égaliser leur industrie
 Nous avons chez nous les moyens ;
 A tous préférons la patrie :
 Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans, les Français de l'histoire
 Ont seuls occupé le crayon ;
 Ils étaient fils de la victoire,
 Sous l'immortel Napoléon.
 Ils ont une armée aguerrie,
 Nous avons des vrais citoyens ;
 A tous préférons la patrie :
 Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours, l'Espagne se vante
 Des chefs-d'œuvre de ses auteurs.
 Comme elle, ce pays enfante
 Journaux, poètes, orateurs.
 En vain le préjugé nous crie :
 Cédez le pas au monde ancien ;
 Moi, je préfère ma patrie :
 Avant tout je suis Canadien.

Originaire de la France,
 Aujourd'hui sujet d'Albion,
 A qui donner la préférence,
 De l'une ou l'autre nation ?
 Mais n'avons nous pas, je vous prie,
 Encor de plus puissants liens ?
 A tous préférons la patrie :
 Avant tout soyons Canadiens.

O CANADA ! MON PAYS ! MES AMOURS !

AIR :--*Je suis Français, mon pays avant tout !*

Comme le dit un vieil adage :
 Rien n'est si beau que son pays ;
 Et de le chanter, c'est l'usage ;
 Le mien je chante à mes amis. [*bis.*]
 L'étranger voit avec un œil d'envie
 Du Saint-Laurent le majestueux cours ;
 A son aspect le Canadien s'écrie :
 O Canada, mon pays, mes amours ! } *bis.*

Maints ruisseaux et maintes rivières
 Arrosent nos fertiles champs ;
 Et de nos montagnes altières,
 De loin on voit les longs penchants.
 Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,
 De tant d'objets est-il plus beau concours ?
 Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
 O Canada ! mon pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année
 Offrent tour-à-tour leurs attraits.
 Le printemps, l'amante enjouée
 Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
 Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
 A recueillir le fruit de ses labours,
 Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.
 O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien ; comme ses pères,
 Aime à chanter, à s'égayer.
 Doux, aisé, vif en ses manières,
 Poli, galant, hospitalier,
 A son pays il ne fut jamais traître,
 A l'esclavage il résista toujours ;
 Et sa maxime est la paix, le bien-être.
 Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles ;
 Je crois bien que l'on ne ment pas ;
 Mais nos Canadiennes comme elles
 Ont des grâces et des appas.
 Chez nous la belle est aimable, sincère ;
 D'une Française elle a tous les atours,
 L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.
 O Canada ! mon pays ! mes amours !

O mon pays ! de la nature
 Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
 Mais l'étranger souvent parjure,
 En ton sein, le trouble a nourri.
 Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
 Et valeureux voler à ton secours !
 Car le beau jour déjà commence à poindre.
 O Canada ! mon pays ! mes amours !

— — G. E. CARTIER.

UN SOUVENIR DE 1837.

AIR : — *Combien j'ai douce souvenance.*

Dans le brillant de la jeunesse
 Où tout n'est qu'espoir, allégresse,
 Je vis captif en proie à la tristesse,
 En tremblant je vois l'avenir
 Venir.

De longtemps ma douce patrie
 Pleurait sous les fers asservie ;
 Et, désireux de la voir affranchie,
 Du combat j'attendais l'instant
 Gaïment.

Mais advint l'heure d'espérance
 Où j'entrevois délivrance ;
 Eh ! mon pays, en surcroît de souffrance,
 Mars contraria tes vaillants
 Enfants.

Et moi, victime infortunée
De cette fatale journée,
Le léopard sous sa griffe irritée
Sans pitié me tient mains et pieds
Liés.

La reverrai-je cette amie
Naguère qui charmait ma vie,
Souvent en moi son image chérie
Fait soupirer dans sa douleur
Mon cœur.

Adieu ! ma natale contrée,
Qu'à jamais je vois enchaînée,
Fasse le ciel qu'une autre destinée
T'accorde un fortuné retour
Un jour !

G. E. CARTIER, (5)

SOL CANADIEN, TERRE CHÉRIE.

AIR :—*Connu.*

Sol canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplée ;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers, [*bis.*]
Et leurs enfants de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers. [*bis.*]

Qu'elles sont belles nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe St. Laurent !
Habitant de cette contrée,
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'enorgueillir.

Respecte la main protectrice
 D'Albion, ton digne soutien ;
 Mais fais échouer la malice
 D'ennemis nourris dans ton sein.
 Ne fléchis jamais dans l'orage,
 Tu n'as pour maîtres que tes lois !
 Tu n'es point fait pour l'esclavage,
 Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
 Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
 Méprise un secours étranger.
 Nos pères, sortis de la France,
 Étaient l'élite des guerriers,
 Et leurs enfants de leur vaillance
 Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BEDARD.

SOUVENIR ET ESPOIR.

AIR :— *Te souvient-il de ce jour où la France.*

Dans ce pays qu'illustra sa vaillance
 Champlain jadis arbora ses drapeaux ;
 Au sein des bois, l'étendard de la France
 Sous son égide ombragea nos berceaux.

O patrie,
 Si chérie !

Les fleurs qu'un matin vit éclore
 Sur ton front
 S'uniront

Aux vertus, à l'honneur !
 Aux doux reflets de ton aurore
 Succéderont, plus beaux encore,
 Des jours
 Toujours
 De gloire et de bonheur.

Tel que l'aiglon, à la cime tremblante,
 Au haut des monts suspend son aire altier;
 Tel Québec vit sa ceinture géante
 Se déployer au sommet d'un rocher.

O patrie, etc.

Longtemps rebelle, enfin l'homme sauvage
 Au joug des lois soumit son front dompté ;
 Tel dans nos bois, sous le vent de l'orage,
 Le noble chêne incline sa fierté.

O patrie, etc.

Peuple soldat, quand le bruit des alarmes
 Le rappelait loin de ses champs heureux,
 Le Canadien mêlait au choc des armes
 Ses chants d'amour et ses refrains joyeux.

O patrie, etc.

Trois fois l'Anglais, dans sa rage impuissante,
 Contre nos rangs arma ses bataillons ;
 L'écho bruyant de leur chute sanglante
 Résonne encore aux champs de Carillon.

O patrie, etc.

Plus tard, hélas ! sur nos destins prospères
 S'apesantit un voile de douleur :
 Mais la fortune en vain trahit nos pères ;
 La gloire encor fut fidèle au malheur.

O patrie, etc.

Mais si du sort la faveur incertaine
 Au léopard soumit le drapeau blanc,
 Sur ses débris il tomba dans la plaine,
 Et sa blessure encor saigne à son flanc.

O patrie, etc.

O mon pays, aux pages de l'histoire,
 Tes fils un jour sur leurs destins heureux
 Verront briller le soleil de la gloire,
 Dont les rayons couvrirent leurs aïeux.

O patrie, etc.

M. A. PLAMONDON.

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
 Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps;
 Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
 Attendre ici vos guerriers triomphants.
 Ah! bien longtemps vous attendrai-je encore
 Sur ces remparts où je porte mes pas? [*bis*]
 De ce grand jour quand verrai-je l'aurore?
 Dis-moi, mon fils, [*bis*] ne paraissent-ils pas?

Qui nous rendra cette époque héroïque
 Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
 Renouvelaient dans la jeune Amérique
 Les vieux exploits chantés par nos aïeux?
 Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
 Venaient combattre et mourir en soldats,
 Qui redira leurs charges meurtrières?
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Napoléon, rassasié de gloire,
 Oublierait-il nos malheurs et nos vœux,
 Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
 Sur l'univers se lève radieux?
 Serions-nous seuls privés de la lumière
 Qu'il verse à flots aux plus lointains climats?
 O ciel, qu'entends je? une salve guerrière!
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Quoi! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre
 Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
 Cet étendard que moi-même, naguère,
 A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
 Que n'ai-je, hélas! au milieu des batailles,
 Trouvé plutôt un glorieux trépas,
 Que de le voir flotter sur nos murailles!
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
 Rougi depuis dans le sang de mon roi,
 Ne porte plus aux rives étrangères
 Du nom français la terreur et la loi.
 Des trois couleurs l'invincible puissance
 T'appellera pour de nouveaux combats ;
 Car c'est toujours l'étendard de la France.
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,
 Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
 J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
 Le saint espoir qui réveille ma voix.
 Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
 Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
 Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
 Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête,
 Sur les remparts on ne le revit plus.
 La mort, hélas ! vint courber cette tête
 Qui tant de fois affronta les obus,
 Mais, en mourant, il redisait encore
 A son enfant qui pleurait dans ses bras :
 De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
 Ils reviendront ! et je n'y serai pas !

————— OCTAVE CREMAZIE.

AUX FEMMES DE MON PAYS.

AIR : — *Batelier, dit Lisette, etc.*

Oui, nous avons des filles,
 Dans notre beau pays,
 Douces, pures, gentilles,
 Blanches comme des lys !
 Toutes restent fidèles,
 Et charmantes toujours !
 Amis ! gloire à nos belles ! [*bis.*]
 Bonheur à nos amours ! [*ter.*]

Jeunes, fraîches amies,
 Epouses, mères, sœurs,
 Elles charment nos vies,
 Elles charment nos cœurs !
 Toutes restent, etc.

Bénéissons la fortune
 Qui fait qu'en ces climats
 Et la blanche et la brune
 Ignorent leurs appas !
 Toutes restent, etc.

Femme de ma patrie,
 Vierge au regard si doux,
 Canadienne chérie,
 Nous te saluons tous !
 Nous te serons fidèles !
 Sois charmante toujours !
 Amis ! gloire à nos belles !
 Bonheur à nos amours !

J. LENOIR.

J'AI BIEN RAISON DE PLEURER.

ROMANCE.

Oh ! non, vous n'êtes plus le même,
 Je le sens trop à mes douleurs,
 Et quand vous me dites : "je t'aime,"
 Je vous souris avec des pleurs !....
 Il n'est plus ce temps d'espérance,
 Ce temps de mes rêves si doux,
 Où j'aimais jusqu'à la souffrance
 Hélas ! qui me venait de vous !
 En vain votre pitié cruelle
 Cherche t-elle à me rassurer.
 En me parlant, vous rêvez d'Elle... } *bis.*
 Ah ! j'ai bien raison de pleurer !

Oh ! non, vous n'êtes plus le même !....
 Je vous attends, et vous tardez...
 Êtes vous là ?.....douleur extrême !
 Au loin, distrait, vous regardez.
 Lentement pour vous s'enfuit l'heure
 Qui s'envolait prompte autrefois :
 Vous ne voyez pas que je pleure,
 Et vous n'entendez pas ma voix !....
 Pourtant, vous sachant infidèle,
 A peine osé-je murmurer ?.....
 Et cependant vous n'aimez qu'Elle ! } *bis.*
 Ah ! j'ai bien raison de pleurer !

Oh ! moi je suis toujours là même !
 Aimer deux fois n'est pas aimer ...
 Moi, c'est vous seul, vous seul que j'aime,
 Et qu'en priant j'aime à nommer !
 L'amour dans le cœur d'une femme,
 C'est un bien, un mal éternel,
 C'est une âme aimant une autre âme,
 Pour n'en former plus qu'une au Ciel.
 Hélas ! je le sais, elle est belle,
 Et je ne dois plus espérer....
 Quand vous m'aimiez, j'étais comme Elle ! } *bis.*
 Ah ! j'ai bien raison de pleurer !

REVIENS, O MON AMIE.

ROMANCE.

Souvent en ton absence
 A toi je méditais,
 Et gardant l'espérance,
 Toujours je répétais : [*bis.*]
 Reviens, ô mon amie,
 Reviens là sur mon cœur } *bis.*
 Retrouver pour la vie
 L'amour et le bonheur.

En vain, tendre compagne,
 Ainsi je t'appelais;
 L'écho de la montagne
 Tout seul me redisait. [*bis.*]
 Reviens, ô mon amie,
 Reviens là sur mon cœur,
 Retrouver pour la vie
 L'amour et le bonheur. } *bis.*

Mais aujourd'hui, ma belle,
 Heureux de ton retour,
 Ma voix toujours fidèle
 Peut redire à son tour: (*bis.*)
 Avec toi, tendre amie,
 Dieu me rend le bonheur;
 Etoile de ma vie,
 Viens régner sur mon cœur. } *bis.*

LE REVE DU BONHEUR.

ROMANCE.

Ils sont passés ces jours de mon délire
 Où près de toi l'espoir berçait mon cœur;
 Ces jours heureux où tu semblais me dire:
 Espère, ami, le moment du bonheur. [*bis.*]
 Te souvient-il, ton air, ton doux sourire
 De ton regard la timide langueur?
 Oui, tout alors en toi semblait me dire:
 Espère, ami, le moment du bonheur. [*bis.*]

Si je chantais, ta voix sensible et tendre
 A mes accents unissait sa douceur:
 Tu soupirais et je croyais entendre:
 Espère, ami, le moment du bonheur. (*bis.*)
 Tout est changé, tu ris de mon délire
 En te jouant tu déchires mon cœur!
 Hélas! pourquoi n'employer ton empire
 Qu'à m'enlever le rêve du bonheur? (*bis.*)

SOYEZ HEUREUX, OUBLIEZ-MOI.

Une autre à votre sort doit s'unir pour la vie,
Elle est noble, elle est riche, et je n'ai que mon
[cœur;

A la fortune, hélas ! le monde vous convie ;
Puisse-t-elle toujours faire votre bonheur !
Adieu donc sans retour, le sort ainsi l'ordonne,
Reprenez vos serments, votre amour, votre foi !
Ce que je vais souffrir, mon cœur vous le pardonne ;
Soyez heureux, (*bis.*) oubliez-moi !

Vous avez du passé perdu la souvenance,
De nos rêves si purs, de nos plus doux projets,
D'un amour si sincère et de tant d'espérance,
Que va-t il me rester ? . . Des larmes, des regrets ! . .
J'implore, mais en vain le ciel qui m'abandonne,
Je dois sans murmurer me soumettre à sa loi
Ce que je vais souffrir, mon cœur vous le pardonne ;
Soyez heureux, (*bis.*) oubliez-moi !

Où notre chaste amour à la joie insensée
Doit rester maintenant dans l'ombre enseveli.
Sur moi n'arrêtez plus jamais votre pensée,
Notre dernier espoir est, hélas ! dans l'oubli.
Du martyr mon front doit ceindre la couronne,
Je ne crois plus à rien, en vous seul j'avais foi.
Ce que je vais souffrir, mon cœur vous le pardonne ;
Soyez heureux, [*bis.*] oubliez-moi !

EUGENE DE LONLAY.

TOUJOURS.

M'aimeras-tu, disais-je à mon amie
 Au temps heureux de nos premiers amours,
 M'aimeras-tu, dis-moi, toute la vie ?
 Elle sourit et répondit : "Toujours !"

Contraint bientôt par un destin sévère
 De fuir l'objet de mes tendres amours ;
 Ma main grava sur l'écorce légère
 Son nom, le mien, et le doux mot : Toujours !

Je fus longtemps séparé de ma belle,
 Elle oublia ses serments, nos amours.
 Mais sont restés sur l'écorce fidèle
 Son nom, le mien et le doux mot : Toujours !

TOUJOURS SEUL.

Sous ce bandeau de fer, hélas ! prison infâme,
 Nul ne peut m'approcher, leur frayeur le défend.
 Que je serais ému des accents d'une femme,
 Que je serais heureux de la voix d'un enfant !
 Mais je suis toujours seule avec ma peine amère,
 Et de pas un ami je n'attends le retour !
 Moi je n'ai pas connu les baisers d'une mère,
 Et pour elle, ô mon Dieu, j'aurais eu tant d'amour.
 [bis.]

Le jour s'enfuit au loin, et l'étoile rayonne,
 Et la cloche là-bas dans l'air vient de gémir.
 De diamants la nuit parseme sa couronne,
 Que je serais heureux si je pouvais dormir !
 Mais je suis toujours, etc.

Plus de sommeil pour moi, tant mon âme est flétrie
 O mon Dieu, par pitié, daigne me secourir.
 Toi seul es grand, rends moi ton ciel, douce patrie.
 Que je serais heureux si je pouvais dormir !
 Mais je suis toujours seul, etc.

LA MER SE PLAINT TOUJOURS.

ROMANCE.

Depuis qu'il est parti, je viens sur ce rivage.
 Vaste abîme où sans fin j'entends pleurer les flots.
 O mer, pourquoi gémir en éternels sanglots ?
 Toi dont tout est la proie et qui fais le naufrage.

Hélas ! nous qui souffrons
 Nons inclinons nos fronts ;
 Et la mer qui dévore
 Tant d'espoir, tant d'amours,
 La mer se plaint encore
 La mer se plaint toujours !

Au retour de Piétro, voici l'heure assignée :
 "Dans trois jours," disait-il, et les trois jours ont lui.
 Cependant je ne vois ni sa barque, ni lui :
 Et, l'œil à l'horizon, j'attends là, résignée.

Où, j'attends en ce lieu
 Sans me plaindre de Dieu.
 Et la mer, etc.

Mais quelle est cette barque arrivant sous la bise,
 Linceul d'un pauvre esquif sans voile et sans agrès ?
 Ah ! Piétro, c'est la tienne ! Ah ! viens, et de plus
 Viens donc, mon tendre ami, c'est moi, c'est ta
 [près,
 [promise.

Quoi ! rien dans ces débris,
 Ne répond à mes cris !
 Et la mer qui dévore
 Mon espoir, mes amours,
 La mer se plaint encore !
 La mer se plaint toujours !

MES VINGT ANS.

ROMANCE.

J'avais vingt ans que les yeux d'une femme,
 Qu'un mot d'amour faisaient battre mon cœur,
 Pour être aimé j'aurais vendu mon âme
 Et de mou sang j'eus payé mon bonheur.
 Je vous trouvais, mes dames, toutes belles,
 Je confondais l'automne et le printemps.
 Je vous croyais aussi toutes fidèles,
 Que je voudrais avoir encor vingt ans ! } *bis.*

Les femmes sont changeantes comme l'onde,
 Quand je l'appris je n'avais plus vingt ans ;
 Je fus trompé par la brune et la blonde,
 Un rien, un souffle emporte leurs serments.
 Pauvre insensé, qui voyais dans mes songes
 Des amours purs, des cœurs toujours contants.
 Serments d'amour, hélas ! sont des mensonges, }
 Que je voudrais avoir encor vingt ans ! } *bis.*

De la beauté je chantais les louanges,
 J'avais vingt ans, je les chante toujours ;
 Mais si je crus n'adorer que des anges,
 Maintenant j'aime et chante les amours.
 Tous comptes faits, oui, vous êtes aimantes,
 Et vos attraits sont toujours séduisants. . . .
 Plus je vieillis, plus je vous vois charmantes, }
 Que je voudrais avoir toujours vingt ans ! } *bis.*

AMOUR ET FANATISME.

ROMANCE.

Chrétienne aux longs yeux bleus, dont mon âme
[est éprise,

Il faut donc te quitter, bientôt je dois partir.
En te disant adieu, mon pauvre cœur se brise,
Dans le premier combat, que je voudrais mourir !
Pourquoi faut-il que la loi me défende
De m'attacher à toi pour qui j'ai tout quitté !
Je dois partir, Allah me le commande,
Pour conquérir et gloire et liberté !

Enfant, j'aurais voulu te consacrer ma vie,
Vivre de ton amour, mourir à tes genoux,
J'aurais quitté pour toi mes frères, ma patrie,
Kohel, mon noir coursier dont l'Emir est jaloux.
Pourquoi faut-il, etc.

Je vois ton doux regard se voiler d'une larme,
Tu souffres comme moi d'un adieu sans espoir ;
Enfant, cache-le moi ; car céder à ce charme
Ce serait parjurer et trahir mon devoir.
Pourquoi faut-il, etc.

IL ME L'AVAIT PROMIS.

ROMANCE.

Vous demandez, ma mère, que j'oublie
Le nom chéri qui me parle d'espoir,
Vous savez bien qu'il est toute ma vie ;
Je le murmure en priant chaque soir.
L'oublier ! ah ! mon front de honte se colore !
Les faux serments par le ciel sont maudits. (bis)
De grâce un jour, oh ! rien qu'un jour encore (bis)
Il reviendra, car il me l'a promis ! (bis)

Oseriez-vous me contraindre an parjure
 En me forçant de choisir un époux ?
 C'est étouffer la voix de la nature ;
 Pitié, pitié, j'embrasse vos genoux !
 Au nom de vos vingt ans, mère, je vous implore ;
 De pleurs amers, voyez mes yeux rougis. (*bis.*)
 De grâce, etc.

Depuis un mois j'interroge la vague
 Car c'est le temps fixé pour son retour ;
 Combien souvent j'ai pris une ombre vague ?
 Pour le vaisseau qu'appelle mon amour !
 Mais n'entendez-vous pas sur la plage sonore ?
 Des matelots, on distingue les cris. [*bis.*]
 Ah ! c'est bien lui, etc.

LA SIRENE DE SORRENTE.

ROMANCE.

Près de Sorrente,
 Nuit et jour chante
 Fille au cœur d'or,
 Un vrai trésor !
 Eva la fière
 A tout pour plaire :
 Noble beauté,
 Folle gaieté. . . .
 Son doux chant si frais, si tendre,
 On voudrait toujours l'entendre !
 Qui l'écoute un seul jour,
 En rêve d'amour !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 C'est la Sirène
 Qui va chantant
 La Cantilène
 Qu'on aime tant.

Comme elle brille,
 La jeune fille,
 Quand son bras rond
 Prend l'aviron !
 Quand de la grève,
 Son chant s'élève,
 Toujours joyeux
 Vers les cieux bleus !
 Au bruit que fait sa gondole
 Sa voix en cadence vole,
 Sur les flots frais et clairs
 Parfumant les airs !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Quand vient l'orage,
 Sur le rivage
 Elle s'enfuit ;
 Durant la nuit,
 Sa voix plaintive
 Guide à la rive,
 Jeunes nochers,
 Loïn des rochers.
 A cette voix qu'on envie,
 Plus d'un marin dût la vie.
 Mais perdit, par malheur,
 La paix de son cœur !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

NE ME FAIS PLUS SOUFFRIR.

ROMANCE.

Lorsque mon cœur, à ton regard de flamme
 Vient s'enivrer et mourir tour à tour,
 J'aime à rêver qu'un rayon de ton âme
 A mon ardeur viendra sourire un jour !
 Mais ce doux rêve, à mon âme abusée
 Répète encore : " Espère en l'avenir."
 Et de chagrins ma vie est abreuvée.
 Oh ! par pitié, ne me fais plus souffrir !

Si j'ai livré mon cœur à l'espérance,
 C'est que j'ai cru tes beaux yeux sans détour,
 Ils me disaient : "Pour toi plus de souffrance,
 Reçois enfin le prix de tant d'amour."
 Mais ce doux rêve, écho de ma pensée,
 Ne viendra plus dorer mon avenir ;
 Et de chagrins ma vie est abreuvée.
 Oh ! par pitié, ne me fais plus souffrir !

Et quelque jour essayant une larme,
 Tu comprendras ce qu'était mon amour.
 Ta douce voix n'aura plus tant de charme,
 Et ta puissance aura fui sans retour.
 Garde mon cœur dans un pli de ton âme :
 Il est à toi, mais il pourrait mourir. . . .
 Ce cœur brûlant sous ton regard de flamme
 Crois, oh ! crois moi, ne le fais plus souffrir !

MON RÊVE A MOI.

ROMANCE.

Mon rêve à moi c'est une maisonnette
 Aux murs blanchis où grimpent dans les creux
 Le lierre aimant et la vigne coquette,
 Parant son sein de ses fruits savoureux :
 C'est un côteau, quelques arbres, de l'ombre,
 C'est un ruisseau, c'est un chien, c'est un nid
 Où les oiseaux jasant, chantent en nombre,
 Un coin de terre où le bon Dieu sourit.

} bis.

Mon rêve à moi c'est une tendre épouse,
 De son amour faisant son horizon,
 De mon bonheur, fière, heureuse et jalouse,
 De ses propos égayant la maison.
 Sachant toujours trouver d'autre caresse,
 Pour écarter les chagrins de mon cœur,
 N'ayant pour moi que baiser, que tendresse,
 Un ange enfin ! oui, du ciel une fleur.

} bis.

Mon rêve à moi c'est le ciel sans nuage ;
 C'est la moisson déployant son drap d'or ;
 C'est le repos quand viendra le vieil âge,
 Et des enfants pour unique trésor ;
 C'est, en un mot, la paix sur cette terre,
 C'est le soleil luisant pour tout mortel,
 C'est un Dieu bon pour tous et pour ma mère,
 Me bénissant quelque jour à l'autel. } *bis.*

SI VOUS N'AVEZ RIEN A ME DIRE.

ROMANCE.

Si vous n'avez rien à me dire,
 Pourquoi venir auprès de moi ?
 Pourquoi me faire ce sourire
 Qui tournerait la tête au roi ?
 Si vous n'avez rien à me dire,
 Pourquoi venir auprès de moi ? } *bis.*

Si vous n'avez rien à m'apprendre,
 Pourquoi me pressez vous la main ?
 Sur le rêve angélique et tendre
 Auquel vous songez en chemin ?
 Si vous n'avez rien à m'apprendre,
 Pourquoi me pressez-vous la main ? } *bis.*

Si vous voulez que je m'en aille
 Pourquoi passez-vous par ici ?
 Lorsque je vous vois, je tressaille :
 C'est ma joie et c'est mon souci.
 Si vous voulez que je m'en aille,
 Pourquoi passez-vous par ici ? } *bis.*

VICTOR HUGO.

IL NE REVIENDRA PAS.

ROMANCE.

Il m'adorait, il m'appelait son ange,
 Et pauvre enfant je ne rêvais qu'à lui.
 O jour d'ivresse, ô bonheur sans mélange.
 Ah ! pour jamais vos doux rêves ont fui.
 Un jour hélas ; l'orgueil, ce roi du monde,
 Troubla mes sens et me parla tout bas,
 Je l'oubliai, l'injure fut profonde.
 Ah ! j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. } *bis.*

Il était noble, et jamais plus belle âme
 N'avait brûlé de cœur plus généreux,
 Que je l'aimais quand son œil plein de flamme,
 En m'enivrant se mirait dans mes yeux.
 Longtemps je fus sa seule idolâtrie,
 Longtemps il fut mon seul bien ici-bas !
 Pour son pardon je donnerais ma vie,
 Mais j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. } *bis.*

Sans son pardon, il faudra que je meure,
 Il m'a maudit en son cœur outragé,
 Ah ! saura-t-il au moins que je le pleure,
 Ah ! saura-t-il au moins qu'il est vengé !
 S'il pouvait voir ma douleur insensée,
 Un jour, peut-être, il me tendrait les bras,
 Il est si bon, mais il m'a repoussée.
 Oui, j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. } *bis.*

L. H. FRECHETTE.

LOIN DE TOI.

ROMANCE.

Le jour bien souvent dans nos bois
 Hélas ! le cœur plein de souffrance,
 Je cherche ta si douce voix
 Mais tout se tait, tout est silence. [ter]
 Oh ! loin de toi, de toi que j'aime,
 Dans les ennuis, ô mes amours,
 Dans les regrets, douleur extrême,
 Loin de toi je passe mes jours. [bis.]

Te souvient-il lorsque le soir,
 L'oiseau chantait dans la ramée
 Notre bonheur, mon doux espoir !
 Je pressais ta main bien aimée. [ter.]
 Oh ! loin de toi, etc.

Puisses-tu bientôt revenir
 Aux lieux chéris de notre enfance,
 Où confiants dans l'avenir
 Nos cœurs s'ouvraient à l'espérance. [ter.]
 Oh ! loin de toi, etc.

CE QUE J'AIME.

J'aime entendre la rame
 Le soir battant les flots :
 L'oiseau de mer qui brame,
 Le chant des matelots :
 J'aime aussi la tempête,
 Et la foudre et l'éclair ;
 J'aime quand sur ma tête
 Le feu sillonne l'air.
 Mais j'aime à la folie
 Une femme, un ange aux doux yeux,
 Quand je la vois, j'oublie (bis)
 Et la terre et les cieux.

De la montagne aride
 J'aime l'étroit sentier,
 Dans sa course rapide
 J'aime à suivre un coursier.
 J'aime aussi la bataille
 Le bruit guerrier d'un camp,
 J'aime quand la mitraille
 Sur moi passe en sifflant.

Mais, etc.

J'aime à travers la plaine
 A poursuivre l'élan
 Haletant sans haleine,
 J'aime à le voir tombant.
 J'aime quand s'en empare
 La meute aux mille voix,
 J'aime quand la fanfare
 Retentit dans les bois.

Mais, etc.

LE CHEF D'OEUVRE DE DIEU.

ROMANCE.

Dans sa bonté, quand Dieu fit la nature,
 Il a donné les parfums à la fleur !
 Au clair ruisseau le timide murmure,
 Au papillon la riante couleur !
 Il a donné les chansons aux fauvettes,
 Au lion la force unie à la fierté,
 Il a donné le génie aux poètes,
 Mais à la femme il donna la beauté ! [*bis.*]

Aux gais oiseaux il a donné des ailes,
 L'écaille d'or aux habitants des mers,
 Des pieds légers aux timides gazelles,
 Aux blancs moutons le velours des prés verts.
 A la vieillesse il donna l'indulgence,
 A la jeunesse il donna la gaité,
 Aux malheureux il donna l'espérance
 Mais à la femme il donna la bonté. [bis.]

Il a donné, ce Dieu que l'on implore,
 L'azur aux cieux, les rayons au soleil,
 Au jour splendide il a donné l'aurore,
 Au vert coteau le pampre au grain vermeil,
 Aux noirs rochers, il a donné le lierre
 L'herbe au grillon et l'espace au vautour,
 A l'ange enfin il donna la prière,
 Mais à la femme il a donné l'amour. (bis.)

IL REVIENDRA.

ROMANCE.

Les jours s'en vont avec les fleurs nouvelles ;
 Le temps cruel ne se repose pas,
 Et d'heure en heure emporte sur ses ailes
 Les songes d'or des sommeils d'ici-bas.
 Il est parti le maître de ma vie :
 Il est bien loin du fortuné séjour,
 Où je devins sa compagne bénie,
 Où tout encor parle de notre amour !
 O douce espérance !
 Il reviendra,
 Dieu m'entendra ;
 Sainte Providence,
 A mon cœur
 Rends le bonheur.

Là, je chantais les doux maîtres qu'il aime,
 Là, j'écoutais ses lectures du soir ;
 Voilà ses traits retracés par moi-même,
 Voici les miens embellis par l'espoir
 Cette humble fleur, c'est lui qui l'a cueillie :
 Elle est brisée, et moi j'aime toujours
 A respirer sa corolle flétrie,
 Qui m'offre encor le parfum des beaux jours.
 O douce espérance, etc.

Comme autrefois encor s'il pouvait lire
 Dans ce cœur pur qui le rappelle en vain,
 Il reviendrait abrèger mon martyre,
 A mes genoux il pleurerait demain ;
 Mais Dieu m'entend, à mon âme ravie
 Il dit tout bas que tu vas revenir
 Reviens, reviens, seul espoir de ma vie !
 Nos cœurs, nos fleurs, tout s'en va reflleurir.
 O douce espérance, etc.

COMME A VINGT ANS.

ROMANCE.

Le soleil se levait
 À l'horizon d'opale ;
 L'alouette achevait
 Sa chanson matinale !
 La joie était partout
 Dans chaque fleur nouvelle,
 Aux bois, aux prés, surtout
 Au nid de l'hirondelle !

Et moi-même joyeux du retour du printemps,
 Je me mis à chanter comme on chante à vingt } (bis.)
 [ans.]

Puis je vis s'avancer
 Une enfant blonde et belle !
 Comment vous retracer
 Ce qui charmait en elle ?
 Ah ! rien qu'en la voyant,
 Au bord de l'onde pure,
 Se pencher souriant,
 On l'aimait, je le jure,
 Et moi qui l'aperçus, hélas ! quelques instants, } (bis)
 Je me mis à rêver comme on rêve à vingt ans. }

Je vis, le lendemain,
 Non plus au bord de l'onde
 Mais assise au chemin
 La jeune fille blonde !
 Je vis qu'ils étaient deux !
 A deux l'âme est joyeuse,
 Comme il était heureux,
 Comme elle était heureuse !
 Et moi, dans mon bonheur de les voir si }
 Je me mis à pleurer comme on pleure à vingt } (bis)
 [contents
] ans. }

J'AIME A TE VOIR.

ROMANCE.

J'aime à te voir, ô ma belle maîtresse,
 Quand le zéphir se joue en tes cheveux,
 J'aime à te voir, divine enchanteresse,
 Quand ton regard interroge les cieux.
 Quand tu souris à l'amant qui t'adore,
 En soupirant, divin signe d'espoir,
 Quand tu réponds à l'amant qui t'implore,
 J'aime à te voir ! (bis.)

J'aime à te voir à genoux sur la pierre
 Dans la chapelle où je suivis tes pas ;
 J'aime à te voir le soir à la prière
 Joignant les mains implorant Dieu tout bas ;
 J'aime à te voir lorsque dans la prairie
 Seule tu vas te promener le soir,
 Et sur le lac ta taille réfléchie,
 J'aime à te voir ! (*bis.*)

J'aime à te voir quand la voute azurée
 Fait ressortir l'émail de ton oeil noir ;
 J'aime à te voir, ma maitresse adorée
 Quand tu souris à ton gentil miroir ;
 J'aime à te voir lorsque dans un doux songe
 Tu m'apparais dans ton joli boudoir,
 Quoique ce soit illusion, mensonge,
 J'aime à te voir ! (*bis.*)

DANS LA SAISON DES FLEURS.

ROMANCE.

Quand la douce verdure,
 Au réveil des beaux jours,
 Vient rendre à la nature
 Ses plus riants atours,
 Quand brille la prairie
 Des plus vives couleurs, } (*bis.*)
 J'entends chanter Marie, } *bis.*
 Dans la saison des fleurs.

Quand je passe en cachette
 Par le sentier fleuri,
 Je l'entends qui répète
 Son refrain favori,
 Et par sa voix chérie
 Elle endort mes douleurs ! (*bis.*)
 J'entends etc.

Mais Marie est absente,
 Les hivers sont venus,
 Et sa voix si touchante,
 Pour moi ne chante plus.
 Et seul mon cœur s'écrie,
 En étouffant ses pleurs : (*bis.*)
 Reviendras-tu, Marie, } *bis.*
 Dans la saison des fleurs ?

SI LES FLEURS PARLAIENT.

ROMANCE.

Sur ce chemin, pauvre belle égarée,
 Qui t'a jetée ou t'oublia, dis-moi ?
 Petite fleur faite pour être aimée,
 Qui t'a cueillie et ne veut plus de toi ?
 De ton destin je cherche en vain les causes
 Rien ne m'éclaire hélas ! rien, et tu meurs !
 En vérité l'on saurait bien des choses } *bis.*
 Si le bon Dieu faisait parler les fleurs.

Vierge des prés j'aime une blonde fille
 Au regard pur comme ton front vermeil,
 C'est elle, oh ! dis pâquerette gentille
 Qui ce matin a troublé ton sommeil ?
 Pour se parer, ses mains blanches et roses
 T'ont, n'est-ce pas, enlevée à tes sœurs ?
 En vérité, etc.

Si c'était elle, o ma chère, petite
 Dans ses cheveux tu brillerais encore,
 Et puis à l'heure où le soir on se quitte
 Tu deviendrais mon bien aimé trésor.
 Mais ce ruban sur lequel tu reposes
 Vient d'éveiller mes jalouses terreurs.
 En vérité, etc.

Mais voici Berthe et son joyeux sourire
 Me rend la foi prête à m'abandonner
 Petite fleur, garde toi de lui dire
 Ce qu'en tremblant j'ai pu te demander.
 Mais qu'ai-je à craindre ? ah ! le ciel eut ses
 [causes
 En vous privant de sons révélateurs.
 En vérité, etc.

CURIEUSE.

ROMANCE.

Un jour, m'en allant au village,
 J'aperçus là (*bis.*) sous un tilleul
 Daniel qui, sans me voir je gage,
 Disait tout en se croyant seul ;
 " Mon Dieu, qu'elle est jolie !
 Avec ses noirs cheveux,
 Son front pur, ses yeux bleus,
 Et sa taille qui plie
 Ainsi que fait souvent
 La fleur bercée au vent."
 Puis soudain, je n'entendis pas,
 Car voyez-vous, Daniel parla plus bas.
 Alors sans être curieuse,
 Moi je voulus me rapprocher :
 Daniel, tant l'herbe était soyeuse,
 Disait sans m'entendre marcher :
 Mon Dieu comme elle est bonne !
 Aux pauvres, tous les jours
 Elle apporte un secours !
 En secret elle donne ;
 Quelqu'un qui la trahit,
 Un pauvre me l'a dit !
 Puis soudain je n'entendis pas,
 Car voyez vous, Daniel, parla plus bas.

Et moi qui voulais tout entendre,
 Je me glissai tout près de lui :
 Sa voix était émue et tendre,
 Ainsi qu'est la mienne aujourd'hui.
 Daniel disait : je l'aime
 Mais le lui dire, hélas ?
 Pourtant, plus que moi-même,
 Je l'aime et mon secret
 Dieu seul le sait :
 Je tremblais, je n'entendis pas
 Mais je crois bien qu'il me nomma tout bas.

L'ETRANGER.

Il a passé comme un nuage,
 Comme un flot rapide en son cours ;
 Mais mon cœur garde son image.

Toujours ! (ter.)

Mais son regard, plein de tendresse
 A rencontré mes yeux ravis,
 Et depuis ce moment d'ivresse,

Je vis ! (ter.)

Quoi cette âme que j'ai rêvée,
 Que longtemps j'ai cherchée en vain,
 Cette âme sœur je l'ai trouvée

Enfin ! (ter.)

Je l'avais trouvée, ô martyre,
 Affreux tourment que j'offre à Dieu
 Je la trouve et c'est pour lui dire

Adieu ! (ter.)

Pourtant si le ciel nous protège
 Il était si pur notre amour !
 Peut-être encor le reverrai-je

Un jour ! (ter.)

Oh ! qu'un moment je le revoie
 Qu'un moment j'ose le chérir
 Oui dussé-je de tant de joie

Mourir ! (ter.)

A M O U R .

ROMANCE.

Comme tu sourirais ravie,
 Ivre d'espoir et de désir,
 Si de chaque heure de ma vie
 Je pouvais te faire un plaisir. } bis.

Quels éclairs lanceraient tes charmes,
 Nageant dans l'éblouissement,
 Si de chacune de mes larmes
 Je pouvais faire un diamant. } bis.

Comme ton front blanc qui repose,
 Aurait un coussin ravissant,
 Si je pouvais faire une rose
 De chaque goutte de mon sang. } bis.

Avec quel suave délire,
 Tu chanterais notre bonheur,
 Si je pouvais faire une lyre
 Avec les fibres de mon cœur. } bis.

LA VALSE DES ADIEUX.

Il est un air à la fois vif et tendre,
 Dont j'ai gardé le touchant souvenir.
 J'aimais jadis, j'aime encore à l'entendre;
 Il m'annonçait qu'elle devait venir.
 C'était l'écho d'une valse entraînante
 Que nous avions entendue un beau soir.
 Nous la chantions, sa voix était charmante;
 Nous l'appelions la Valse du revoir!

Chaque matin, j'entr'ouvrais ma fenêtre
 Pour épier l'harmonieux signal :
 Et du moment qu'on me voyait paraître
 On entonnait le refrain matinal.
 Et tout le jour, notre valse sonore
 Frappait le ciel blanc ou bleu, gris ou noir,
 La nuit venait, nous la chantions encore
 Nous l'appelions la Valse du revoir !

Or, qu'advint-il ? je le dirai sans rire :
 Un air nouveau remplace un air ancien
 Sans le savoir et surtout sans le dire,
 Chacun de nous avait changé le sien.
 Le souvenir même d'une folie,
 Met quelquefois des larmes dans les yeux
 J'ai retenu la valse qu'elle oublie,
 Pour l'appeler la Valse des Adieux !

ROSÉE AMÈRE.

Quand la triste rêverie
 Seul m'entraîne au fond des bois
 Je pense aux jours d'autrefois
 En foulant l'herbe flétrie,
 Et mon cœur, mon cœur trop plein
 Se répand en pleurs soudain.

Coulez de ma paupière
 Coulez, larmes du cœur

Rosée amère } *bis.*
 De la douleur }

Une vierge à son aurore
 Souriait à mes vingt ans :
 Aux rayons d'un doux printemps
 Mon bonheur allait éclore.
 Mais, hélas ! adieu bonheur !
 Elle est morte dans sa fleur.
 Coulez, etc.

Les chimères de la gloire,
 Sans consoler mon amour,
 M'ont bercé, rêve d'un jour,
 De leur splendeur illusoire ;
 Et mon cœur pleure à jamais
 Le doux ange que j'aimais.
 Coulez, etc.

MARGUERITE.

MUSIQUE DE C. GOUNOD.

Si le bonheur à sourire t'invite
 Joyeux alors je sens un doux émoi,
 Si la douleur t'accable, Marguerite,
 O Marguerite [*bis.*]
 Je pleure alors, je pleure comme toi.
 Comme deux fleurs sur une même tige
 Notre destin suivait le même cours ;
 De tes chagrins en frère je m'afflige.
 O Marguerite [*bis.*]
 Comme une sœur je t'aimerai toujours.

L'OBJET AIMÉ.

ROMANCE.

Il est un ange sur la terre,
 Qui me sourit dans mon sommeil,
 Son nom revient dans ma prière,
 Et je l'appelle à mon réveil.
 Cet ange a les traits d'une femme,
 Sa voix fait palpiter mon cœur ;
 Son âme est la sœur de mon âme,
 Et près d'elle est le vrai bonheur !

J'aime à la voir quand le zéphire
 Fait onduler ses longs cheveux ;
 J'aime à la voir quand son sourire
 M'enivre du bonheur des cieus.

Joyeux je donnerais ma vie,
 Pour l'assurer de mon amour.
 Alors mon âme irait ravie
 L'attendre au céleste séjour !

LE CHEF-D'ŒUVRE DU DIABLE.

BALLADE.

Un jour le diable, au teint jauni,
 Se dit : comment pourrais je faire,
 Afin que l'homme soit banni
 Du paradis qu'il a sur terre ?
 Sous la forme d'un ange alors,
 Il pétrit tout d'abord un corps ;
 Puis après il forma son âme,
 Et dit quand il eut fait la femme :
 Maintenant, croisons-nous les bras,
 Après ce travail admirable,
 Je pourrai peupler mes états
 Avec ce chef-d'œuvre du diable.

Il fit d'abord des yeux d'azur
 Cou gracieux, lèvres mutine,
 Des cheveux d'or sur un front pur,
 Une voix douce et la peau fine.
 Il lui fit un souris malin,
 Pied fantastique et blanche main,
 Dents de perles, bouche mignonne,
 Fine taille et mine friponne :
 Maintenant croisons-nous les bras
 Après ce travail admirable,
 Je pourrai peupler mes états
 Avec ce chef-d'œuvre du diable.

Tout allait par trop comme il faut !
 Satan dit : avec l'art de plaire
 Donnons-lui maint petit défaut,
 Ça fera bien mieux mon affaire.
 Il lui donna la vanité,
 Inconstance et frivolité,
 Un peu de ruse et de malice
 De coquetterie et caprice.
 Maintenant se croisant les bras
 Après ce travail admirable,
 Pour peupler, dit-il, mes états,
 Voilà le chef-d'œuvre du diable.

Depuis lors messire Satan
 Méchamment se prend à sourire,
 Et voit descendre à chaque instant
 Un malheureux dans son empire !
 C'est que la femme qu'il créa
 Avec ces jolis défauts-là,
 Malgré tout nous parait si belle
 Qu'on aime à se damner pour elle.
 Maintenant, il nous faut, hélas !
 Chérir cette idole admirable,
 Car les fleurs naissent sous les pas
 Du plus beau chef-d'œuvre du diable.

TA RÉSILLE.

CHANSONNETTE ESPAGNOLE.

Ta résille, jeune fille,
 Te fait plus belle et gentille
 Que la Reine de Castille
 Souriant à son miroir :
 Toi blondette, joliette,
 Et de taille si parfaite,
 Dans la fête, si coquette,
 Que j'ai plaisir à te voir !

Oui de Tolède à Gironne,
De Séville à Barcelonne,
De Burgos à Pénafior,
Je n'ai vu pareil trésor !
Ta résille, etc.

Je ne suis qu'un gentilhomme ;
Mais si du plus beau royaume
Demain je devenais roi,
Eh bien il serait pour toi ;
Ta résille, etc.

J'ai trois castels dans la plaine ;
Deviens en la chatelaine ;
Je suis plus riche qu'un roi,
Si ta résille est à moi !....
Ta résille, etc.

ROSE DU PARADIS.

ROMANCE.

Je donnerais pour toi mes trésors les plus chers,
Et mon fusil bronzé ; l'effroi des infidèles,
Et ma cavale noire aux yeux remplis d'éclairs,
Aux pieds légers, légers comme des ailes.
Rose du Paradis, douce fleur des amours,
Falkma, mon seul espoir et mon bonheur suprême
J'ai tout quitté l'émir et Mahomet lui-même
Pour m'attacher à toi pour toujours !

Qui peut donc loin de moi, qui peut te retenir ?
A l'ombre des palmiers j'attends depuis l'aurore,
J'attends, l'heure est passée et le jour va finir !
Reviens, Falkma, reviens toi que j'adore.
Rose du Paradis, etc.

Si j'avais un rival, un rival préféré ! [geance...
 Dans les déserts, partout qu'il craigne ma ven-
 Mais non. . . . car je te vois, et mon cœur enivré,
 Mon cœur joyeux vers toi s'élançe.

Rose du Paradis, etc.

REMORDS.

MELODIE.

Oh ! pour voir en mes bras mourir ma bonne mère,
 Me voilà de retour au foyer paternel,
 Trop tard, car je n'ai pu calmer sa peine amère
 J'en aurai les regrets d'un remords éternel !
 Moi, son fils, son amour, son appui sur la terre
 J'ai déchiré son cœur par mon lâche abandon.
 Son suprême regard à l'heure, hélas ! dernière,
 Comme son dernier mot fut d'amour, de pardon.

O mère sur ta tombe
 Pour gémir et prier,
 C'est à genoux que tombe
 Ton fils, ton meurtrier !

Elle était vieille et seule au désespoir livrée
 Depuis le triste jour du départ de son fils ;
 Et lui, de volupté l'âme toute enivrée
 Sans honte et sans remords reste sourd aux avis.
 Cette mère au cœur tendre, ô douleur déchirante !
 Attendit vainement cet ingrat tant aimé.
 Quand près d'elle il revint, elle était expirante !
 Viens, remords, viens, je cueille ingrat le fruit semé.

O mère, etc,

ECHO MALIN.

L'écho de notre village
 Est un écho dangereux ;
 Vous ne savez pas, je gage,
 Ce qu'il dit des amoureux ?
 Quand ces Messieurs à la brune,
 Vont, d'une voix importune,
 Lui raconter leurs tourments

L'écho répond : " Tu mens ! tu mens ! *(bis.)*
 Echo malin, qui répétez sous le bocage } *bis.*
 Des amoureux le doux langage,
 Moquez-vous bien *(ter)* de leurs discours,
 Pour moi j'en rirai toujours !

En amour on se querelle ;
 — Vous ne saviez pas cela ?
 Apprenez-en la nouvelle,
 Hier la chose arriva
 — " Je sais, disait une belle,
 Que vous êtes infidèle,
 Et pourtant je vous aimais ! "

L'écho répond : " jamais, jamais ! " *(bis.)*
 Echo malin, etc.

L'amour est une folie ;
 — Vous saviez cela ? — Vraiment !
 Mais on se réconcilie,
 C'est la suite du roman.
 — " Jamais, jamais, ô ma belle,
 Je ne veux être infidèle,
 Ni changer en mes amours ! "

L'écho répond : " Toujours, toujours !
 Ah ! Oui, tu changeras toujours ! "
 Echo malin, etc.

C'EST TOI.

ARIETTE.

Au doux âge des rêves,
 J'aimais bien à courir,
 Sur les bruyantes grèves
 Où le flot (*bis.*) vient mourir.
 Mais un plus doux mystère
 Mit mon cœur en émoi
 Et ce que je préfère (*bis.*)
 Oh ! ma chère, c'est toi !

J'aime un oiseau qui chante,
 Un doux parfum de fleur,
 Une grâce touchante,
 Un front, lys de candeur.
 Mais un plus doux mystère
 Mit mon cœur en émoi,
 Et ce que je préfère [*bis.*]
 Oh ! ma chère, c'est toi !

Si quelquefois Urgande,
 Un royaume m'offrait,
 A cette riche offrande,
 Oh ! mon cœur (*bis.*) répondrait :
 C'est beau sur cette terre
 D'être aimé par un roi,
 Mais ce que je préfère, (*bis.*)
 Oh ! chère ange ; c'est toi !

Si c'était renommée,
 Brillant titre, ou trésor,
 Oh ! femme bien-aimée
 Je répondrais encore :
 Cette gloire éphémère
 N'est pas faite pour moi ;
 Et ce que je préfère, [*bis.*]
 C'est un baiser de toi !

PERRETTE ET LE SORCIER.

LÉGENDE.

Simples atours et robe blanche,
 Gente tournure et frais minois,
 Perrette une main sur la hanche
 Perrette un jour allait au bois
 Seize ans au plus était son âge ;
 Sur son chemin elle chantait
 Une chanson de son village,
 Et vers le bois toujours marchait.

Les roses sont ouvertes,
 Mes enfants, écoutez ma voix ;
 Quand les feuilles sont vertes,
 Il ne faut pas aller au bois.

Perrette se perdit en route ;
 Dans le bois il faisait si noir :
 Perrette regarde, elle écoute
 Sans rien entendre et sans rien voir.
 Soudain, au milieu du silence,
 Parait l'ombre du Braconnier ;
 Sur la jeune fille il s'élança,
 Car c'était un méchant sorcier.

Les roses, etc.

Le lendemain revint Perrette,
 Mais on ne la reconnut pas ;
 De la jeune fille coquette
 L'âge avait alourdi le pas.
 Son front, hélas ! avait des rides
 Sa tête avait des cheveux blancs.
 Les bras tendus, les yeux humides,
 Perrette chantait aux passants :

Les roses, etc.

Tel est le récit, qu'au village
 On faisait au coin du foyer
 Et tous les enfants d'âge en âge
 Croyaient " Perrette et le Sorcier"
 Mais aujourd'hui les jeunes filles,
 Sitôt que revient le printemps,
 S'en vont courir sous les charmilles
 Et n'écoutent plus leurs parents.
 Les roses, etc.

UN REVE.

MÉLODIE.

J'avais juré, quand je sentis mon âme
 Voler vers vous dans un rêve enchanté,
 J'avais juré de vous aimer, ô femme,
 Plus que ma mère et pour l'éternité !
 Le rêve cesse et mon cœur vous oublie } *bis.*
 Faut-il, hélas ! que vous l'avez blessé. }
 Vous me trompiez, je vous reprends ma vie } *bis.*
 Eloignez-vous, mon amour est passé. }

Je ne crains plus, dangereuse sirène,
 L'éclair brûlant qui glissait chaque jour
 Sous les longs cils de vos grands yeux d'ébène,
 Mon pauvre cœur est glacé, sans retour.
 Oui, votre image autrefois si chérie } *bis.*
 Va s'effacer de ce cœur offensé. }
 Vous me trompiez, je vous reprends ma vie, } *bis.*
 Eloignez-vous, mon amour est passé. }

Peut être, hélas ! aux jours de ma vieillesse,
 Vous évoquant au milieu d'un soupir,
 Comme un écho de ma triste jeunesse,
 J'aurai pour vous, ô femme, un souvenir ;
 Mais aujourd'hui que mon cœur saigne encore }
 De l'abandon où vous l'avez laissé !... } *bis.*
 Ah ! c'est en vain que votre voix m'implore, }
 Eloignez-vous, mon amour est passé. }

LA LUTTE DES FLEURS.

DUO.

La Rose—Qu'elle est fière entre les fleurs
 Cette Rose, noble reine,
 Elle embaume son domaine ;
 Je comprends ses chants flatteurs.

La Violette—Elle est là, loin du soleil,
 La timide Violette,
 Elle embaume sa retraite.
 Et j'entends son doux conseil.

Ensemble—Écoutons le chant des fleurs
 A la voix douce et discrète.
 Chantez Rose et Violette,
 Conseillers des jeunes cœurs !
 Fleur modeste et fleur coquette,
 Aux parfums pleins de douceurs,
 Chantez Rose et Violette,
 Conseillers des jeunes cœurs !

La Rose—C'est la Rose qui me dit :
 Vas briller, ô jeune fille !
 Un instant la beauté brille
 Et pour elle vient la nuit.

La Violette—Moi, je garde encor le soir,
 Dit la pure violette,
 La beauté que Dieu me prête
 Prends-moi donc pour ton miroir.

Ensemble—Écoutons, etc.

La Rose—Au grand jour je brillerai
 Moi qui veut que l'on me fête !
 Adieu donc, sœur Violette,
 Mais vers toi je reviendrai.

La Violette—Eh bien, moi, j'imiterai
 L'humble fleur dans l'ombre éclore
 Adieu donc, ma sœur la Rose,
 Vas briller je reviendrai !

Ensemble—Écoutons, etc.

LA SŒUR DES ROSSIGNOLS.

ROMANCE.

Vous demandez toujours pourquoi
 J'ai dans la voix tant de souplesse,
 Pourquoi tant d'harmonie en moi,
 Pourquoi? [bis] mais on le dit sans cesse.
 Je suis la sœur des Rossignols,
 Chanter, oui chanter, c'est ma vie !
 Et dans les jasmins espagnols
 Mes frères arrêtant leurs vols,
 Le soir m'apprennent l'harmonie.
 Eh ! bien, voilà, voilà pourquoi,
 La sœur, dit-on, des Rossignols, c'est moi !
 Ah ! c'est moi ! [bis.]
 La sœur des Rossignols, dit-on, c'est moi.

Je chante à l'heure du réveil ;
 Je chante comme l'oiseau chante,
 Comme rayonne le soleil
 Et comme le ruisseau serpente !
 Je chante et j'y mets mon ardeur,
 Comme le papillon sautille,
 Comme va l'abeille à la fleur,
 Comme sur terre aime le cœur,
 Et comme au ciel l'étoile brille.
 Eh bien voilà, etc.

Ma voix chante, en priant les cieux
 De faire les moissons fleuries,
 Les printemps verts, les flots tout bleus,
 De sourire à mes harmonies,
 Je chante en versant tous les jours,
 La gaieté sur les fronts moroses
 En fêtant Dieu si bon toujours,
 En semant sur les alentours,
 Mes doux refrains comme les roses.
 Eh bien voilà, etc.

LE NOM DE MA SŒUR.

MÉLODIE.

Il est un nom parfumé d'innocence,
 Suave et pur comme un rayon de miel,
 Tout imprégné de céleste espérance,
 Et caressant comme une voix du ciel.
 Ce nom béni, ce nom charmant de femme
 Que je redis toujours avec douceur,
 Qui sait le mieux faire vibrer mon âme,
 C'est le nom de ma sœur. [bis.]

C'est le parfum, l'auréole qui brille,
 L'oiseau chanteur qui réjouit le logis,
 L'ange gardien du foyer de famille,
 Ange d'amour venu du Paradis.
 Son chaste nom fait sourire mon père,
 En le disant, son front luit de bonheur,
 Et notre mère est heureuse et bien fière
 Du doux nom de ma sœur. [bis.]

Nom bien-aimé, doux nom de l'adorée ;
 Son souvenir ne m'est jamais cruel,
 Car pour ma sœur ma tendresse est dorée
 Des purs rayons que Dieu garde en son ciel.
 Un jour, peut-être, un autre nom de femme
 Avec le sien prendra place en mon cœur ;
 Mais saura-t il faire vibrer mon âme
 Comme ton nom, ma sœur ? [bis.]

TAIS-TOI, MON CŒUR.

ROMANCE.

Je l'ai revue après cinq ans d'absence,
 Mais d'elle, hélas ! oublié, méconnu,
 Je ne suis plus, moi, son ami d'enfance,
 Qu'un étranger, peut-être un inconnu !

Dans son regard mon regard a su lire
 Lorsque ses yeux se sont fixés sur moi....
 Et j'ai surpris un perfide sourire [toi. }
 Tais-toi, mon cœur, mon pauvre cœur, tais- } *bis.*

Je l'ai revue et j'ai tremblé près d'elle
 Au souvenir de nos premiers amours,
 Car j'ai reçu, de sa bouche infidèle,
 L'aveu fatal d'un adieu pour toujours.
 Un autre, hélas ! captivé par ses charmes,
 Aux saints autels vient d'obtenir sa foi....
 Souffre en secret et dévore tes larmes. [toi. }
 Tais-toi, mon cœur, mon pauvre cœur, tais- } *bis.*

Mais dans ce cœur qui saigne et qui soupire
 Au souvenir d'un trop cruel affront,
 N'aurais-je pas un cri pour la maudire
 En lui jetant du moins l'injure au front !
 Mais non, plutôt réprimant l'anathème,
 Dans les transports d'un saisissant émoi,
 Peut-être bien je lui dirais : " Je t'aime. [toi. }
 Tais-toi, mon cœur, mon pauvre cœur, tais- } *bis.*

SILVIO PELLICO AU SPIELBERG.

MÉLODIE.

Hélas ! dans ma prison, brise à la fraîche haleine,
 Quand tu viens m'annoncer le doux retour des
 [fleurs,
 Quand tu viens m'apporter les parfums de la
 [plaine,
 Tu réveilles en moi de nouvelles douleurs.
 Je le sais, du printemps ton haleine est remplie,
 Et ton aile a passé sur des gazons fleuris ;
 Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie ?
 L'air embaumé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel sans nuage
 Glisse un rayon plus pur, comme un regard ami ;
 Loin de me consoler, je perds bientôt courage ;
 Je sens des pleurs venir, et mon cœur a gémi :
 En voyant ce beau ciel, non jamais je n'oublie
 Qu'il n'est qu'un ciel, un seul pour les pauvres
 [proscrits.

Ah ! pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel d'Italie
 Le ciel aimé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, parfois, lorsque je rêve,
 Un songe, cet ami de mon sommeil léger,
 Me dit que je suis libre et que mon mal s'achève ;
 Que j'ai ma liberté sur un sol étranger.
 Sur un sol étranger ! oh ! je vous en supplie,
 Mon Dieu ! je ne veux pas être libre à ce prix.
 Qu'on me donne plutôt des fers en Italie :
 Je veux mourir dans mon pays.

EMILE BARATEAU.

LE TASSE.

MELODIE.

Pour me punir de mon génie,
 Ils m'ont ravi ma liberté,
 Je suis captif, et l'Italie
 Redit mon nom (*bis*) avec fierté.
 Les nobles chants que Dieu m'inspire
 Ont confondu mes ennemis,
 Et de mon cœur le saint délire, } *bis.*
 Par eux ne fut jamais compris.
 Mais dans les fers je t'aime encore,
 O toi pour qui je veux souffrir,
 Et mon regret sait te bénir } *bis.*
 Eléonore !

Ils tomberont dans la poussière
 Ces fiers palais un jour détruits :
 Prince orgueilleux, ta tête altière
 Se cachera [*bis*] sous leurs débris.
 Mais ce cachot, temple de gloire,
 Doit vivre autant que mes malheurs,
 Il sera plein de ma mémoire } *bis.*
 On y viendra verser des pleurs.
 Ton nom si doux et que j'implore,
 Suivra le mien dans l'avenir,
 Ma gloire enfin doit nous unir, } *bis.*
 Eléonore !

Ils peuvent bien m'ôter la vie,
 Ne suis-je pas en leur pouvoir ?
 Qui les retient ? La tyrannie
 D'un crime aussi [*bis*] fait un devoir.
 Mais cet amour, céleste flamme,
 Qu'un Dieu si bon mit dans mon cœur,
 Me l'arracher ! . . . outrage infâme, } *bis.*
 Plus lâche encor que leur fureur.
 C'est pour jamais que je t'adore,
 Viens embellir mes derniers jours,
 La mort consacre nos amours, } *bis.*
 Eléonore !

LA PIÉTÉ.

ROMANCE.

Quelle voix sainte et pure
 A retenti soudain ?
 De toute la nature
 C'est le pieux refrain ;
 Elle dit son histoire ;
 Elle dit son bonheur,
 Elle chante la gloire
 Du puissant Créateur.

Petit oiseau, tu chantes
 Ta douce liberté,
 Tes amours innocentes
 Et ta félicité,
 Mais on te met en cage,
 Et tu chantes encor
 A Dieu par ton ramage,
 Tu demandes la mort.

Beau chène inébranlable,
 Qui monte comme un vœu,
 Du noir séjour du diable,
 Jusqu'au palais de Dieu,
 Le vent dans le feuillage,
 Chante et dit : "A genoux
 A Dieu rendez hommage,
 Priez le comme nous."

LE VIEUX CHEIK.

ROMANCE.

Ils ont pillé les gourbis de mes pères,
 Brûlé mes blés, dévasté mes troupeaux,
 Les aigles seuls connaissent leurs repaires;
 Ils sont venus y planter leurs drapeaux.
 Je leur pardonne et ma maison en flammes,
 Et leur drapeau qui flotte triomphant,
 Et leurs sérails où vont gémir nos femmes ;
 Mais les maudits ont tué mon enfant !
 O Dieu du ciel qui vois couler mes larmes,
 Veille sur nous et le sort va changer :
 De tes enfants, mon Dieu, bénis les armes,
 Nous avons tous une tombe à venger ! [bis.]

Ils ont choisi l'heure de la prière,
 Ils ont frappé des hommes à genoux,
 Et mon enfant qui défendait son père,
 En m'appelaant, est tombé sous leurs coups.
 Ainsi parlait le vieux Cheik dont la tête
 Avait blanchi dans la guerre et les camps :
 Son œil brillait, et jamais la tempête
 N'avait lancé d'éclairs plus menaçants.
 O Dieu du ciel, qui vois couler ses larmes,
 Veille sur lui, son destin va changer ;
 De ses enfants, mon Dieu, bénis les armes.
 Car ils ont tous une tombe à venger [bis.]

Voyez passer ce cavalier farouche,
 Sur son cheval aussi prompt que le vent,
 C'est le vieux Cheik, malheur à qui le touche,
 Il va venger la mort de son enfant,
 C'est le lion, c'est le roi de la plaine.
 C'est le simoun, le vent qui brûle l'air ;
 Il tombe enfin, son sang rougit l'arène ;
 Mais il sourit car le champ est désert.
 Et vers le ciel les yeux vides de larmes,
 Il dit : mon Dieu, ton bras m'a dirigé ;
 Au minaret qu'on suspende mes armes,
 Je meurs content car mon fils est vengé. [bis.]

ALEX. DUMAS.

LA CHARITÉ.

Voyez-vous cet enfant au teint pâle et livide ;
 Comme il lève vers vous son regard suppliant ;
 La honte est sur son front, et son geste timide
 Ose seul implorer la pitié du passant.

Chrétiens, faites l'aumône,

Faites la charité ;

C'est un Dieu qui l'ordonne !

Chrétiens, ayez pitié !

Ah ! s'il pouvait parler, il dirait que sa mère
 Ne possède plus rien pour apaiser sa faim,
 Qu'elle est triste et mourante en proie à la misère
 Que ses petits enfants lui demandent du pain !
 Chrétiens, etc.

Mais on reste insensible à sa plainte touchante,
 Et le riche, en passant, ne voit pas sa douleur.
 S'il élève, en pleurant, une main suppliante,
 Il redoute un refus qui briserait son cœur.
 Chrétiens, etc.

Et déjà sur sa lèvre expire la prière/
 Quand un ange d'amour vers lui porte ses pas,
 Cet enfant qui gémit, cet enfant est un frère
 Qu'il presse sur son cœur, qu'il arrache au trépas.
 Chrétiens, etc.

QUE JE VOUDRAIS AVOIR VOS AILES !

MÉLODIE.

Heureux petits oiseaux, voltigeant sur le sol,
 Et que je vois de ma fenêtre,
 Rien ne peut pour longtemps retenir votre vol
 Loin des champs qui vous ont vus naître.
 Dès que vous le voulez, pour rentrer en vos nids,
 Vous fendez l'air, vives nacelles ;
 Moi je souffre, exilé loin de mon beau pays,
 Que je voudrais avoir vos ailes ! [bis.]

Heureux petits oiseaux, pour vous quand vous
 Il n'est que des heures joyeuses, [aïmez
 Pour aborder vos nids, de tendresse embaumés,
 Vous avez vos rames soyeuses.
 Vous partez le matin, sûrs de trouver le soir
 Une mère tendre et fidèle ;
 Moi, je souffre loin d'elle et ne puis la revoir
 Que je voudrais avoir vos ailes ! [bis.]

Méchants petits oiseaux, pendant vos premiers
 Vous ne quittez point votre mère. [jours,
 Puis, quand vous êtes forts, oubliant ses amours,
 Vous fuyez pour la vie entière.
 Moi, je suis fort aussi, mais moins ingrat que vous,
 Loin des caresses maternelles,
 Pour voler vers ma mère, embrasser ses genoux,
 Que je voudrais avoir vos ailes ! [bis.]

LES ADIEUX DU MARTYR.

Frères, adieu ! la foule impatiente
 Demande au cirque un spectacle nouveau ;
 Je vais tomber sur l'arène sanglante,
 Mais en tombant prier pour mon bourreau.
 Je vous attends où votre zèle aspire. } bis.
 Ivre d'espoir et d'immortalité-
 Dieu tout-puissant, couronne mon martyr } bis.
 Pour moi, du ciel [bis] ouvre l'éternité !

Ils m'avaient dit, dans leur fureur impie :
 — " Il faut briser tes autels, ou mourir."
 Peuple, à ce Dieu j'ai consacré ma vie,
 Tu peux la prendre et non pas la flétrir.
 Malgré tes cris, en souriant j'expire } bis.
 Car le trépas, c'est la félicité
 Dieu tout-puissant, couronne mon martyr } bis.
 Pour moi, du ciel [bis] ouvre l'éternité.

Et cependant, au séjour de la terre
 Me rattachait plus d'un tendre lien
 J'ai vu tes pleurs, mais pardonne, ô ma mère !
 Le monde est mort dans l'âme d'un chrétien.
 Ton fils n'est plus : mais au divin empire } bis.
 Nous nous verrons, et pour l'éternité ;
 Car le Seigneur couronne mon martyr } bis.
 Et j'entrevois la céleste clarté.

DIEU, MON ENFANT, TE LE RENDRA

ROMANCE.

Pourquoi ravir la tendre mère,
 Enfant, laisse ce nid d'oiseaux ;
 N'entends-tu pas la plainte amère
 De son petit sur les rameaux ?
 Dans cette forêt solitaire
 S'il reste seul il périra,
 Rends-lui la vie à ma prière
 Dieu, mon enfant, te le rendra.

Dans tes mains, vois toute tremblante,
 Sa mère qui se plaint toujours ;
 Si ton âme n'est pas méchante
 De sa douleur taris le cours.
 Chantant la liberté chérie
 Son chant joyeux te ravira
 Vas, sois humain, ma voix te prie,
 Dieu, mon enfant, te le rendra.

L'oiseau soudain près de sa mère
 Voltige en paix sous les rameaux,
 Et l'on entend sa voix légère,
 Charmant les bois et les échos.
 Ah ! dit l'enfant, la belle fête,
 Petit oiseau longtemps vivra.
 Et doucement la voix répète :
 Dieu, mon enfant, te le rendra.

JE PENSE A TOI.

ROMANCE.

Lorsque le vent du soir soupire
 Mon cœur frémit d'un doux émoi,
 La voix sur mes lèvres expire,
 Car alors je rêve de toi.

Lorsque je suis seul au bocage
 Et que tout chante autour de moi,
 J'aime entendre ce doux ramage,
 Car il me fait rêver de toi.

Lorsqu'au loin mugit la tempête,
 Mon cœur ne sent aucun effroi,
 Car alors, je te le répète :
 Mon âme encor rêve de toi.

Oh ! laisse-moi, je t'en supplie,
 T'offrir l'hommage de ma foi,
 Car à chaque instant de ma vie,
 Ange adoré, je pense à toi.

LES OISEAUX DE NOTRE-DAME.

Sous les arceaux de Notre-Dame,
 Des nids d'oiseaux se sont blottis.
 Anges nouveaux, chantant leur gamme,
 Comme en un coin du paradis.
 Je les-ai vus là, sans surprise,
 Ne sont-ils pas enfants du ciel !
 Et se loger dans une église,
 C'était pour eux tout naturel.

Petits oiseaux dont le chant est si doux,
 Dans vos chansons, priez pour nous. } *bis.*

Le temple saint leur sert de cage,
 Au bénitier ils ont de l'eau,
 Et sur les tours vont, en voyage,
 Se promener quand il fait beau.
 Mais dès qu'on sonne la prière,
 Dès que l'autel est scintillant,
 Sous les parois de leur volière
 Ils rentrent vite en gazouillant.
 Petits oiseaux, etc.

Ils chantent là, tous, à la ronde,
 Sans même avoir peur du Bourdon
 Pour ceux qui viennent en ce monde,
 Pour ceux aussi, las ! qui s'en vont !
 A l'orgue, ils mêlent leur ramage,
 Les Séraphins en sont jaloux,
 Et quand survient un mariage,
 On entend dire aux deux époux :
 Petits oiseaux, etc.

LE TEMPS QUE JE REGRETTE.

MÉLODIE.

Te souviens-tu, Marie,
 De notre enfance aux champs,
 Nos jeux dans la prairie,
 J'avais alors quinze ans.
 La danse sur l'herbette } *bis.*
 Egayait nos loisirs :
 Le temps que je regrette } *bis.*
 C'est le temps des plaisirs !

Te souvient-il de même,
 De ces moments brûlants,
 Où tu me dis : je t'aime !
 J'avais alors vingt ans.
 Moi jeune et toi coquette, } *bis.*
 C'étaient là les beaux jours.
 Le temps que je regrette, } *bis.*
 C'est le temps des amours.

Tandis que je soupire,
 Tes yeux se sont baissés ;
 Ils ont craint de me dire ;
 Ces beaux jours sont passés.
 Ma bouche en vain répète } *bis.*
 Des regrets superflus !
 Le temps que je regrette, } *bis.*
 C'est le temps qui n'est plus !

JEAN NE MENT PAS.

“ Tous les jours, pourquoi, ma chère,
T'asseoir au bord du ruisseau ?
Ah ! ce n'est pas, je l'espère,
Pour te regarder dans l'eau. ” —

— “ Mais si, reprit Madeleine,
Je ne vais à la fontaine
Rien que pour me voir là-bas,
Car Jean dit que je suis belle,
Et je veux, ajouta-t-elle,
Savoir si Jean ne ment pas. ” (bis)

— “ Pour mieux voir ton doux visage,
C'est perdre là bien du temps ;
Car il faudrait, je le gage,
Au plus de quelques instants. ” —

— “ Mais non, reprit Madeleine,
Un mois suffirait à peine,
Pour me tirer d'embarras.
Jean dit qu'en moi tout sait plaire,
Or, il faut du temps, grand'mère,
Pour voir si Jean ne ment pas. ” (bis)

— “ Ça, voyons, dis-moi, ma fille,
Qu'a répondu le ruisseau ?
Te dit-il la plus gentille
Du village et du hameau ? ” —

— “ Mais oui, reprit Madeleine,
Baissant ses grands yeux d'ébène,
Et se souriant tout bas.
Oui, tous vantent ma figure,
Mon pied, ma main, ma tournure,
Disant que Jean ne ment pas ! ” (bis)

LE BERCEAU DE ROSES.

Dors doucement, mon fils,
 Dans ce berceau de roses,
 Sous tes paupières closes
 Rêve du Paradis !
 Je veillerai sur toi,
 Doux agneau dans ton linge,
 En attendant, mon ange,
 En songe pense à moi.
 Pense à moi ! (*bis*)

Je fais des vœux encor
 Pour ta jeune innocence,
 Afin que ton enfance
 Soit un long rêve d'or.
 Tu n'auras, je prévoi,
 Que bonheur, sans mélange,
 En attendant, mon ange,
 En songe pense à moi,
 Pense à moi ! (*bis*)

Puis je te vois grandir,
 Et tu rêves de gloire,
 Tu cours à la victoire
 Que tu me fais chérir.
 Dans le palais du Roi,
 Pour toi chacun se range ;
 En attendant, mon ange,
 En songe pense à moi,
 Pense à moi ! (*bis*)

Quand, un jour, pour les cieux
 Je quitterai la terre,
 A ton heureuse mère
 Tu fermeras les yeux.
 Je prierai Dieu pour toi
 Dans la sainte phalange
 En attendant, mon ange,
 En songe pense à moi,
 Pense à moi ! (*bis*)

LE REVE

MELODIE.

Tu veux, pauvre Marie,
 Pour voir Paris,
 Quitter mère chérie
 Et le pays.

Du moins, jusqu'à l'aurore
 Attends pour te mettre en chemin ;
 Et dans mes bras encore
 Dors, mon enfant, jusqu'à demain.
 Crois-moi, pauvre Marie,
 Reste en ce lieu,
 L'on dit qu'à Paris l'on oublie

Sa mère et Dieu.
 Et tu pourrais, pauvre Marie !
 Oublier là ta mère et Dieu !

L'enfant fait sa prière
 Réveuse encor,
 Au front baise sa mère,
 Et puis s'endort.
 Pendant qu'elle sommeille,
 Au pied de son lit elle entend
 Sa mère qui la veille,
 Et qui lui dit en sanglottant !
 Crois-moi, pauvre Marie,
 Reste en ce lieu,
 L'on dit qu'à Paris l'on oublie

Sa mère et Dieu,
 Et tu pourrais, pauvre Marie,
 Oublier là ta mère et Dieu !

Pourtant elle s'exile
 Malgré cela ;
 Dedans la grande ville
 Oui, là voilà.
 Plus d'une heureuse image
 Dorant à ses yeux l'avenir,
 De son humble village
 Offre le plus doux souvenir.
 Crois-moi, pauvre Marie,
 Reste en ce lieu ;
 L'on dit qu'à Paris l'on oublie

Sa mère et Dieu
 Et tu pourrais, pauvre Marie,
 Oublier là ta mère et Dieu !

Enfin Dieu la renvoie
 Après deux ans
 Au chaume de Savoie ;
 Il était temps.

“ Thérèse, et toi, mon frère,
 C'est vous enfin que je revois,
 Et notre bonne mère
 Morte de chagrin loin de moi ! ”
 Alors, soudain, elle s'éveille ;
 A son chevet

Sa mère est toujours là qui veille.
 L'enfant rêvait.

Pleurant de joie, elle s'écrie :
 “ Plus de Paris et plus d'adieu,
 Car je pourrais, pauvre Marie,
 Oublier là ma mère et Dieu ! ”

C

Bor

Je

Ma

Cor

Qu

Il p

Je

Il

Qu

Le

Je

Er

Ce

Le

D

J

L

L

C

J

U

T

I

e

e

O MON ANGE; VEILLEZ SUR MOI.

ROMANCE.

Bon ange, sauvez-moi d'une erreur dangereuse,
 Je ne veux pas l'aimer, l'amour fait trop souffrir ;
 Mais il me suit partout ; je suis bien malheureuse !
 Comment faire, mon ange, hélas ! pour le haïr ? ..
 Quand il m'ouvre son cœur, en vain je le repousse,
 Il pleure... et moi, ces pleurs me donnent de l'effroi.
 Je ne veux pas l'aimer. . . mais sa voix est si douce.

O mon ange, (2) veillez (2) sur moi ! (*bis*)

Il m'avait autrefois donné la tourterelle
 Que, je ne sais pourquoi, je préfère aujourd'hui ;
 Lorsque je la caresse, elle me le rappelle,
 Je trouve qu'elle est triste et douce comme lui.
 En rêvant, l'autre jour, j'interrogeai moi-même
 Ces fleurs qui des amants peignent, dit-on, la foi ;
 Les fleurs que j'effeuillais disaient toutes : "Je
 [t'aime.

O mon ange, (2) veillez (2) sur moi ! (*bis*)

De l'entendre et le voir je suis toujours heureuse,
 Je préfère sa sœur aux filles du valon ;
 Le soir j'aime à bercer, recueillie et rêveuse,
 Le jeune enfant auquel il a donné son nom. [me,
 Quand j'entends son éloge aux lèvres d'une fem-
 Je me sens la haïr, et je ne sais pourquoi
 Une vague douleur pénétré dans mon âme.

O mon ange, (2) veillez (2) sur moi ! (*bis*)

Tous les lieux qu'il chérit, je les chéris de même
 La couleur qu'il préfère est la mienne à présent ;
 Je ne chante jamais que la chanson qu'il aime
 J'adopte tous les mots qu'il répète souvent.
 Je conserve toujours la fleur qu'il m'a donnée,
 Elle est là sur mon cœur, et cependant je crois
 Que depuis bien longtemps cette fleur est fanée !

O mon ange, (2) veillez (2) sur moi ! (*bis*)

LE CHEMIN DU PARADIS.

A la porte d'un hôpital
 Une enfant demandait sa mère :
 " Va-t-en ! dit un gardien brutal,
 Et cesse une vaine prière—"
 — " Ma mère est là, je veux la voir,"
 Répond l'enfant qui frappe encore,
 Lorsqu'un des hommes qu'elle implore
 Lui dit, voyant son désespoir :

 " Pauvre fille
 Sans famille,
 Calme-toi, ta mère a pris
 Le chemin du Paradis ! } *bis.*

Elle s'informe du chemin,
 Avec bonté chacun l'écoute ;
 On dit : " Le voyage est lointain
 Et que d'obstacles sur la route !"
 Mais l'espoir la conduit toujours
 Vers son pieux pèlerinage,
 La foi lui donne du courage,
 Et la charité du secours.

 Elle espère
 Voir sa mère,
 Car elle croit avoir pris
 Le Chemin du Paradis.

Table des Matières.

	Pages
A Saint Melo.....	17
A la Claire Fontaine.....	18
Amour (l') et la Musique.....	111
Ave Maria.....	141
Adieux de Marie Stuart.....	148
Amertume.....	153
Au Nom du Père.....	161
Ange (l') de la Pitié.....	167
A l'Hon. L. J. Papineau.....	181
Avant tout je suis Canadien.....	184
Aux Femmes de mon Pays.....	192
Amour et Fanatisme.....	200
Amour.....	215
Adieux (les) du Martyr.....	235
Belle Françoise (la).....	6
Boiteusé (la).....	39
Brigadier, vous avez raison.....	56
Bal chez Boulé.....	59
Bossus (les).....	67
Brune (la) Thérèse.....	76
Bœufs (les).....	82
Bonne (la) Vieille.....	93
Bonjour, P'tit Pierre.....	103
Brise du Soir.....	149
Brigantine (la).....	159
Barcarolle de la Muet e.....	160
Berceau (le) de Roses.....	240
Ça fait toujours plaisir.....	101
Canadienne (la).....	1
Canné (ma).....	95

	Page
Chanson de Voyageur.....	16
Canotiers de la Seine.....	33
Cecilia	33
Confiteur (le).....	37
Cheveux (les) roux.....	55
Cela finit toujours par là.....	58
Canadien (le) Exilé.....	60
Corbeau (le) et le Renard.....	64
Corbeau (le) Vengé.....	65
Commençons la Semaine	66
Cinquante Ans.....	88
Croix (la) de ma Mère.....	157
Cloches (les) du Soir.....	163
Crois-moi	170
Ce que j'aime	206
Chef-d'Œuvre (le) de Dieu.....	207
Chef-d'Œuvre (le) du Diable.....	218
Comme à Vingt Ans.....	209
Curieuse.....	213
C'est Toi.....	223
Charité (la).....	233
Chemin (le) du Paradis.....	244
Dans les Prisons de Nantes.....	12
Dedans Paris.....	44
Dot (la) de l'Auvergne.....	69
Deux (les) Mules.....	103
Docteur (le) Grégoire.....	115
Distrain (le).....	125
Dame (la) Blanche.....	135
Drapeau (le) de Carillon.....	183
Dans la Saison des Fleurs.....	211
Dieu, mon Enfant, te le rendra.....	236
Eloge du Café.....	74
Eau (l') et le Vin.....	128
Etranger (l').....	214
Echo Malin.....	222
Fanfan la Tulipe.....	30
Femmes (les) Bavardes.....	51

	Pages
Fleurs (mes).....	96
Feuilles (les) Mortes.....	152
Guilleri.....	21
Gamelle (la) patriotique.....	83
Grenier (le).....	91
Gueux (les).....	90
Gamin (le) de Paris.....	121
Girondins (les).....	175
Habit (mon).....	92
Hirondelle (l') et le Proscrit.....	136
Hymne aux Martyrs de 1837-38.....	182
Il était un' Bergère.....	27
Il me l'avait promis.....	200
Il ne reviendra pas.....	205
Il reviendra.....	208
J'ai trop grand peur des Loups.....	42
Juif (le) Errant.....	70
Jeanne, Jeannette et Jeanneton.....	107
Je garde ma Foi.....	139
J'ai bien raison de pleurer.....	193
J'aime à te voir.....	210
Je pense à Toi.....	236
Jean ne ment pas.....	239
La Fontaine est profonde.....	8
Le Vingt-cinq de Mai.....	36
La Gingué me prend.....	43
Lisette (la) de Béranger.....	108
Lune de Miel.....	109
Lac (le).....	134
Louis (les) d'Or.....	150
Lucy.....	162
Loin de Toi.....	206
Lutte (la) des Fleurs.....	226
Ma boule roulant.....	14
Margotton et son âne.....	20
Mort et convoi de Malbrough.....	25
Mathurin; le maître d'école.....	28
Mon moine.....	41

	Pages
Ménage d'un garçon	46
Mon Dieu ! quel embarras	48
Monsieur de la Palisse	78
Madame Fontaine	85
Margotton et José	120
Manola (la)	137
Mon âme à Dieu	140
Mars eillaise (la)	176
Mer (la) se plaint toujours	198
Mes vingt ans	199
Mon rêve à moi	203
Marguerite	217
Ninette	106
Napoléon	172
Ne me fais plus souffrir	202
Nom (le) de ma sœur	228
Oh ! qui me passera le bois	11
Orange (l')	50
O Canada, mon pays	186
Objet (l') aimé	217
Oiseaux (les) de Notre-Dame	237
O ! mon Ange, veillez sur moi	243
Pommier doux (le)	4
Promenade sentimentale	23
Pain (le)	61
Pays (le)	98
Pompiers (les) de Nanterre	114
Prière (la) du Châtelain	136
Plainte (la) du Mousse	144
Petit (le) Mousse noir	145
Petit (le) Ayeugle	155
Prière (la) d'une Orpheline	158
Pauvre Soldat	191
Perrette et le Sorcier	224
Piété (la)	231
Quand j'étais chez mon père	34
Quel gamin d'enfant	130
Quand les poules auront des dents	132

	Pages
Quatorze (le) de Juillet.....	174
Que je voudrais avoir vos ailes.....	234
Rosier de Mai (le).....	3
Recours (le) des Etudiants.....	75
Rocher (le) de St. Malo.....	87
Renard (le) et le Bouc.....	117
Retour (le).....	166
Rose (la) et son Bouton.....	173
Reyiens, ô mon amie.....	194
Rêve du Bonheur.....	195
Rêve (le).....	241
Rosée amère.....	216
Remords.....	221
Rose du Paradis.....	220
Résille (ta).....	219
Sur le Coin d'un Pont.....	40
Savoyarde (la).....	139
Soldat (le) et le Berger.....	142
Si tu parlais.....	147
Sapins (les).....	164
Souvenirs d'un vieux militaire.....	171
Souvenirs de Napoléon.....	178
Sol Canadien, terre chérie.....	188
Souvenir et espoir.....	189
Soyez heureux.....	196
Sirène (la) de Sorrente.....	201
Si vous n'avez rien à me dire.....	204
Si les fleurs parlaient.....	212
Silvio Pellico.....	229
Sœur (la) des Rossignols.....	227
Trois Capitaines (les).....	10
Trin-trin (le).....	81
Toi qui me fis connaître.....	146
Trois temps du verbe aimer.....	147
Ta Main.....	169
Toujours.....	197
Toujours seul.....	197
Tasse (le).....	230

	Pages
Tais-toi, mon cœur.....	228
Temps (le) que je regrette.....	238
Un Confesseur indulgent.....	119
Un Baiser de mon Fils.....	168
Un Souvenir de 1837.....	187
Un Rêve.....	225
Vole, mon Amant, vole.....	38
Voyage autour de ma Chambre.....	52
Valseuse (la).....	54
Vie (la) est rose.....	100
Volontaires (les) de Terrebonne.....	104
Vieux (le) Braconnier.....	112
Vieux (le) Garçon.....	127
Vengeance (la) Corse.....	154
Valse (la) des Adieux.....	215
Vieux (le) Gheik.....	232
Zozo.....	131

